



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



ught from R. Hatchwell

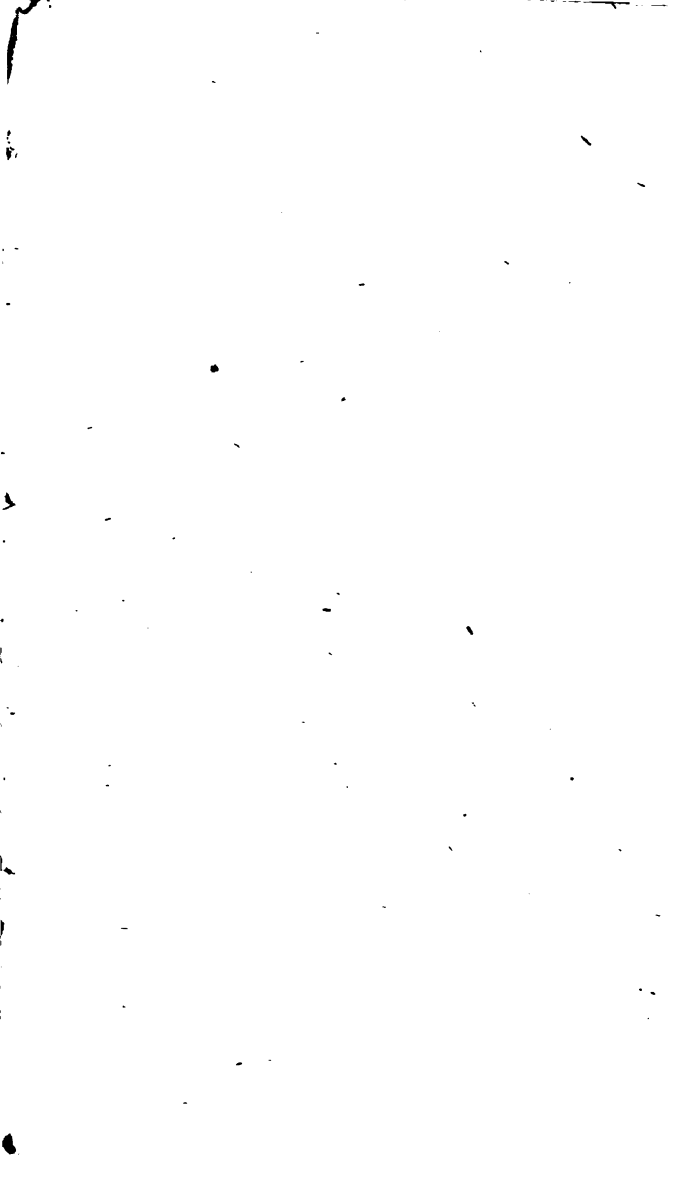
learn in last  
leaf

f25

Vet. Fr. II A. 1167



**ZAHAROFF  
FUND**





# LE PAYSAN PARVENU,

OU *le Villageois*  
LES MEMOIRES

DE M\*\*\*

Par M. DE MARIVAUX.

Le prix est de 24. sols.



A P A R I S ;

Chez PRAULT , Pere , Quay de  
Gefvres , au Paradis.

---

M. D. CC. XXXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*





## \*\*\*\*\* A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *le Paysan parvenu*. Cet ouvrage qui ne dément point le génie de l'Auteur, paroît digne de l'empressement avec lequel on a coutume de recevoir ses Ecrits. A Paris ce 18. Mars 1734. D U V A L.

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L** O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre: *Les Oeuvres du Sieur de Marivaux, la vie de Marianne, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-Scel des presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expofant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer lesdits ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autre.

ment, sans la permission expresse & par écrit dudit Ex-  
posant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine  
de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze  
cens livres d'amende contre chacun des contrevenans,  
dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris,  
l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dom-  
mages & interêts; à la charge que ces présentes seront  
enregistrées tout au long sur le Registre de la Com-  
munauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans  
trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces  
Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ail-  
leurs; & que l'impétrant se conformera en tout aux  
Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10.  
Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente,  
les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie  
à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même  
état où les Approbations y auront été données, es  
mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des  
Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera  
ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre  
Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château  
du Louvre, & un dans celle de notre très-cher  
& féal Chevalier Garde des Sceaux de France le  
Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des présen-  
tes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons  
de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, plei-  
nement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait  
aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Co-  
pie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long  
au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue  
pour dûement signifiée, & qu'aux copies collation-  
nées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Se-  
cretsaires, soit soit ajoutée comme à l'original. Com-  
mandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire  
pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néces-  
saires, sans demander autre permission, & nonobstant  
clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à  
ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE à  
Fontainebleau, le dix-neuvième jour du mois de Juil-  
let, l'an de grace mil sept cent trente-un, & de notre  
Règne le seizième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, VERNIER.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des  
Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 211. Folio 204.  
conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui  
du 28 Ferrier 1723. A Paris, le 9. Aoust 1731.

Signé, P. A. LE MERCIER Syndic.



LE PAYSAN  
PARVENU,  
O U  
LES MEMOIRES  
DE M.....

**L**E titre que je donne à mes Memoires, annonce ma naissance ; je ne l'ai jamais dissimulée à qui me l'a demandée, & il semble qu'en tout tems, Dieu ait récompensé ma franchise là-dessus ; car je n'ai pas remarqué, qu'en aucune occasion, on en ait eu moins d'égard & moins d'estime pour moi.

J'ai pourtant vu nombre de fots

*Al*

A

qui n'avoient & ne connoissoient point d'autre mérite dans le monde, que celui d'être né noble, ou dans un rang distingué. Je les entendois mépriser beaucoup de gens qui valoient mieux qu'eux, & cela seulement parce qu'ils n'étoient pas Gentilshommes; mais c'est que ces gens qu'ils méprisoient, respectables d'ailleurs par mille bonnes qualités, avoient la foiblesse de rougir eux-mêmes de leur naissance, de la cacher & de tâcher de s'en donner une qui embrouillât la véritable, & qui les mît à couvert du dédain du monde.

Or, cet artifice-là ne réussit presque jamais; on a beau déguiser la vérité là-dessus, elle se venge tôt ou tard des mensonges dont on a voulu la couvrir; & l'on est toujours trahi par une infinité d'évenemens qu'on ne sçauroit ni parer, ni prévoir; jamais je ne vis, en pareille matiere de vanité qui fît une bonne fin.

C'est une erreur au reste , que de penser , qu'une obscure naissance vous avilisse , quand c'est vous-même qui l'avoüez , & que c'est de vous qu'on la sçait. La malignité des hommes vous laisse là ; vous la frustrez de ses droits ; elle ne voudroit que vous humilier , & vous faites sa charge ; vous vous humiliez vous-même , elle ne sçait plus que dire.

Les hommes ont des mœurs malgré qu'ils en ayent ; ils trouvent qu'il est beau d'affronter leurs mépris injustes ; cela les rend à la raison. Ils sentent dans ce courage-là une noblesse qui les fait taire ; c'est une fierté sensée , qui confond un orgueil impertinent.

Mais c'est assez parler là-dessus. Ceux que ma réflexion regarde , se trouveront bien de m'en croire.

La coutume , en faisant un Livre , c'est de commencer par un petit préambule , & en voilà un. Revenons à moi.

## LE PAYSAN

Le recit de mes aventures ne sera pas inutile à ceux qui aiment à s'instruire. Voilà en partie ce qui fait que je les donne ; je cherche aussi à m'amuser moi-même.

Je vis dans une campagne, où je me suis retiré, & où mon loisir m'inspire un esprit de réflexion que je vais exercer sur les événemens de ma vie. Je les écrirai du mieux que je pourrai ; chacun a sa façon de s'exprimer, qui vient de sa façon de sentir.

Parmi les faits que j'ai à raconter, je crois qu'il y en aura de curieux : qu'on me passe mon style en leur faveur ; j'ose assurer qu'ils sont vrais. Ce n'est point ici une Histoire forgée à plaisir, & je crois qu'on le verra bien.

Pour mon nom, je ne le dis point : on peut s'en passer ; si je le disois, cela me gêneroit dans mes recits.

Quelques personnes pourront me reconnoître, mais je les sçais

discretés , elles n'en abuseront point. Commençons.

Je suis né dans un village de la Champagne , & soit dit en passant, c'est au vin de mon Pays , que je dois le commencement de ma fortune.

Mon pere étoit le Fermier de son Seigneur , homme extrêmement riche , ( je parle de ce Seigneur , ) & à qui il ne manquoit que d'être noble , pour être Gentilhomme.

Il avoit gagné son bien dans les affaires ; s'étoit allié à d'illustres Maisons par le mariage de deux de ses fils , dont l'un avoit pris le parti de la Robe , & l'autre , de l'épée.

Le pere & les fils vivoient magnifiquement ; ils avoient pris des noms de Terres ; & du véritable , je crois qu'ils ne s'en souvenoient plus eux-mêmes.

Leur origine étoit comme ensevelie sous d'immenses richesses.

On la connoissoit bien , mais on n'en parloit plus. La noblesse de leurs alliances , avoit achevé d'étourdir l'imagination des autres sur leur compte ; de sorte qu'ils étoient confondus avec tout ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour & à la Ville. L'orgueil des hommes , dans le fond , est d'assez bonne composition sur certains préjugés ; il semble que lui-même il en sente le frivole.

C'étoit-là leur situation , quand je vins au monde. La Terre seigneuriale , dont mon pere étoit le Fermier , & qu'ils avoient acquise , n'étoit considérable que par le vin qu'elle produisoit en assez grande quantité.

Ce vin étoit le plus exquis du Pays , & c'étoit mon frere aîné , qui le conduisoit à Paris chez notre Maître , car nous étions trois enfans , deux garçons , & une fille , & j'étois le cadet de tous.

Mon aîné dans un de ses voya-



ges à Paris, s'amouracha de la veuve d'un Aubergiste, qui étoit à son aise, dont le cœur ne lui fut pas cruel, & qui l'épousa avec ses droits, c'est-à-dire, avec rien.

Dans la suite les enfans de ce frere ont eu grand besoin que je les reconnusse pour mes neveux; car leur pere qui vit encore, qui est actuellement avec moi, & qui avoit continué le métier d'Aubergiste, vit, en dix ans, ruiner sa maison par les dissipations de sa femme.

A l'égard de ses fils, mes secours les ont mis aujourd'hui en posture d'honnêtes gens; ils sont bien établis, & malgré cela, je n'en ai fait que des ingrats, parce que je leur ai reproché qu'ils étoient trop glorieux.

En effet, ils ont quitté leur nom, & n'ont plus de commerce avec leur pere, qu'ils venoient autrefois voir de tems en tems.

Qu'on me permette de dire sur

LE PAYSAN  
eux encore un mot ou deux.

Je remarquai leur fatuité à la dernière visite qu'ils lui rendirent. Ils l'appellerent Monsieur dans la conversation. Le bon homme à ce terme se retourna s'imaginant qu'ils parloient à quelqu'un qui venoit, & qu'il ne voyoit pas.

Non, non, lui dis-je alors, il ne vient personne, mon frere, & c'est à vous à qui l'on parle: A moi! Reprit-il. Hé! Pourquoi cela? Est-ce que vous ne me connoissez plus, mes enfans? Ne suis-je pas votre pere? Oh! leur pere, tant qu'il vous plaira, lui dis-je, mais il n'est pas décent qu'ils vous appellent de ce nom-là. Est-ce donc qu'il est malhonnête d'être le pere de ses enfans, reprit-il? Qu'est-ce que c'est que cette mode-là?

C'est, lui dis-je, que le terme de *mon pere* est trop ignoble, trop grossier; il n'y a que les petites gens qui s'en servent; mais chez les personnes aussi distinguées que

Messieurs vos fils, on supprime dans le discours toutes ces qualités triviales que donne la nature ; & au lieu de dire rustiquement mon pere , comme le menu peuple ; on dit *Monsieur* , cela a plus de dignité.

Mes neveux rougirent beaucoup de la critique que je fis de leur impertinence ; leur pere se fâcha , & ne se fâcha pas en *Monsieur* , mais en vrai pere , & en pere Aubergiste.

Laissons là mes neveux , qui m'ont un peu détourné de mon *Histoire* , & tant mieux , car il faut qu'on s'accoutume de bonne heure à mes digressions ; je ne sçais pas pourtant si j'en ferai de fréquentes , peut-être que oui , peut-être que non ; je ne réponds de rien ; je ne me gênerai point ; je conterai toute ma vie , & si j'y mêle autre chose , c'est que cela se présentera , sans que je le cherche.

J'ai dit , que c'étoit mon frere

10      LE PAYSAN

ainé , qui conduisoit chez n<sup>os</sup> Maîtres le vin de la Terre , dont mon pere avoit soin.

Or , son mariage le fixant à Paris , je lui succedai dans son emploi de conducteur de vin.

J'avois alors dix-huit-à-dix-neuf ans ; on disoit , que j'étois beau garçon , beau comme peut l'être un Payfan , dont le visage est à la mercy du hâle de l'air , & du travail des champs. Mais à cela près , j'avois effectivement assez bonne mine ; ajoutez-y je ne sçai quoi de franc dans ma physionomie ; l'œil vif , qui annonçoit un peu d'esprit , & qui ne mentoit pas totalement.

L'année d'après le mariage de mon frere ; j'arrivai donc à Paris avec ma voiture , & ma bonne façon rustique.

Je fus ravi de me trouver dans cette grande Ville ; tout ce que j'y voyois , m'étonnoit moins qu'il ne me divertissoit ; ce qu'on ap-

pelle le grand monde , me paroif-  
foit plaifant.

Je fus fort bien venu dans la  
Maison de notre Seigneur. Les do-  
meftiques m'affectionnerent tout  
d'un coup ; je difois hardiment  
mon fentiment fur tout ce qui s'of-  
froît à mes yeux ; & ce fentiment  
avoit affez fouvernt un bon fens  
villageois , qui faifoit qu'on ai-  
moit à m'interroger.

Il n'étoit queftion que de Jacob  
pendant les cinq ou fix premiers  
jours , que je fus dans la maifon.  
Ma Maîtrefle même voulut me  
voir , fur le recit que fes femmes  
lui firent de moi.

C'étoit une femme qui paffoit  
fa vie dans toutes les diffipations  
du grand monde , qui alloit aux  
Spectacles , foupait en ville , fe  
couchoit à quatre heures du ma-  
tin , fe levoit à une heure après  
midi ; qui avoit des amans , qui les  
recevoit à fa toilette , qui y lifoit  
les billets doux qu'on lui envoyoit,

& puis les laissoit traîner par tout ; les lisoit qui vouloit , mais on en étoit point curieux ; ses femmes ne trouvoient rien d'étrange à tout cela ; le mari ne s'en scandalisoit point. On eût dit , que c'étoit-là pour une femme, des dépendances naturelles du mariage. Madame, chez elle ne passoit point pour coquette , elle ne l'étoit point non plus , car elle l'étoit sans réflexion , sans le sçavoir ; & une femme ne se dit point qu'elle est coquette , quand elle ne sçait point qu'elle l'est, & qu'elle vit dans sa coquetterie comme on vivroit dans l'état le plus décent & le plus ordinaire.

Telle étoit notre Maîtresse, qui menoit ce train de vie tout aussi franchement qu'on boit , & qu'on mange ; c'étoit en un mot un petit libertinage de la meilleure foi du monde.

Je dis petit libertinage , & c'est dire ce qu'il faut ; car , quoiqu'il fût fort franc de sa part , & qu'elle

n'y réfléchît point , il n'en étoit pas moins ce que je dis-là.

Du reste , je n'ai jamais vû une meilleure femme ; ses manieres ressembloient à sa physionomie qui étoit toute ronde.

Elle étoit bonne , généreuse ; ne se formalisoit de rien , familière avec ses domestiques , abregeant les respects des uns , les révérences des autres ; la franchise avec elle tenoit lieu de politesse. Enfin c'étoit un caractère sans façon. Avec elle , on ne faisoit point de fautes capitales , il n'y avoit point de reprimandes à effuyer , elle aimoit mieux qu'une chose allât mal , que de se donner la peine de dire qu'on la fît bien. Aimant de tout son cœur la vertu , sans inimitié pour le vice ; elle ne blâmoit rien , pas même la malice de ceux qu'elle entendoit blâmer les autres. Vous ne pouviez manquer de trouver éloge ou grace auprès d'elle ; je ne lui ai jamais

vû haïr que le crime , qu'elle haïssoit peut-être plus fortement que personne. Au demeurant, amie de tout le monde , & surtout de toutes les foibleſſes , qu'elle pouvoit vous connoître.

Bon jour , mon garçon , me dit-elle , quand je l'abordai. Hé-bien, comment te trouve-tu à Paris ? & puis ſe tournant du côté de ſes femmes , vraiment , ajouta-t-elle , voilà un Payſan de bonne mine.

Bon , Madame , lui répondis-je , je ſuis le plus malfait de notre village : Va, va, me dit-elle, tu ne me parois ni ſot , ni mal bâti , & je te conſeille de reſter à Paris , tu y deviendras quelque choſe.

Dieu le veuille , Madame , lui repartis-je ; mais j'ai du mérite & point d'argent , cela ne joue pas enſemble.

Tu as raiſon , me dit-elle en riant , mais le tems remediera à cet inconvenient-là ; demeure ici, je te mettrai auprès de mon neveu,



qui arrive de Province , & qu'on va envoyer au college , tu le serviras.

Que le Ciel vous le rende, Madame, lui répondis-je ; dites-moi seulement si cela vaut fait , afin que je l'écrive à notre pere : je me rendrai si sçavant en le voyant étudier , que je vous promets de sçavoir quelque jour vous dire la sainte Messe. Hé ! Que sçait-on ? Comme il n'y a que chance dans ce monde , souvent on se trouve Evêque , ou Vicaire , sans sçavoir comment cela s'est fait.

Ce discours la divertit beaucoup , sa gayeté ne fit que m'animer ; je n'étois pas honteux des bêtises que je disois , pourvu qu'elles fussent plaisantes ; car à travers l'épaisseur de mon ignorance , je voyois qu'elles ne nuisoient jamais à un homme , qui n'étoit pas obligé d'en sçavoir davantage , & même qu'on lui tenoit compte d'avoir le courage de repliquer à quelque prix que ce fût.

Ce garçon-là est plaisant , dit-elle , je veux en avoir soin ; prenez garde à vous , vous autres ( & c'étoit à ses femmes à qui elle parloit, ) sa naïveté vous réjouit aujourd'hui, vous vous en amusez comme d'un Payfan ; mais ce Payfan deviendra dangereux , je vous en avertis.

Oh ! repliquai-je , Madame , il n'y a que faire d'attendre après cela ; je ne deviendrai point , je suis tout devenu ; ces Demoiselles sont bien jolies , & cela forme bien un homme , il n'y a point de village qui tienne ; on est tout d'un coup né natif de Paris , quand on les voit.

Comment , dit-elle , te voilà déjà galant ; & pour laquelle te déclarerois-tu ? ( elles étoient trois. ) Javote est une jolie blonde , ajouta-t-elle : Et Mademoiselle Genevieve une jolie brune , m'écriai-je tout de suite.

Genevieve à ce discours rougit un peu , mais d'une rougeur ,  
qui

qui venoit d'une vanité contente, & elle déguisa la petite satisfaction que lui donnoit ma préférence, d'un souris qui signifioit pourtant, je te remercie ; mais qui signifioit aussi, ce n'est que sa naïveté bouffonne qui me fait rire.

Ce qui est de sûr, c'est que le trait porta ; & , comme on le verra dans la suite, ma saillie lui fit dans le cœur une blessure sourde, dont je ne négligeai pas de m'assurer ; car je me doutai, que mon discours n'avoit pas dû lui déplaire ; & dès ce moment-là, je l'épiai pour voir si je pensois juste.

Nous allions continuer la conversation, qui commençoit à tomber sur la troisième femme de chambre de Madame, qui n'étoit ni brune, ni blonde, qui n'étoit d'aucune couleur, & qui portoit un de ces visages indifferens, qu'on voit à tout le monde, & qu'on ne remarque à personne.

Déjà je tâchois d'éviter de dire

mon sentiment sur son chapitre , avec un embarras maladroit & ingenu , qui ne faisoit pas l'éloge de ladite personne , quand un des adorateurs de Madame entra , & nous obligea de nous retirer.

J'étois fort content du marché que j'avois fait de rester à Paris. Le peu de jours que j'y avois passé , m'avoit éveillé le cœur , & je me sentis tout d'un coup en appétit de fortune,

Il s'agissoit de mander l'état des choses à mon pere , & je ne sçavois pas écrire ; mais je songeai à Mademoiselle Genevieve ; & sans plus délibérer , j'allai la prier d'écrire ma lettre.

Elle étoit seule , quand je lui parlai , & non seulement elle l'écrivit , mais ce fut de la meilleure grâce du monde.

Ce que je lui dictois , elle le trouvoit spirituel , & de bon sens , & ne fit que rectifier mes expressions.

Profites de la bonne volonté de

Madame, me dit-elle ensuite ;  
 j'augure bien de ton aventure.  
 Hé-bien, Mademoiselle, lui ré-  
 pondis-je, si vous mettez encore  
 votre amitié par-dessus, je ne me  
 changerai pas contre un autre ; car  
 déjà je suis heureux, il n'y a point  
 de doute à cela, puisque je vous  
 aime. Comment ! me dit-elle, tu  
 m'aimes ! Et qu'entends-tu par là,  
 Jacob ?

Ce que j'entends, lui dis-je ;  
 de la belle & bonne affection,  
 comme un garçon, sauf votre res-  
 pect, peut l'avoir pour une fille  
 aussi charmante que vous ; j'en-  
 tends, que c'est bien dommage  
 que je ne sois qu'un chétif hom-  
 me ; car, mardi, si j'étois Roi, par  
 exemple, nous verrions un peu,  
 qui de nous deux seroit Reine,  
 & comme ce ne seroit pas moi,  
 il faudroit bien que ce fût vous :  
 Il n'y a rien à refaire à mon dire.

Je te suis bien obligée de pa-  
 reils sentimens, me dit-elle d'un

ton badin , & si tu étois Roi , cela mériteroit réflexion. Pardi , lui dis-je , Mademoiselle , il y a tant de gens par le monde , que les filles aiment , & qui ne sont pas Rois ; n'y aura-t-il pas moyen quelque jour d'être comme eux ?

Mais vraiment , me dit-elle , tu es pressant ! Où as-tu appris à faire l'amour ? Ma foi , lui dis-je , demandez-le à votre mérite ; je n'ai point eu d'autre maître d'école , & comme il me l'a appris , je le rends.

Madame là-dessus appella Genevieve qui me quitta très-contente de moi , à vûe de pays , & me dit en s'en allant ; va Jacob , tu feras fortune , & je le souhaite de tout mon cœur.

Grand mercy , lui dis-je , en la saluant d'un coup de chapeau , qui avoit plus de zele que de bonnegrace ; mais je me recommande à vous , Mademoiselle , ne m'oubliez pas , afin de commencer tou-

jours ma fortune , vous la finirez quand vous pourrez. Cela dit , je pris la lettre , & la portai à la Poste.

Cet entretien que je venois d'avoir avec Genevieve me mit dans une situation si gaillarde , que j'en devins encore plus divertissant que je ne l'avois été jusques-là.

Pour surcroît de bonne humeur, le soir du même jour on m'appela pour faire prendre ma mesure par le Tailleur de la Maison , & je ne sçaurois dire combien ce petit événement enhardit mon imagination & la rendit semillante.

C'étoit Madame qui avoit eu cette attention pour moi.

Deux jours après , on m'apporta mon habit avec du linge & un chapeau , & tout le reste de mon équipage. Un laquais de la Maison , qui avoit pris de l'amitié pour moi , me frisa ; j'avois d'assez beaux cheveux. Mon séjour à Pa-

ris m'avoit un peu éclairci le teint ;  
& , ma foi , quand je fus équipé ,  
Jacob avoit fort bonne façon.

La joye de me voir en si bonne  
posture , me rendit la physiono-  
mie plus vive , & y jetta comme  
un rayon de bonheur à venir. Du  
moins tout le monde m'en prédi-  
soit , & je ne doutois point du suc-  
cès de la prédiction.

On me complimenta fort sur  
mon bon air ; & en attendant que  
Madame fût visible , j'allai faire  
essai de mes nouvelles graces sur  
le cœur de Genevieve , qui ef-  
fectivement me plaisoit beau-  
coup.

Il me parut qu'elle fut surprise  
de la mine que j'avois sous mon  
attrail tout neuf ; je sentis moi-  
même , que j'avois plus d'esprit ,  
qu'à l'ordinaire ; mais à peine cau-  
sions-nous ensemble , qu'on vint  
m'avertir de la part de Madame ,  
de l'aller trouver.

Cet ordre redoubla encore ma



reconnoissance pour elle ; je n'allai pas , je volai .

Me voilà , Madame , lui dis-je en entrant ; je souhaiterois bien avoir assez d'esprit , pour vous remercier à ma fantaisie ; mais je mourrai à votre service , si vous me le permettez. C'est une affaire finie ; je vous appartiens pour le reste de mes jours.

Voilà qui est bien , me dit-elle alors ; tu es sensible , & reconnoissant , cela me fait plaisir : Ton habit te sied bien ; tu n'as plus l'air villageois : Madame , m'écriai-je , j'ai l'air de votre serviteur éternel ; il n'y a que cela que j'estime.

Cette Dame alors me fit approcher , examina ma parure ; j'avois un habit uni , & sans livrée. Elle me demanda qui m'avoit frisé , me dit d'avoir toujours soin de mes cheveux , que je les avois beaux , & qu'elle vouloit que je lui fisse honneur. Tant que vous voudrez , quoique vous en ayez

de tout fait , lui dis-je : mais n'im-  
 porte , abondance ne nuit point.  
 Notez , que Madame venoit de se  
 mettre à sa toilette , & que sa fi-  
 gure étoit dans un certain désor-  
 dre assez piquant , pour ma curio-  
 sité.

Je n'étois pas né indifférent , il  
 s'en falloit beaucoup ; cette Dame  
 avoit de la fraîcheur , & de l'em-  
 bonpoint , & mes yeux lorgnoient  
 volentiers.

Elle s'en apperçut , & sourit de  
 la distraction qu'elle me donnoit ;  
 moi je vis qu'elle s'en apperce-  
 voit , & je me mis à rire aussi d'un  
 air que la honte d'être pris sur le  
 fait & le plaisir de voir , ren-  
 doient moitié niais , & moitié ten-  
 dre ; & la regardant avec des yeux  
 mêlés de tout ce que je dis là , je  
 ne lui disois rien.

De sorte qu'il se passa alors entre  
 nous deux une petite scène muet-  
 te , qui fut la plus plaisante chose  
 du monde ; & puis se raccommo-  
 dant

dant ensuite assez négligemment :  
A quoi penses-tu Jacob ? me dit-elle : Hé ! Madame , repris-je , je pense qu'il fait bon vous voir , & que Monsieur a une belle femme.

Je ne sçauois dire dans quelle disposition d'esprit cela la mit , mais il me parut que la naïveté de mes façons ne lui déplaisoit pas.

Les regards amoureux d'un homme du monde , n'ont rien de nouveau pour une jolie femme ; elle est accoutumée à leurs expressions , & ils sont dans un goût de galanterie qui lui est familier , de sorte que son amour propre s'y amuse comme à une chose qui lui est ordinaire , & qui va quelquefois au-delà de la vérité.

Ici , ce n'étoit pas de même ; mes regards n'avoient rien de galant , ils ne sçavoient être que vrais. J'étois un Payfan , j'étois jeune , assez beau garçon , & l'hommage , que je rendois à ses appas , venoit du pur plaisir qu'ils me

faisoient. Il étoit assaisonné d'une ingénuité rustique , plus curieuse à voir , & d'autant plus flatteuse , qu'elle ne vouloit point flater.

C'étoit d'autres yeux , une autre manière de considérer , une autre tournure de mine ; & tout cela ensemble me donnoit apparemment des agrémens singuliers dont je vis que Madame étoit un peu touchée.

Tu es bien hardi de me regarder tant ? me dit-elle alors , toujours en fouriant : Pardi , lui dis-je , est-ce ma faute , Madame ? Pourquoi êtes-vous belle ? Va-t'en , me dit-elle alors , d'un ton brusque , mais amical , je crois que tu m'en conteroies , si tu l'osois ; & cela dit , elle se remit à sa toilette , & moi je m'en allai , en me retournant toujours pour la voir. Mais elle ne perdit rien de vûë de ce que je fis , & me conduisit des yeux jusqu'à la porte.

Le soir même elle me présenta

à son neveu, & m'installa au rang de son domestique. Je continuai de cajoller Genevieve. Mais depuis l'instant où je m'étois apperçû que je n'avois pas déplu à Madame même, mon inclination pour cette fille baissa de vivacité; son cœur ne me parut plus une conquête si importante, & je n'estimai plus tant l'honneur d'être souffert d'elle.

Genevieve ne se comporta pas de même; elle prit tout de bon du goût pour moi, tant par l'opinion qu'elle avoit de ce que je pourrois devenir, que par le penchant naturel qu'elle se sentit pour moi; & comme je la cherchois un peu moins, elle me chercha davantage. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit dans la maison, & le mari de Madame ne l'avoit pas encore remarquée.

Comme le Maître & la Maîtresse avoient chacun leur appartement, d'où, le matin, ils envoioient sçavoir comment ils se

portoient ( & c'étoit-là presque tout le commerce qu'ils avoient ensemble) Madame, un matin, sur quelque legere indisposition de son mari , envoya Genevieve , pour sçavoir de ses nouvelles.

Elle me rencontra sur l'escalier en y allant , & me dit de l'attendre. Elle fut très-long-tems à revenir , & revint les yeux pleins de coqueterie.

Vous voilà bien émerillonnée ? Mademoiselle Genevieve , lui dis-je , en la voyant : Oh , tu ne sçais pas , me dit-elle , d'un air guai , mais goguenard , si je veux , ma fortune est faite.

Vous êtes bien difficile de ne pas vouloir , lui dis-je ? Oüi , dit-elle , mais il y a un petit article qui m'en empêche , c'est que c'est à condition que je me laisserai aimer de Monsieur qui vient de me faire une déclaration d'amour.

Cela ne vaut rien , lui dis-je , c'est de la fausse monnoye que

cette fortune-là ; ne vous chargez point de pareille marchandise , & gardez la votre : Tenez, quand une fille s'est venduë, je ne voudrois pas la reprendre du Marchand pour un hard.

Je lui tins ce discours , parce que , dans le fond , je l'aimois toujours un peu , & que j'avois naturellement de l'honneur.

Tu as raison , me dit-elle , un peu déconcertée des sentimens que je lui montrois ; aussi ai-je tourné le tout en pure plaisanterie ; & je ne voudrois pas de lui , quand il me donneroit tout son bien.

Vous êtes-vous bien défenduë au moins , lui dis-je , car vous n'étiez pas fort courroucée , quand vous êtes revenuë. C'est , reprit-elle , que je me suis divertie de tout ce qu'il m'a dit. Il n'y aura pas de mal une autre fois de vous en mettre un peu en colere , répondis-je , cela sera plus sûr que

de se divertir de lui ; car , à la fin , il pourroit bien se divertir de vous : en jouant , on ne gagne pas toujours , on perd quelquefois , & quand on est une fois en perte , tout y va.

Comme nous étions sur l'escalier , nous ne nous en dîmes pas davantage : elle rejoignit sa Maîtresse , & moi mon petit Maître qui faisoit un thème , ou plutôt à qui son Précepteur le faisoit , afin que la science de son Ecolier lui fît honneur , & que cet honneur lui conservât son poste de Précepteur qui étoit fort lucratif.

Genevieve avoit fait à l'amour de son Maître plus d'attention , qu'elle ne me l'avoit dit.

Ce Maître n'étoit pas un homme généreux ; mais ses richesses , pour lesquelles il n'étoit pas né , l'avoient rendu glorieux , & sa gloire le rendoit magnifique. De sorte qu'il étoit extrêmement dépensier , surtout quand il s'agissoit de ses plaisirs.



Il avoit proposé un bon parti à Genevieve , si elle vouloit consentir à le traiter en homme qu'on aime; elle me dit même, deux jours après , qu'il avoit débuté par lui offrir une bourse pleine d'or , & c'est la forme la plus dangereuse que puisse prendre le diable pour tenter une jeune fille un peu coquette , & par dessus le marché , intéressée.

Or , Genevieve étoit encline à ces deux petits vices - là : ainsi , il auroit été difficile qu'elle eût plâsanté de bonne foi de l'amour en question ; aussi ne la voyois-je plus que rêveuse , tant la vûe de cet or & la facilité de l'avoir , la tenoient , & sa sagesse ne disputoit plus le terrain qu'en reculant lâchement.

Monsieur ( c'est le Maître de la Maison , dont je parle ) ne se rebura point du premier refus , qu'elle avoit fait de ses offres ; il avoit pénétré combien sa vertu en avoit

été affoiblie; de sorte qu'il revint à la charge encore mieux armé que la première fois, & prit contre elle un renfort de mille petits ajustemens, qu'il la força d'accepter sans conséquence; & des ajustemens tout achetés, tout prêts à être mis, sont bien aussi séduisans que l'argent même avec lequel on les achete.

De dons en dons toujours reçûs, & donnés sans conséquence, tant fut procédé, qu'il devoit enfin lui fonder une pension viagère, à laquelle seroit ajouté un petit ménage clandestin qu'il promettoit de lui faire, si elle vouloit sortir d'auprès de sa Maîtresse.

J'ai sçu tout le détail de ce traité impur, dans une lettre que Genevieve perdit, & qu'elle écrivoit à une de ses cousines, qui ne subsistoit, autant que j'en peux juger, qu'au moyen d'un traité dans le même goût, qu'elle avoit passé avec un riche vieillard, car cette lettre parloit de lui.

A l'esprit d'interêt qui possédoit Genevieve , se joignoit encore une tentation singuliere , & cette tentation , c'étoit moi.

J'ai dit , qu'elle en étoit venue à m'aimer veritablement. Elle croyoit aussi que je l'aimois beaucoup , non sans se plaindre pourtant de je ne sçai quelle indolence , où je restois souvent , quand j'aurois pû la voir ; mais je raccommodois cela par le plaisir que je lui marquois en la voyant ; & du tout ensemble , il resuoltoit que je l'aimois comme c'étoit la verité , mais d'un amour assez tranquile :

Dans la certitude où elle en étoit , & dans la peur qu'elle eût de me perdre , ( car elle n'avoit rien , ni moi non plus , ) elle songea , que les offres de Monsieur , que son argent , & le bien qu'il promettoit de lui faire , seroient des moyens d'accelerer notre mariage. Elle espera que sa fortune , quand elle en jouïroit , me tente-

roit à mon tour , & me feroit surmonter les premiers dégoûts que je lui en avois montrés.

Dans cette pensée , Genevieve répondit aux discours de son Maître avec moins de rigueur qu'à l'ordinaire , & se laissa ouvrir la main pour recevoir l'argent qu'il lui offroit toujours.

En pareil cas , quand le premier pas est fait , on a le pied levé pour en faire un second , & puis on va son chemin.

La pauvre fille reçut tout ; elle fut comblée de presens ; elle eut de quoi se mettre à son aise : & quand elle se vit en cet état , un jour que nous nous promenions ensemble dans le Jardin de la Maison : Monsieur continue de me poursuivre , me dit-elle adroitement , mais d'une maniere si honneste , que je ne sçaurois m'en scandaliser ; quant à moi , il me suffit d'être sage , & , sauf ton meilleur avis , je crois que je ne fe-

rois pas si mal de profiter de l'humeur liberale où il est pour moi ; il sçait bien que son amour est inutile ; je ne lui cache pas qu'il n'aboutira à rien : Mais n'importe, me dit-il , je suis bien aise que tu ayes de quoi te ressouvenir de moi, prens ce que je te donne , cela ne t'engagera à rien. Jusqu'ici j'ai toujours refusé , ajoûta - t'elle , & je crois que j'ai mal raisonné. Qu'en dis-tu ? C'est mon Maître , il a de l'amitié pour moi ; car amitié ou amour , c'est la même chose , de la maniere dont j'y répons ; il est riche : Hé ! pardi , c'est comme si ma Maîtresse vouloit me donner quelque chose , & que je ne voulusse pas. N'est-il pas vrai ? Parles.

Moi ! repliquai-je , totalement rebuté des dispositions où je la voyois & résolu de la laisser pour ce qu'elle valoit , si les choses vont comme vous le dites , cela est à merveille ; on ne refuse point ce qu'une Maîtresse nous donne , &

dès que Monsieur ressemble à une Maîtresse , que son amour n'est que de l'amitié , voilà qui est bien : Je n'aurois pas deviné cette amitié-là , moi : J'ai crû , qu'il vous aimoit , comme on aime à l'ordinaire une jolie fille ; mais dès qu'il est si sage , & si discrete personne , allez hardiment ; prenez seulement garde de broncher avec lui , car un homme est toujours traître.

Oh , me dit-elle , je sçai bien à quoi m'en tenir , & elle avoit raison , il n'y avoit plus de conseil à prendre , & ce qu'elle m'en disoit , n'étoit que pour m'appriivoiser petit à petit sur la matiere.

Je suis charmée , me dit-elle en me quittant , que tu sois de mon sentiment : Adieu , Jacob. Je vous salue , Mademoiselle , lui répondis-je , & je vous fais mes complimens de l'amitié de votre amant ; c'est un honneste homme d'être si amoureux de votre personne , sans se foucher d'elle : bon jour , jus-

quau revoir , que le Ciel vous conduise.

Je lui tins ce discours d'un air si guai en la quittant , qu'elle ne sentit point que je me moquois d'elle.

Cependant l'amour de Monsieur pour Genevieve éclata un peu dans la maison. Les femmes de chambre ses Compagnes en murmurèrent moins peut-être par sagesse que par envie.

Voilà qui est bien vilain , bien impertinent , me disoit Toinete qui étoit la jolie blonde dont j'ai parlé. Chut lui répondis-je ? Point de bruit Mademoiselle Toinete : Que sçait-t'on ce qui peut arriver ? Vous avez aussi-bien qu'elle un visage fripon ; Monsieur à les yeux bons ; c'est aujourd'hui le tour de Genevieve pour être aimée ; ce sera peut être demain le votre ; & puis de toutes les injures que vous dites contre-elle , qu'en arrivera-t-il ? Croyez moi ; un peu

de charité pour l'amour de vous , si ce n'est pas pour l'amour d'elle.

Toinete se fâcha de ma réponse & s'en alla plaindre à Madame en pleurant ; mais c'étoit mal s'adresser pour avoir justice. Madame éclata de rire au récit naïf qu'elle lui fit de notre conversation ; la tournure que j'avois donné à la chose, fut tout-à-fait de son goût , il n'y avoit rien de mieux ajusté à son caractère.

Elle aprenoit pourtant par-là, l'infidélité de son mari ; mais elle ne s'en soucioit guère : ce n'étoit là qu'une matiere à plaisanterie pour elle. Es-tu bien sûre que mon mari l'aime ? dit-elle à Toinete du ton d'une personne qui veut n'en point douter pour pouvoir en rire en toute confiance ; cela seroit plaisant , Toinete , tu vaux pourtant mieux qu'elle. Voilà tout ce que Toinete en tira , & je l'aurois bien deviné ; car je connoissois Madame.



Genevieve qui s'étoit méprise au ton dont je lui avois répondu sur les presens de Monsieur , & qui , alors , en étoit abondamment fournie , vint m'en montrer une partie , pour m'accoûter par degrés , à voir le tout.

Elle me cacha d'abord l'argent , je ne vis que des nipes , & de quoi en faire de toutes sortes d'especes , habits , cornetes , pièces de toiles & rubans de toutes couleurs ; & le ruban lui seul est un terrible seducteur de jeunes filles aimables , & femmes de Chambre !

Peut-t-on rien de plus genereux ? Me disoit-elle , me donner cela , seulement parce que je lui plais.

Oh ! lui disois-je , je n'en suis pas surpris ; l'amitié d'un homme pour une jolie fille va bien loin voyez-vous ; vous n'en resterez pas-là. Vraiment je le crois , me répartit-elle , car il me demande souvent si j'ai besoin d'argent ;

Eh ! Pardy fans doute , vous en avez besoin, lui dis-je, quand vous en auriez jusqu'au cou , il faut en avoir pardeffus la tête : prenez toujours , s'il ne vous sert de rien , je m'en accommoderai moi , j'en trouverai le débit. Volontiers me dit-elle , charmée du goût que j'y prenois , & des conjectures favorables qu'elle en tiroit pour le succès de ses vûes ; je t'assure que j'en prendrai à cause de toy , & que tu en auras dès demain , peut-être ; car il n'y a point de jour ou il ne m'en offre.

Et ce qui fut promis fut tenu ; j'eus le lendemain six Louïs d'Or à mon commandement , qui joints à trois que Madame m'avoit donnés pour payer un maître à écrire , me faisoient neuf prodigieuses , neuf immenses Pistolles ; je veux dire qu'ils composoient un Trésor pour un homme qui n'avoit jamais que des sous marqués dans sa poche.

Peut-

Peut-être fis-je mal en prenant l'argent de Genevieve ; ce n'étoit pas je pense , en agir dans toutes les regles de l'honneur ; car enfin , j'entretenois cette fille dans l'idée que je l'aimois , & je la trompois : je ne l'aimois plus , elle me plaisoit pourtant toujours , mais rien qu'aux yeux & plus au cœur.

D'ailleurs cet argent qu'elle m'offroit n'étoit pas chrétien , je ne l'ignorois pas , & c'étoit participer au petit désordre de conduite en vertu duquel il avoit été acquis ; c'étoit du moins , engager Genevieve à continuer d'en acquiescer au même prix : Mais je ne sçavois pas encore faire des reflexions si délicates , mes principes de probité étoient encore forts courts ; & il y a aparence que Dieu me pardonna ce gain , car j'en fis un très-bon usage , il me profita beaucoup : j'en appris à écrire & l'arithmetique , avec

D



voilà en partie je suis parvenu dans les suites.

Le plaisir avec lequel j'avois pris cet argent , ne fit qu'enhardir Genevieve à pouffer ses desseins ; elle ne douta point que je ne sacrifiasse tout à l'envie d'en avoir beaucoup ; & dans cette persuasion , elle perdit la tête & ne se menagea plus.

Suis moi , me dit-elle un matin , je veux te montrer quelque chose.

Je la suivis donc , elle me mena dans sa Chambre ; & là , m'ouvrit un petit coffre tout plein des profits de sa complaisance : à la lettre il étoit rempli d'or , & assurément la somme étoit considérable ; il n'y avoit qu'un Partisan qui eût le moyen de se damner si cherement , & bien des femmes plus hupées l'en auroient pour cela quitté à meilleur marché que la soubrette.

Je cachai avec peine l'éton-

nement où je fus de cet honteuse richesse ; & gardant toujours l'air gaillard que j'avois jusques-là soutenu là-dessus : Est-ce encore là pour moi , lui dis-je ? Ma chambre n'est pas si bien meublée que la votre , & ce petit coffre là y tiendra à merveilles.

Oh ! pour cet argent-ci , me répondit-elle , tu veux bien que je n'en dispose qu'en faveur du mari que j'aurai. Avise-toi là-dessus.

Ma foi , lui dis-je , je ne sçais où vous en prendre un , je ne connois personne qui cherche femme. Qu'est-ce que c'est que cette réponse là ? me répliqua-elle : Où est donc ton esprit ? Est-ce que tu ne m'entens pas ? Tu n'as que faire de me chercher un mari ; tu peux en devenir un , n'es-tu pas du bois dont on les fait ? Laissons-là le bois , lui dis-je , c'est un mot de mauvaise augure. Quant au reste , continuai-je , ne

voulant pas la brusquer , s'il ne tenoit qu'à être votre mari , je le ferois tout-à-l'heure , & je n'aurois peur que de mourir de trop d'aise : Est - ce que vous en doutez ? N'y-a-t'il pas un miroir ici ? Regardez vous , & puis vous m'en direz votre avis. Tenez , ne faut-il pas bien du tems pour s'aviser si on dira oui avec Mademoiselle ; vous n'y songez pas vous-même avec votre avifement. Ce n'est pas là la difficulté.

Eh ! Où est-elle donc ? Reprit-elle d'un air avide & content. Oh ! ce n'est qu'une petite bagatelle , lui dis-je ; c'est que l'amitié de Monsieur pourroit bien me procurer des coups de bâton , si j'allois lui souffler son amie. J'ai déjà veu de ses amitiés-là, elle n'entendent pas raillerie ; & puis , que feriez-vous d'un mari si maltraité.

Qu'elle imagination vas-tu te mettre dans l'esprit ? me dit-elle , je gage que si Monsieur sçait que

je t'aime , il sera charmé que je t'épouse, & qu'il voudra lui-même faire les frais de notre mariage.

Ce ne seroit pas la peine , lui dis-je, j'en ferois bien moi-même; mais, par ma foi, je n'ose aller en avant , votre bon ami me fait peur en un mot; sa bonne affection n'est peut-être qu'une simagrée : je me doute qu'il y a sous cette peau d'ami , un renard qui ne demande qu'à croquer la poule; & quand il verra un petit roquet comme moi la poursuivre, je vous laisse à penser ce qui en adviendra , & si cet hypocrite de renard me laissera faire.

N'est-ce que cela qui t'arrête ? Me dis-tu vrai ? Me repartit-elle. Assurément lui-dis-je ! Eh bien , je vais travailler à te mettre en repos là-dessus , me répondit-elle , & à te prouver qu'on n'a pas envie de te disputer ta poule. Je serois fâché qu'on te surprît dans ma chambre , séparons nous ; mais je

te garantis notre affaire faite.

Là-dessus je la quitai un peu inquiet des suites de cette aventure, & avec quelque repentir d'avoir accepté de son argent ; car je devinai le biais qu'elle prendroit pour venir à bout de moi : je m'attendis que Monsieur s'en mêleroit, & je ne me trompai pas.

Le lendemain un laquais vint me dire de la part de notre maître d'aller lui parler, & je m'y rendis fort embarrassé de ma figure. Eh bien, me dit-il, Mons Jacob, comment se comporte votre jeune maître ? Etudie-t'-il assidument ? Pas mal, Monsieur, repris-je. Et toi, te trouve-tu bien du séjour de Paris ?

Ma foi, Monsieur, lui répondis-je, j'y bois & j'y mange d'aussi bon apétit qu'ailleurs.

Je sçais me dit-il, que Madame t'a pris sous sa protection, & j'en suis bien aise : mais tu ne me dis pas tout ; j'ai déjà appris de tes



nouvelles ; tu es un compere ; comment donc , il n'y a que deux ou trois mois que tu es ici , & tu as déjà fait une Conquête ? A peine est-tu débarqué , que tu tourne la tête à de jolies Filles ; Genevieve est folle de toi , & apparemment que tu l'aimes à ton tour ?

Helas ! Monsieur , repris-je , que m'auroit-elle fait pour la hair la pauvre enfant. Oh ! me dit-il , parle hardiment , tu peux t'ouvrir à moi ; il y a long-tems que ton pere me sert , je suis content de lui , & je serois ravi de faire du bien au fils , puisque l'occasion s'en presente ; il est heureux pour toi de plaire à Genevieve & j'approuve son choix ; tu es jeune & bien fait , sage & actif dit-on : de son côté , Genevieve est une fille aimable , je protege ses parens , & ne l'ai même fait entrer chez moi que pour être plus à portée de lui rendre service , & de la bien placer ( il mentoit ) - le parti qu'elle

prend rompt un peu mes mesures ; tu n'as encore rien , je lui aurois menagé un mariage plus avantageux ; mais enfin elle t'aime & ne veut que toi , à la bonne heure. Je songe que mes bienfaits peuvent remplacer ce qui te manque , & te tenir lieu de patrimoine. Je lui ai déjà fait présent d'une bonne somme d'argent dont je vous indiquerai l'emploi ; je ferai plus , je vous meublerai une petite maison , dont je payerai les loyers pour vous soulager , en attendant que vous soyiez plus à votre aise ; du reste ne t'embarasse pas , je te promets des commissions lucratives ; vis bien avec la femme que je te donne , elle est douce & vertueuse ; au surplus , n'oublies jamais que tu as pour le moins la moitié de part à tout ce que je fais dans cette occurrence-ci. Quelque bonne volonté que j'aye pour les parens de Genevieve , je n'aurois pas été si loin si je n'en avois pas encore d'avantage  
pour

pour toi , & pour les tiens. Ne parles de rien ici , les compagnes de ta maîtresse ne me laisseroient pas en repos , & voudroient toutes que je les mariaffe aussi. Demande ton congé sans bruit , dis qu'on t'offre une condition meilleure & plus convenable ; Genevieve, de son côté, supposera la nécessité d'un voyage pour voir sa mere qui est âgée , & au sortir d'ici , vous vous marierez tous deux. Adieu. Point de remerciemens , j'ai affaire ; va seulement informer Genevieve de ce que je t'ai dit , & prens sur ma table ce petit rouleau d'argent avec quoi tu attendras dans une Auberge que Genevieve soit fortie d'ici.

Je restai comme un marbre à ce discours ; d'un côté , tous les avantages qu'on me promettoit étoient considérables.

Je voyois que du premier fault que je faisois à Paris ; moi qui n'avois encore aucun talent , aucune

avance , qui n'étois qu'un pauvre Payfan , & qui me préparois à labourer ma vie pour acquérir quelque chose ( & ce quelque chose dans mes esperances éloignées , n'entroit même en aucune comparaison avec ce qu'on m'offroit ) je voyois dis-je un établissement certain qu'on me jettoit à la tête.

Et quel établissement ? une maison toute meublée , beaucoup d'argent comptant , de bonne Commissions dont je pouvois demander d'être pourvû sur le champ. Enfin la protection d'un homme puissant , & en état de me mettre à mon aise dès le premier jour , & de m'enrichir ensuite.

N'étois-ce pas là la pomme d'Adam toute revenue pour moi ?

Je savourois la proposition ; cette fortune subite mettoit mes esprits en mouvement ; le cœur m'en battoit , le feu m'en montoit au visage.

N'avoir qu'à tendre la main pour

être heureux , quelle séduisante commodité ! n'étoit-ce pas la de-  
quoi m'étourdir sur l'honneur ?

D'un autre côté , cet honneur plaidoit sa cause dans mon ame embarrassée , pendant que ma cupidité y plaidoit la sienne. A qui est-cè des deux que je donnerai gagné ? disois-je ; je ne sçavois auquel entendre.

L'honneur me disoit , tiens-toi ferme ; déteste ces misérables avantages qu'on te propose ; ils perdront tous leurs charmes quand tu auras épousé Genevieve ; le souvenir de sa faute te la rendra insupportable , & puisque tu me portes dans ton sein , tout Payfan que tu es , je serai ton tyran , je te persecuterai toute ta vie , tu verras ton infamie connue , de tout le monde , tu auras ta maison en horreur , & vous ferez tous deux ta femme & toi un ménage du diable ; tout ira en désarroi ; son amant la vengera de tes

mépris, elle pourra te perdre avec le crédit qu'il a. Tu ne feras pas le premier à qui cela sera arrivé, rêves y bien Jacob. Le bien que t'apporte ta future, est un présent du diable, & le diable est un trompeur. Un beau jour il te reprendra tout, afin de te damner par le désespoir, après t'avoir attrapé par sa marchandise.

On trouvera peut être les représentations que me faisoit l'honneur un peu longues ; mais c'est qu'il a besoin de parler long-tems, lui, pour faire impression, & qu'il a plus de peine à persuader que les passions.

Car, par exemple, la cupidité ne répondoit à tout cela qu'un mot ou deux ; mais son éloquence quoique laconique étoit vigoureuse.

C'est bien à toi, paltoquet, me disoit-elle, à t'arrêter à ce chimerique honneur ? Ne te sied-t-il pas bien d'être délicat là-dessus ? Mi,

ferable rustre. Va , tu as raison , va te gîter à l'Hôpital , ton honneur & toi, vous y aurez tous deux fort bonne grace.

Pas si bonne grace , répondois-je en moi-même ; c'est avoir de l'honneur en pure perte que de l'avoir à l'Hôpital ; je crois qu'il n'y brille guère.

Mais l'honneur vous conduit-t'il toujours-là ? ouï , assez souvent , & si ce n'est-là , c'est du moins aux environs.

Mais est-t'on heureux , quand on a honte de l'être ? Est-ce un plaisir que d'être à son aise à contre cœur ? Qu'elle perplexité !

Ce fut-là tout ce qui se presenta en un instant à mon esprit. Pour surcroît d'embarras, je regardois ce rouleau d'argent qui étoit sur la table , il me paroissoit si rebondi ! Quel dommage de le perdre !

Cependant , Monsieur surpris de ce que je ne lui disois rien , &

que je ne prenois pas le rouleau qu'il avoit mis-là pour appuyer son discours, me demanda à quoi je pensois ? Pourquoi ne me dis-tu mot, ajouta-t-il ?

Hé ! Monsieur, répondis-je, je rêve, & il y a bien de quoi. Tenez, parlons en conscience ; prenez que je sois vous, & que vous soyiez moi. Vous voilà un pauvre homme. Mais est-ce que les pauvres gens aiment à être cocus ; vous le ferez pourtant, si je vous donne Genevieve en mariage. Eh ! bien, voilà le sujet de ma pensée.

Quoi ! me dit-il là-dessus, est-ce que Genevieve n'est pas une honnête fille ? Fort honnête repris-je, pour ce qui est en cas de faire un compliment ou une reverence : mais pour ce qui est d'être la femme d'un mari, je n'estime pas que l'honnêteté qu'elle a, soit propre à cela.

Eh ! qu'as-tu donc à lui repro-



cher ? me dit-il. Hé , hé , hé , repris-je en riant, vous sçavez mieux que moi les tenans & les aboutifans de cette affaire-là , vous y étiez & je n'y étois pas ; mais on sçait bien à peu-près comment cela se gouverne. Tenez , Monsieur , dites-moi franchement la verité ; est-ce qu'un Monsieur a besoin de femme de chambre ? Et quand il en a une , est-ce elle qui le deshabille ? Je crois que c'est tout le contraire.

Oh ! pour le coup , me dit-il , Vous parlez net Jacob , & je vous entends ; tout Payfan que vous êtes, vous ne manquez pas d'esprit. Ecoutez donc attentivement ce que je vais vous dire à mon tour.

Tout ce que vous vous imaginez de Genevieve est faux ; mais supposons qu'il soit vrai , vous voyez les personnes qui viennent me voir , ce sont tous gens de considération , qui sont riches , qui ont de grands équipages.

Scavez - vous bien , que parmi eux , il y en a quelques - uns qu'il n'est pas necessaire de nommer , & qui ne doivent leur fortune qu'à un mariage qu'ils ont fait avec des Genevieves.

Or, croyez-vous valoir mieux qu'eux ? Est-ce là crainte d'être moqué , qui vous retient ? Et par qui le ferez-vous ? Vous connoît-on , & êtes - vous quelque chose dans la vie ? Songera-t-on à votre honneur , s' imagine-t'on seulement que vous en ayez un , benêt que vous êtes ? Vous ne risquez qu'une chose , c'est d'avoir autant d'envieux de votre état , qu'il y a de gens de votre sorte qui vous connoissent. Allez , mon enfant , l'honneur de vos pareils , c'est d'avoir de quoi vivre , & de quoi se retirer de la bassesse de leur condition , entendez - vous ? Le dernier des Hommes ici bas , est celui qui n'a rien.

N'importe , Monsieur , lui ré-

répondis-je , d'un air entre triste & mutin ; j'aimerois encore mieux être le dernier des autres que le plus fâché de tous. Le dernier des autres trouve toujours le pain bon quand on lui en donne ; mais le plus fâché de tous n'a jamais d'appétit à rien ; il n'y a pas de morceau qui lui profite , quand ce seroit de la Perdrix : Et ma foi l'appétit mérite bien qu'on le garde , & je le perdrais malgré toute ma bonne chère , si j'épousois votre femme de Chambre.

Votre parti est donc pris ? répartit Monsieur. Ma foi oui , Monsieur , répondis-je , Et j'en ai bien du regret ; mais que voulez-vous ? dans notre Village , c'est notre coutume de n'épouser que des filles , & s'il y en avoit une qui eût été femme de Chambre d'un Monsieur , il faudroit qu'elle se contentât d'avoir un amant ; mais pour de mari , *néant* ; il en pleuveroit qu'il n'en tomberoit

pas un pour elle ; c'est notre régime , & sur-tout dans notre famille. Ma mere se maria fille , sa grande mere en avoit fait autant ; & de grandes meres , en grandes meres ; je suis venu droit comme vous voyez , avec l'obligation de ne rien changer à cela ?

Je me fus à peine expliqué d'un ton si décisif , que me regardant d'un air fier & irrité : Vous êtes un coquin , me dit-il. Vous avez fait chez moi publiquement l'amour à Genevieve ; vous n'aspiriez d'abord , m'a-t-elle dit , qu'au bonheur de pouvoir l'épouser un jour. Les autres filles de Madame le sçavent ; d'un autre côté , vous osez l'accuser de n'être pas fille d'honneur : Vous êtes frappé de cette impertinente idée-là ; je ne doute pas qu'en consequence vous ne causiez sur son compte , quand on vous parlera d'elle ; vous êtes homme à ne la pas ménager dans vos petits discours ; & c'est moi ;

c'est ma simple bonne volonté pour elle , qui feroit la cause innocente de tout le tort que vous pourriez lui faire. Non , Monsieur Jacob ; j'y mettrai bon ordre , & puisque j'ay tant fait que de m'en mêler , que vous avez déjà pris de son argent , sur le pied d'un homme qui devoit l'épouser ; je ne prétens pas que vous vous mocquiez d'elle. Je ne vous laisserai point en liberté de lui nuire , & si vous ne l'épousez pas ; je vous déclare que ce sera à moi à qui vous aurez affaire. Déterminez-vous ; je vous donne vingt-quatre heures , choisissez de sa main ou du cachot ; je n'ai que cela à vous dire ? Alons , retirez-vous faquin.

Cet ordre & l'épithete qui le soutenoit , me firent peur , & je ne fis qu'un saut de la Chambre à la porte.

Genevieve qui avoit été avertie de l'heure où Monsieur devoit m'envoyer chercher , m'attendoit

au passage ; je la rencontrai sur l'escalier ?

Ah ! Ah ! Me dit-elle , comme si nous nous étions rencontrés fortuitement : Est-ce que tu viens de parler à Monsieur ? Que te vouloit-il donc ?

Doucement , Genevieve mamié , lui dis-je , j'ai vingt-quatre heures devant moi , pour vous répondre , & je ne dirai ma pensée qu'à la dernière minute.

Là-dessus , je passai mon chemin d'un air renfrogné & même un peu brutal , & laissai Mademoiselle Genevieve toute stupefaite , & ouvrant de grands yeux , qui se disposoient à pleurer ; mais cela ne me toucha point. L'alternative du cachot , ou de sa main , m'avoit guéri radicalement du peu d'inclination qui me restoit pour elle ; j'en avois le cœur aussi netoyé , que si je ne l'avois jamais connue. Sans compter la farouche épouvante , dont j'étois saisi , & qui

étoit bien contraire à l'amour.

Elle me rappella plusieurs fois d'un ton plaintif : Jacob , hé , mais parles - moi donc , Jacob. Dans vingt-quatre heures, Mademoiselle ; puis je courus toujours, sans sçavoir où j'allois , car je marchois en égaré.

Enfin je me trouvai dans le Jardin , le cœur palpitant , regrettant les choux de mon village , & maudissant les filles de Paris , qu'on vous obligeoit d'épouser , le pistolet sous la gorge ; j'aimerois autant , disois - je en moi-même , prendre une femme à la Friperie. Que je suis malheureux !

Ma situation m'attendrit sur moi-même , & me voilà à pleurer ; je tournois dans un Bosquet , en faisant des exclamations de douleur , quand je vis Madame qui en sortoit avec un livre à la main.

A qui en as - tu donc mon pauvre Jacob , me dit-elle ; avec tes yeux baignés de larmes ?

Ah ! Madame, lui répondis-je en me jettant à ses genoux , Ah ! Ma bonne Maîtresse ; Jacob est un homme coffré quand vingt-quatre heures seront sonnées.

Coffré ! me dit - elle , As-tu commis quelque mauvaise action ? Eh ! tout à rebours de cela , m'écriai-je ; c'est à cause que je n'en veux pas commettre une. Vous m'avez recommandé de vous faire honneur , n'est-ce pas ? Madame , Eh ! Où le prendrai-je , pour vous en faire , si on ne prétend pas que j'en garde ? Monsieur ne veut pas que je me donne les airs d'en avoir. Quel Misérable Pays ; Madame ! où on met au cachot les personnes qui ont de l'honneur, & en Chambre garnie, celles qui n'en ont point ; Epousez des femmes de Chambre pour homme ; & vous aurez des rouleaux d'argent ; prenez une honnête fille ; vous voilà niché entre quatre murailles. Voilà comme Monsieur



l'entend, qui veut sauf votre respect, que j'épouse sa femme de Chambre.

Explique - toi mieux, me dit Madame, qui se mordoit les lèvres pour s'empêcher de rire; je ne te comprends point. Qu'est-ce que c'est que cette femme de Chambre? Est-ce que mon mari en a une? Eh! Oüi Madame, lui dis-je? C'est la vôtre, c'est Mademoiselle Genevieve qui me recherche, & qu'on me commande de prendre pour femme.

Ecoute, Jacob, me dit-elle; C'est à toi à consulter ton cœur, Eh - bien! Mon cœur & moi repri-je, avons aussi là-dessus raisonné bien long-tems ensemble; & il n'en veut pas entendre parler.

Il est pourtant vai, dit-elle; que cela feroit ta fortune; car mon mari ne te laisseroit pas-là, je le connois.

Oüi, Madame, répondis-je;

Mais par charité, songez un peu ; à ce que c'est que d'avoir des enfans , qui vous appellent leur pere , & qui en ont menti. Cela est bien triste ! Et cependant si j'épouse Genevieve , je suis en danger de n'avoir point d'autres enfans que de ceux-là ; je serai obligé de leur donner des nourices qui me fendront le cœur , & vous me voyez désolé , Madame. Naturellement je n'aime pas les enfans de contrebande , & je n'ai que vingt-quatre heures , pour dire si je m'en fournirai , peut être d'une demi douzaine ou non. Portez-moi secours là-dedans , ayez pitié de moi. Le cachot qu'on me promet , empêchez qu'on ne me le tienne. Je suis d'avis de m'enfuir.

Non , non , me dit-elle , je te le deffends , je parlerai à mon mari , & je te garantis que tu n'as rien à craindre , va retourne à ton service sans inquiétude.

Après ce discours, elle me quitta  
pour

pour continuer sa lecture , & moi je me rendis auprès de mon petit Maître , qui ne se portoit pas bien.

Il falloit en m'en retournant que je passasse devant la chambre de Genevieve , qui en avoit laissé la porte ouverte , & qui me guettoit , assise & fondant en larmes !

Te voilà donc , ingrat ! S'écria-elle aussi-tôt qu'elle me vit , fourbe , qui non content de refuser ma main , m'accable encore de honte & de mépris ! Et c'étoit en me retenant par ma manche , qu'elle m'apostrophoit sur ce ton.

Parles , ajouta-t'elle , pourquoi dis-tu que je ne suis pas fille d'honneur ?

Eh mon Dieu , Mademoiselle Genevieve , pardi , donnez-moi du tems ; ce n'est pas que vous ne soyiez un honnête fille , il n'y a que ce petit coffre plein d'or , & vos autres brinborions d'affiquets qui me chicannent , & je

crois que sans eux vous seriez encore plus honnête ; j'aimerois bien autant votre honneur , comme il étoit ci-devant ; mais n'en parlons plus , & ne nous querellons point , vous avez tort , ajoûtai-je avec adresse ; que ne m'avez-vous dit bonnement les choses ? il n'y a rien de si beau que la sincérité ; & vous êtes une dissimulée : Il n'y avoit qu'à m'avouer votre petit fait , je n'y aurois pas regardé de si près ; car , après cela , on sçait à quoi s'en tenir ; & du moins , une fille vous est obligée de prendre tout en gré ; mais vouloir me brider le nez , venir me bercer avec des contes à dormir debout , pendant que je suis le meilleur enfant du monde , ce n'est pas-là la maniere dont on en use , Il s'agissoit de me dire : Tiens Jacob , je ne veux point te vendre chat en poche , Monsieur a couru après moi ; je m'en-fuïois ; mais il m'a jetté de l'or , des nipes & une maison fournie

de ses ustenciles à la tête ; cela m'a étourdi, je me suis arrêtée , & puis j'ai ramassé l'or , les nipes & la maison ; en veux-tu ta part à cette heure ? Voilà comme on parle ; dites-moi cela , & puis vous sçavez mon dernier mot.

Là-dessus les larmes de Genevieve redoublerent ; il en vint une ondée pendant laquelle elle me ferroit les mains tant qu'elle pouvoit sans me répondre ; & c'étoit l'aveu de la vérité qui s'arrêtoit au passage.

A la fin pourtant, comme je la consolais en la pressant de parler ; si l'on pouvoit se fier à toi , me dit-elle ; Eh ! Qui est-ce qui en doute , lui dis-je ? Allons , ma belle Demoiselle , courage ; Hélas ! me répondit-elle , c'est l'amour que j'ai pour toi , qui est cause de tout !

Voilà qui est merveilleux , lui dis-je , après. Sans lui ajoûta-elle , j'aurois méprisé tout l'or & toutes

les fortunes du monde ; mais j'ai crû te fixer par la situation que Monsieur vouloit bien me procurer , & que tu serois bien aise de me voir riche. Et cependant je me suis trompée , tu me reproche ce que je n'ai fait que par tendresse.

Ce discours me glaça jusqu'au fond du cœur. Ce qu'elle me disoit ne m'apprenoit pourtant rien de nouveau ; car enfin je sçavois bien à quoi m'en tenir sur cette aventure , sans qu'elle m'en rendît compte ; & malgré cela , tout ce qu'elle me disoit , je crûs l'apprendre encore en l'entendant raconter par elle-même ; j'en fus frappé comme d'une nouveauté.

J'aurois juré que je ne m'intéressois plus à Genevieve , & je crois l'avoir dit plus haut ; mais apparemment qu'il me restoit encore dans le cœur quelque petite étincelle de feu pour elle , puisque je fus ému ; mais tous s'éteignit dans ce moment

Je cachai pourtant à Genevieve ce qui se passoit en moi : Hélas lui répondis-je , ce que vous me dites est bien fâcheux !

Quoi ! Jacob , me dit-elle , avec des yeux qui me demandoient grace , & qui étoient faits pour l'obtenir , si on n'étoit pas quelquesfois plus irréconciliable en pareil cas , avec une fille qui est belle , qu'avec une autre qui ne l'est pas ? Quoi ! m'aurois tu abusée , quand tu m'as fait espérer qu'un peu de sincérité nous r'accommoderoit ensemble ?

Non lui dis - je , j'aurois juré que je vous parlois loyalement ; mais il me semble que mon cœur veut changer d'avis. Eh ! Pourquoi en changeroit-il ? mon cher Jacob , s'écria-elle , tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Tu peux d'ailleurs compter désormais sur une sagesse éternelle de ma part. Oïi , mais malheureusement ; lui dis-je , cet

te sagesse vous prend un peu tard ; c'est le medecin qui arrive après la mort.

Quoi ! Reprit-elle , je te perdrai donc ? Laissez-moi rêver à cela , lui dis-je , il me faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon cœur , il me chicane , & je vais tâcher aujourd'hui de l'accoûter à la fatigue. Permettez que je m'en aille penser à cette affaire.

Il vaut autant que tu me poignes , me dit-elle , que de ne pas prendre ta résolution sur le champ. Il n'y a pas moyen , je ne sçaurois si vite sçavoir ce que je veux ; mais patience , lui dis-je , il y aura tantôt réponse , & peut être bonnes nouvelles avec ; oüi tantôt , ne vous impatientez pas. Adieu ma petite maîtresse , restez en en paix , & que le Ciel nous assiste tous deux.

Je la quittai donc , & elle me vit partir avec une tendre inquié-



tude , qu'en verité j'avois honte de ne pas calmer ; mais je ne cherchois qu'à m'esquiver , & j'entrai dans ma chambre avec la résolution inébranlable de m'enfuir de la maison , si Madame ne mettoit pas quelque ordre à mon embaras comme elle me l'avoit promis.

J'appris dans le cours de la journée que Genevieve s'étoit mise au lit , & qu'elle étoit malade , qu'elle avoit eu des maux de cœurs ; accidens dont on soufrioit en me les contant , & qu'on me venoit conter par preference. Six ou sept personnes de la maison , & surtout les filles de Madame vinrent me le dire en secret.

Pour moi , je me tus , j'avois trop de souci ; pour m'amuser à babiller avec personne , & je restai tapy , dans mon petit taudis , jusqu'à sept heures du soir.

Je les comptai , car j'avois l'oreille attentive à l'horloge , par-

ce que je voulois parler à Madame qu'une legere migraine avoit empêché de sortir,

Je me préparois donc à l'aller trouver, quand j'entendis du bruit dans la Maison ; on montoit , on descendoit l'escalier avec un mouvement qui n'étoit pas ordinaire ; Ah ! mon Dieu , disoit-on, quel accident !

Ce fracas-là m'émeut , & je sortis de ma chambre , pour sçavoir ce que c'étoit.

Le premier objet que je rencontrai , ce fut un vieux valet de chambre de Monsieur , qui levoit les mains au Ciel , en soupirant , qui pleuroit , & qui s'écrioit : Ah ! pauvre homme , que je suis. Quelle perte , quel malheur ! Qu'avez-vous donc ? Monsieur Dubois , lui dis-je ? qu'est-il arrivé ?

Helas , mon enfant , dit-il ; Monsieur est mort , & j'ai envie d'aller me jeter dans la riviere.

Je ne pris pas la peine de l'en dissuader

dissuader , parce qu'il n'y avoit rien à craindre : il n'y avoit pas d'apparence , qu'il voulût choisir l'eau pour son tombeau , lui qui en étoit l'ennemi juré : il y avoit peut-être plus de trente ans , que le vieux yvrogne n'en avoit bû.

Au reste , il avoit raison de s'affliger ; la mort lui enlevoit un bon chaland ; il étoit depuis quinze ans le Pourvoyeur des plaisirs de son Maître , qui le payoit bien , & qu'il voloit , disoit-on , par-dessus le marché.

Je le laissai donc dans sa douleur , moitié raisonnable , & moitié bachique ; car il étoit plein de vin quand je lui parlai , & je courus m'instruire plus à fond de ce qu'il venoit de m'apprendre.

Rien n'étoit plus vrai , que son rapport , une apoplexie venoit d'étouffer Monsieur. Il étoit seul dans son cabinet , quand elle l'avoit surpris. Il n'avoit eu aucun secours , & un domestique l'avoit

trouvé mort dans son fauteuil , & devant son Bureau , sur lequel étoit une lettre ébauchée de quelques lignes gaillardes , qu'il écrivoit à une Dame de bonne composition , autant qu'on en pouvoit juger , car je crois que tout le monde dans la Maison lut cette lettre , que Madame avoit pris dans le cabinet , & qu'elle laissa tomber de ses mains dans le désordre où la jeta ce spectacle effrayant.

Pour moi , il faut que je l'avoue franchement. Cette mort subite n'épouvanta sans m'affliger ; peut-être même la trouvai-je venue bien à propos ; je respirai , & j'avois pour excuse de ma dureté là-dessus , que le défunt m'avoit menacé de la prison. Cela m'avoit alarmé , & sa mort me tiroit d'inquiétude , & mit le comble à la disgrâce où Genevieve étoit tombée dans mon cœur.

Helas ! la pauvre fille , le mal-

heur lui en vouloit ce jour-là. Elle avoit entendu aussi-bien que moi le tintamare qu'on faisoit dans la maison , & de son lit elle appella un domestique pour en sçavoir la cause.

Celui à qui elle s'adressa , étoit un gros brutal , un de ces valets , qui dans une Maison ne tiennent jamais à rien qu'à leurs gages & qu'à leurs profits , & pour qui leur Maître est toujours un étranger , qui peut mourir , périr , prospérer , sans qu'ils s'en soucient ; tant tenu , tant payé , & attrape qui peut.

Je le peins ici , quoique cela ne soit pas fort nécessaire : mais du moins sur le portrait que j'en fais , on peut éviter de prendre des domestiques qui lui ressembtent.

Ce fut donc ce gros fournois-là qui vint à la voix de Genevieve qui l'appelloit , & qui interrogé de ce que c'étoit que ce bruit qu'elle entendoit , lui dit , c'est que Monsieur est mort.

A cette brusque nouvelle Genevieve déjà indisposée , s'évanouït.

Sans doute , que ce valet ne s'amusa pas à la secourir. Le petit coffret plein d'argent , dont j'ai parlé , & qui étoit encore sur sa table , fixa son attention. De sorte que dès ce moment le coffret & lui disparurent ; on ne les a jamais revûs depuis , & apparemment qu'ils partirent ensemble.

Il nous reste encore d'autres malheurs ; le bruit de la mort de Monsieur fut bien - tôt répandu ; on ne connoissoit pas ses affaires ; Madame avoit vécu jusques-là dans une abondance , dont elle ne sçavoit pas la source , & dont elle jouïssoit dans une quiétude parfaite.

On l'en tira dès le lendemain ; mille créanciers fondirent chez elle avec des Commissaires & toute leur sequelle. Ce fut un désordre épouvantable.

Les domestiques demandoient leurs gages, & pilloient ce qu'ils pouvoient, en attendant de les recevoir.

La mémoire de Monsieur étoit maltraitée; nombre de personnes ne lui épargnoient pas l'épithete de fripon. L'un disoit, il m'a trompé, l'autre je lui ai confié de l'argent; qu'en a-t-il fait?

Ensuite on insultoit à la magnificence de sa veuve; on ne la ménageoit pas en sa présence même, & elle se taisoit moins par patience, que par consternation.

Cette Dame n'avoit jamais senti ce que c'étoit que chagrin; & dans la triste experience qu'elle en fit alors, je crois que l'étonnement où la jettoit son état, lui fauvoit la moitié de sa douleur.

Imaginez - vous ce que seroit une personne, qu'on auroit tout à coup transportée dans un Pays affreux, dont tout ce qu'elle auroit vû, ne lui auroit pas donné la

moindre idée ; voilà comment elle se trouvoit.

Moi qui n'avois pas été fâché de la mort de son mari , & qui , dans le fond , n'avois pas dû l'être , je réparerai bien cette insensibilité excusable , par mon attendrissement pour sa femme. Je ne pûs la voir sans pleurer avec elle ; il me sembloit , que si j'avois eu des millions , je les lui aurois donné avec une joye infinie : aussi étoit-ce ma bienfaitrice.

Mais de quoi lui servoit , que je fusse touché de son infortune ? C'étoit la tendre compassion de ses amis qu'il lui falloit alors , & non pas celle d'un misérable comme moi , qui ne pouvois rien pour elle.

Mais dans ce monde , toutes les vertus sont déplacées , aussi-bien que les vices. Les bons & les mauvais cœurs ne se trouvent point à leur place. Quand je ne me ferois pas soucié de la situation de



cette Dame , elle n'y auroit rien perdu , mon ingrate insensibilité n'eût fait tort qu'à moi. Celle de ses amis qu'elle avoit tant fêtés , la laissoit sans ressource , & meritoit le comble à ses maux.

Il en vint d'abord quelques-uns de ces indignes amis ; mais dès qu'ils virent , que le feu étoit dans les affaires , & que la fortune de leur amie s'en alloit en ruine , ils courent encore , & apparemment qu'ils avertirent les autres , car il n'en revint plus.

Je passe la suite de ces tristes événemens , le détail en seroit trop long.

Je ne demeurai plus que trois jours dans la Maison ; tous les domestiques furent renvoyés , à une femme de chambre près , que Madame n'avoit peut-être jamais autant aimé que les autres , à qui , dans ce moment , elle devoit tous ses gages , & qui pourtant ne voulut jamais la quitter.

Cette femme de chambre , c'étoit ce visage si indifferant , dont j'ai parlé tantôt , sur qui j'avois évité de dire mon sentiment , & dont la physionomie étoit de si petite apparence.

La Nature fait assez souvent de ces tricheries-là , elle enterre je ne sçai combien de belles ames sous de pareils visages , on n'y connoît rien , & puis , quand ces gens-là viennent à se manifester , vous voyez des vertus qui sortent de dessous terre.

Pour moi , pénétré comme j'en ai dit , de tout ce que je voyois , j'allai me présenter à Madame , & lui vouiai un service éternel , s'il pouvoit lui être utile.

Helas ! mon enfant , me dit-elle , tout ce que je puis te répondre , c'est que je voudrois être en état de récompenser ton zèle ; mais tu vois ce que je suis devenuë , & je ne sçai pas ce que je deviendrai encore , ni ce qui me restera ; ainsi

je te défends de t'attacher à moi ; va te sauver ailleurs. Quand je t'ai mis auprès de mon neveu , je comptois avoir soin de toi ; mais puisqu'aujourd'hui, je ne puis rien, ne reste point , ta condition est trop peu de chose , tâche d'en trouver une meilleure , & ne perds point courage , tu as un bon cœur qui ne demeurera pas sans récompense.

J'insistai , mais elle voulut absolument, que je la quittasse , & je me retirai , en vérité, fondant en larmes.

De là , je me rendis à ma chambre , pour y faire mon paquet : en y allant , je rencontrai le Précepteur de mon petit Maître , qui escortoit déjà ses balots. Son disciple pleuroit , en lui disant adieu , & pleuroit tout seul. Je pris aussi congé du jeune enfant , qui s'écria d'un ton qui me fendit le cœur. Hé quoi ! tout le monde me quitte donc ?

Je ne répartis à cela que par un soupir ; je n'avois que cette réponse-là à ma disposition , & je sortis chargé de mon petit butin , sans dire garre à personne. Je pensai pourtant aller dire adieu à Genevieve ; mais je ne l'aimois plus , je ne faisois que la plaindre , & peut-être que dans la conjoncture , où nous nous trouvions , il étoit plus généreux de ne me pas présenter à elle.

Mon dessein , au sortir de chez ma Maîtresse , fut d'abord de m'en retourner à mon village ; car je ne sçavois que devenir , ni où me placer.

Je n'avois pas de connoissances , point d'autre métier que celui de Payfan : je sçavois parfaitement semer , labourer la terre , tailler la vigne , & voilà tout.

Il est vrai , que mon séjour à Paris avoit effacé beaucoup de l'air rustique que j'y avois apporté ; je marchois d'assez bonne grace ;

je portois bien ma tête , & je mettois mon chapeau en garçon qui n'étoit pas un sot.

Enfin j'avois déjà la petite oye de ce qu'on appelle usage du monde ; je dis du monde de mon espèce , & c'en est un. Mais c'étoit-là tous mes talens , joint à cette physionomie assez avenante , que le Ciel m'avoit donnée , & qui jouïoit sa partie avec le reste.

En attendant mon départ de Paris , dont je n'avois pas encore fixé le jour ; je me mis dans une de ces petites Auberges à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de gargote.

Je vécus-là deux jours avec des Voituriers qui me parurent très grossiers ; & c'est que je ne l'étois plus tant , moi.

Ils me dégoûtèrent du Village ; Pourquoi m'en retourner me disois-je quelquefois ? Tout est plein ici de gens à leur aise , qui aussi bien que moi , n'avoient pour tout

bien que la Providence. Ma foi restons encore quelques jours ici, pour voir ce qui en fera; il y a tant d'aventure dans la vie, il peut m'en échéoir quelque bonne; ma dépense n'est pas ruineuse; je puis encore la soutenir deux ou trois semaines; à ce qu'il m'en coûte par repas, j'irai loin; car j'étois sobre, & je l'étois sans peine. Quand je trouvois bonne chère, elle me faisoit plaisir; je ne la regrettois pas quand je l'avois mauvaise, tout m'accommodoit.

Et ce sont là d'assez bonnes qualitez dans un garçon qui cherche fortune avec cette humeur-là. Ordinairement il ne la cherche pas en vain, le hazard est volontiers pour lui, ses soins lui réussissent; & j'ai remarqué que les gourmands perdent la moitié de de leur tems à être en peine de ce qu'ils mangeront; ils ont là-dessus un souci machinal qui dissipe une grande partie de leur attention pour le reste.

Voilà donc mon parti pris de séjourner à Paris , plus que je n'avois résolu d'abord.

Le lendemain de ma résolution , je commençai par aller m'informer de ce qu'étoit devenuë la Dame de chez laquelle j'étois sorti , parce qu'elle auroit pû me recommander à quelqu'un. Mais j'appris qu'elle s'étoit retirée dans un Convent avec la genereuse femme de Chambre dont j'ai parlé ; que ses affaires tournoient mal , & qu'à peine auroit-elle dequoi passer dans l'obscurité le reste de ses jours.

Cette nouvelle me fit encore jeter quelques soupirs ; car sa mémoire m'étoit chere ; mais il n'y avoit point de remede à cela ; & tout ce que je pus imaginer de mieux , pour me fourrer quelque part , ce fut d'aller chez un nommé Maître Jacques , qui étoit de mon Pays , & à qui mon pere quand je partis du Village m'a-

86 LE PAYSAN  
voit dit de faire ses complimens.  
J'en avois l'adresse ; mais jusques-  
là je n'y avois pas songé.

Il étoit Cuisinier dans une bonne maison , & me voilà en chemin pour l'aller trouver.

Je passois le Pont-Neuf, entre sept & huit heures du matin , marchant fort vite à cause qu'il faisoit froid , & n'ayant dans l'esprit que mon homme.

Quand je fus près du Cheval de Bronze ; je vis une femme envelopée dans une écharpe de gros taffetas uni , qui s'appuïoit contre les grilles , & qui disoit ; Ah ! je me meurs.

A ces mots que j'entendis , je m'approchai d'elle , pour sçavoir si elle n'avoit pas besoin de secours ; est-ce que vous vous trouvez mal Madame ? lui dis-je ; Hélas ! Mon enfant je n'en puis plus ; me répondit-t'elle ; il vient de me prendre un grand étourdissement , & j'ai été obligée de m'appuyer ici.



Je l'examinai un peu pendant qu'elle me parloit, & je vis une face ronde, qui avoit l'air d'être succulemment nourrie, & qui, à vûë de Pays avoit coûtume d'être vermeille, quand quelque indisposition ne la ternissoit pas.

A l'égard de l'âge de cette personne ; la rondeur de ce visage, sa blancheur, & son embonpoint empêchoient qu'on en pût bien décider.

Mon sentiment, à moi, fut qu'il s'agissoit d'une quarantaine d'années, & je me trompois, la cinquantaine étoit complète.

Cette écharpe de gros taffetas sans façon, une cornette unie, un habit d'une couleur à l'avenant, & je ne sçai quelle reforme dévote répandue sur toute cette figure, le tout soutenu d'une propreté tirée à quatre épingles, me firent juger que c'étoit une femme à Directeur ; car, elles ont presque partout la même façon de

se mettre, ces fortes de femmes-là; c'est-là leur uniforme, & il ne m'avoit jamais plû.

Je ne sçai à qui il faut s'en prendre, si c'est à la personne ou à l'habit; mais il me semble que ces figures-là, ont une austerité critique qui en veut à tout le monde.

Cependant comme cette personne-ci étoit fraîche & ragoutante, & qu'elle avoit une mine ronde, mine que j'ai toujours aimée, Je m'inquiétai pour elle; & lui aidant à se soutenir: Madame, lui dis-je, je ne vous laisserai point là, si vous le voulez bien, & je vous offre mon bras, pour vous reconduire chez vous; votre étourdissement peut revenir, & vous aurez besoin d'aide. Où demeurez vous?

Dans la rue de la Monnoye; mon enfant, me dit-t'elle, & je ne refuse point votre bras, puisque vous me l'offrez de si bon cœur; vous

vous me paroissez un honnête garçon.

Vous ne vous trompez pas , repris-je , en nous mettant en marche ; il n'y a que trois ou quatre mois que je suis sorti de mon Village , & je n'ai pas encore eu le tems d'empirer & de devenir méchant.

Ce seroit bien dommage que vous le devinssiez jamais , me dit-elle , en jettant sur moi un regard benevole & dévotement languissant ; vous ne me semblez pas fait pour tomber dans un si grand malheur.

Vous avez raison , repris-je ; Madame , Dieu m'a fait la grace d'être simple & de bonne foi , & d'aimer les honnêtes gens.

Cela est écrit sur votre visage , me dit-elle ; mais vous êtes bien jeune. Quel âge avez vous ? Pas encore vingt-ans , repris-je.

Et notez que pendant cette conversation , nous cheminions

d'une lenteur étonnante, & que je la soulevois presque de terre, pour lui épargner la peine de se traîner.

Mon Dieu, mon fils, que je vous fatigue, me disoit-elle; non, Madame, lui répondis-je, ne vous genez point, je suis ravi de vous rendre ce petit service. Je le vois bien reprenoit-elle; mais dites-moi, mon cher enfant, qu'êtes vous venu faire à Paris? A quoi vous occupez vous?

A cette question, je m'imaginai heureusement que cette rencontre pouvoit tourner à bien. Quand elle m'avoit dit que ce seroit dommage que je devinssé méchant; ses yeux avoient accompagné ce compliment de tant de bonté, d'un si grand air de douceur, que j'en avois tiré un bon augure; je n'envifageois pourtant rien de positif sur les suites que pouvoit avoir ce coup de hazard; mais j'en esperois quelque chose, sans sçavoir quoi.

Dans cette opinion , je conçûs aussi , que mon histoire étoit très-bonne à lui raconter , & très-convenable.

J'avois refusé d'épouser une belle fille que j'aimois , qui m'aimoit & qui m'offroit ma fortune. Et cela par un dégoût fier & pudique qui ne pouvoit avoir frappé qu'une ame de bien & d'honneur. N'étoit - ce pas là un récit bien avantageux à lui faire ? & je le fis de mon mieux , d'une manière naïve & comme on dit la vérité.

Il me réüssit , mon histoire lui plut tout-à-fait.

Le Ciel me dit-elle , vous récompensera d'une si honnête façon de penser , mon garçon , je n'en doute pas ; je vois que vos sentimens répondent à votre physionomie. Oh ! Madame , pour ma physionomie , elle ira comme elle pourra ; mais voilà de quelle humeur je suis pour le cœur.

Ce qu'il dit là est si ingenu ! dit-

Hij

elle avec un souris benin. Ecoutez mon fils , vous avez bien des graces à rendre à Dieu , de ce cœur droit qu'il vous a donné ; c'est un don plus précieux que tout l'or du monde , un bien pour l'éternité ; mais il faut le conserver , vous n'avez pas d'expérience , & il y a tant de pièges à Paris pour votre innocence , sur tout à l'âge ou vous êtes. Ecoutez moi ; c'est le Ciel apparemment qui a permis que je vous rencontraisse. Je vis avec une sœur que j'aime beaucoup , qui m'aime de même ; nous vivons retirées , mais à notre aise , grace à la bonté divine , & avec une Cuisiniere âgée , qui est une honnête fillé. Avant-hier nous nous desîmes d'un garçon qui ne nous convenoit point ; nous avions remarqué qu'il n'avoit pas de religion , aussi étoit-il libertin ; & je suis sortie ce matin pour prier un Ecclesiastique de nos amis , de nous en envoyer un qu'il nous

avoit promis. Mais ce Domestique a trouvé une maison qu'il ne veut pas quitter, parce qu'il y est avec un de ses freres, & il ne tiendra qu'à vous de tenir sa place, pourvû que vous ayiez quelqu'un qui nous réponde de vous.

Hélas ! Madame, sur ce pied-là, lui dis-je, je ne puis profiter de votre bonne volonté ; car je n'ai personne ici qui me connoisse. Je n'ai été que dans la maison dont je vous ai parlé, où je n'ai fait ni bien, ni mal : Madame y avoit pris de l'affection pour moi ; mais à cette heure elle est retirée dans un Convent, je ne sçais lequel ; & cette bonne Dame là, avec un Cuifinier de mon Pais qui est ici, mais qui n'est pas digne de me presenter à des personnes comme vous, voilà toutes les Cautions que j'ai ; si vous me donnez le tems de chercher la Dame, je suis sûr que vous serez contente de son rapport. Pour Maître Jacques le Cui-

finier, ce qu'il vous dira de mourira par-dessus le marché.

Mon enfant me dit-elle, j'aperçois une sincérité dans ce que vous me dites, qui doit vous tenir lieu de répondant.

A ces mots nous nous trouvâmes à sa porte : Montez, montez, avec moi, me dit-elle, je parlerai à ma sœur.

J'obéis, & nous entrâmes dans une maison, où tout me parut bien étoffé, & dont l'arrangement & les meubles étoient dans le goût des habits de nos dévotes. Netteté, simplicité & propreté, c'est ce qu'on y voyoit.

On eût dit que chaque Chambre étoit un Oratoire; l'envie d'y faire Oraison y prenoit en y entrant; tout y étoit modeste & luisant, tout y invitoit l'ame à y goûter la douceur d'un saint recueillement.

L'autre sœur étoit dans son cabinet, qui les deux mains sur les



bras d'un fauteuil , s'y reposoit de la fatigue d'un déjeûné qu'elle venoit de faire , & en attendoit la digestion en paix.

Les débris du déjeûné étoient là sur une petite table ; il avoit été composé d'une demi bouteille de Vin de Bourgogne presque toute bûë , de deux œufs frais , & d'un petit pain au lait.

Je crois que ce détail n'en nuiera point , il entre dans le portrait de la personne dont je parle.

Eh ! mon Dieu , ma sœur, vous avez été bien long-tems à revenir ; j'étois en peine de vous dire celle qui étoit dans le fauteuil , à celle qui entroit. Est-ce là le domestique qu'on devoit nous donner ?

Non , ma sœur reprit l'autre ; c'est un honnête jeune homme que j'ai rencontré sur le Pont-Neuf ; & sans lui , je ne serois pas ici ; car je viens de me trouver très-mal ; il s'en est apperçu en

passant, & s'est offert pour m'aider à revenir à la maison.

En verité ma sœur, reprit l'autre ; vous vous faites toujours des scrupules que je ne sçaurois approuver. Pourquoi sortir le matin pour aller loin , sans prendre quelque nourriture ? Et cela parce que vous n'aviez pas entendu la Messe. Dieu exige-t'il qu'on devienne malade ? Ne peut-on le servir sans se tuër ? Le servirez-vous mieux quand vous aurez perdu la santé, & que vous vous ferez mishors d'état d'aller à l'Eglise ? Ne faut-il pas que notre pieté soit prudente ? N'est-on pas obligé de ménager sa vie pour louer Dieu qui nous l'a donnée , le plus longtemps qu'il sera possible ? Vous êtes trop outrée , ma sœur , & vous devez demander conseil là-dessus.

Enfin ma chere sœur , reprit l'autre ; c'est une chose faite. J'ai crû que j'aurois assez de forces ; j'avois effectivement envie de  
manger

manger un morceau en partant ; mais il étoit bien matin , & d'ailleurs , j'ai crainc que ce ne fût une délicatesse ; & si on ne hazardoit rien , on n'auroit pas grand mérite ; mais cela ne m'arrivera plus , car il est vrai que je m'incommode-rois ; je crois pourtant que Dieu a beni mon petit voyage , puisqu'il a permis que j'aye rencontré ce garçon que vous voyez : l'autre est placé ; il n'y a que trois mois que celui-ci est à Paris , il m'a fait son histoire , je lui trouve de très-bonne mœurs , & c'est assurément la Providence qui nous l'adresse , il veut être sage , & notre condition lui convient ; que dites vous de lui ? Il prévient assez , répondit l'autre ; mais nous parlerons de cela quand vous aurez mangé ; appelez Catherine , ma sœur , afin qu'elle vous apporte ce qu'il vous faut ; Pour vous mon garçon , allez dans la cuisine , vous y déjeûnerez aussi.

A cet ordre , je fis la reveren-  
ce , & Catherine qu'on avoit ap-  
pellée , monta ; on la chargea du  
soin de me rafraîchir.

Catherine étoit grande , mai-  
gre , mise blanchement , & por-  
tant sur sa mine l'air d'une dévo-  
tion revêche , en colere & ar-  
dente ; ce qui lui venoit apparem-  
ment de la chaleur que son cer-  
veau contractoit auprès du feu de  
sa cuisine & de ses fourneaux ,  
sans compter que le cerveau d'une  
devote , & d'une dévote-Cuisinie-  
re , est naturellement sec & brû-  
lé.

Je n'en dirois pas tant de celui  
d'une pieuse ; car il y a bien de la  
différence entre la véritable pie-  
té , & ce qu'on appelle commu-  
nément dévotion.

Les dévots fâchent le monde , &  
les gens pieux l'édifient ; les pre-  
miers n'ont que les lèvres de dévo-  
tes , c'est le cœur qui l'est dans les  
autres ; les dévots vont à l'Eglise

simplement pour y aller ; pour  
 avoir le plaisir de s'y trouver, &  
 les pieux pour y prier Dieu ; ces  
 derniers ont de l'humilité, les dé-  
 vots n'en veulent que dans les au-  
 tres. Les uns sont de vrais servi-  
 teurs de Dieu, les autres n'en ont  
 que la contenance ; faire Orai-  
 son pour se dire je la fais ; por-  
 ter à l'Eglise des Livres de dévo-  
 tion, pour les manier, les ouvrir  
 & les lire ; se retirer dans un coin,  
 s'y tapir pour y jouir superbe-  
 ment d'une posture de méditatifs,  
 s'exciter à des transports pieux,  
 afin de croire qu'on a une ame  
 bien distinguée, si on en attrape ;  
 en sentir en effet quelques-uns  
 que l'ardente vanité d'en avoir  
 à fait naître, & que le diable qui  
 ne les laisse manquer de rien pour  
 les tromper, leur donne. Revenir  
 de là, tout gonflé de respect pour  
 soi-même, & d'une orgueilleuse  
 pitié pour les ames ordinaires.  
 S'imaginer ensuite qu'on a acquis

le droit de se délasser de ses saints exercices par mille petites molleses qui soutiennent une santé délicate.

Tels sont ceux que j'appelle des dévots, de la dévotion desquels le malin esprit à tout le profit, comme on le voit bien.

A l'égard des personnes véritablement pieuses, elles sont aimables pour les méchants même qui s'en accommodent bien mieux que de leurs pareils ; car le plus grand ennemi du méchant, c'est celui qui lui ressemble.

Voilà je pense de quoi mettre mes pensées sur les dévots à l'abri de toute censure.

Revenons à Catherine, à l'occasion de qui j'ai dit tout cela.

Catherine donc avoit un troufseau de clefs à sa ceinture, comme une Tourrière de Convent. Apportez des œufs frais à ma sœur, qui est à jeûn à l'heure qu'il est, lui dit Mademoiselle Haberd,

sœur aînée de celle avec qui j'étois venu ; & menez ce garçon dans votre Cuisine pour lui faire boire un coup. Un coup ? répondit Catherine d'un ton brusque & pourtant de bonne humeur, il en boira bien deux à cause de sa taille. Et tous les deux à votre santé, Madame Catherine, lui dis-je. Bon, reprit-elle, tant que je me porterai bien, ils ne me feront pas de mal. Allons, venez, vous m'aideriez à faire cuir mes œufs.

Eh ! non, Catherine, ce n'est pas la peine, dit Mademoiselle Harberd la cadette ; donnez moi le pot de confiture, ce fera assez : Mais ma sœur, cela ne nourrit point, dit l'aînée : Les œufs me gonfleroient dit la cadette, & puis ma sœur par-ci, ma sœur par-là. Catherine, d'un geste sans appel, décida pour les œufs en s'en allant ; à cause, dit-elle, qu'un déjeûné n'étoit pas un déffert.

Pour moi, je la suivis dans sa

Cuisine, où elle me mit aux mains avec un reste de ragoût de la veille, & des Volailles froides, une bouteille de vin presque pleine, & du pain à discretion.

Ah ! le bon pain ! je n'en ai jamais mangé de meilleur, de plus blanc, de plus ragoûtant ; il faut bien des attentions pour faire un pain comme celui-là ; il n'y avoit qu'une main dévote qui pût l'avoir pétri, aussi étoit-il de la façon de Catherine.

Oh ! l'excellent repas que je fis ! La vûe seule de la Cuisine donnoit apétit de manger ; tout y faisoit entrer en goût,

Mangez, me dit Catherine, en se mettant après ses œufs frais, Dieu veut qu'on vive. Voilà de quoi faire sa volonté, lui dis-je, & par-dessus le marché j'ai grande faim. Tant mieux reprit-elle ; mais dites-moi, êtes-vous retenu ? Restez vous avec nous ? Je l'espere ainsi, répondis-je, & je serois bien fâché que



cela ne fût pas ; car je m'imagine qu'il fait bon sous votre direction , Madame Catherine ; vous avez l'air si avenant , si raisonnable ; Eh! Eh! reprit-elle, je fais du mieux que je peux , que le Ciel nous assiste , chacun à ses fautes , & je n'en chôme pas ; & le pis est , c'est que la vie se passe , & que plus l'on va , plus on se crote ; car le diable est toujours après nous , l'Eglise le dit : mais on bataille ; au surplus , je suis bien aise que nos Demoiselle vous prennent ; car vous me paroissez de bonne amitié. Hélas ! Tenez , vous ressemblez comme deux goûtes d'eau , à deffunt Baptiste , que j'ai pensé épouser , qui étoit bien le meilleur enfant & beau garçon comme vous ; mais ce n'est pas là ce que j'y regardois , quoique cela fasse toujours plaisir ; Dieu nous l'a ôté , il est le maître , il n'y a point à le contrôler ; mais vous avez toute son apparence ; vous parlez tout comme

lui ; Mon Dieu qu'il m'aimoit ! Je suis bien changée depuis , sans ce que je changerai encore , je m'appelle toujours Catherine ; mais ce n'est plus de même.

Ma foi , lui dis-je , si Baptiste n'étoit pas mort , il vous aimerait encore ; car , moi qui lui ressemble , je n'en ferois pas à deux fois. Bon ! Bon ! me dit-elle , en riant , je suis encore un bel objet ; mangez , mon fils , mangez ; vous direz mieux quand vous m'aurez regardé de plus près ; je ne vaudrais plus rien qu'à faire mon salut , & c'est bien de la besogne ; Dieu veuille que je l'acheve !

En disant ces mots , elle tira ses œufs , que je voulus porter en haut : Non , non , me dit-elle , déjeunez en repos , afin que cela vous profite ; je vais voir un peu ce qu'on pense de vous là-haut ; je crois que vous êtes notre fait , & j'en dirai mon avis : nos Demoiselles ordinairement sont dix ans à sça-

voir ce qu'elles veulent , & c'est moi qui ai la peine de vouloir pour elles. Mais ne vous embarrassez pas j'aurai soin de tout ; je me plais à servir mon prochain , & c'est ce qu'on nous recommande au Prône.

Je vous rends mille graces ; Madame Catherine , lui dis-je , & sur tout souvenez-vous que je suis un prochain qui ressemble à Baptiste : Mais mangez donc , me dit-elle , c'est le moyen de lui ressembler long-tems en ce monde ; j'aime un prochain qui dure, moi : Et je vous assure que votre prochain aime à durer , lui dis-je , en la saluant d'un rouge bord que je bus à sa santé.

Ce fut-là le premier essai que je fis du commerce de Madame Catherine , des discours de laquelle, j'ai retranché une centaine de Dieu soit beni , & que le Ciel nous assiste , qui servoient tantôt de refrain , tantôt de vehicule à ses discours.

Apparemment que cela faisoit partie de sa dévotion verbale ; mais peu m'importoit ; ce qui est de sûr, c'est que je ne déplûs point à la bonne Dame, non plus qu'à ses Maîtresses ; surtout à Mademoiselle Haberd la cadette, comme on le verra dans la suite.

J'achevai de déjeuner en attendant la réponse que m'apporteroit Catherine, qui descendit bien-tôt, & qui me dit : allons notre ami ; il ne vous manque plus que votre bonnet de nuit, attendu que votre gîte est ici.

Le bonnet de nuit, nous l'aurons bien-tôt, lui dis-je ; pour mes pantoufles, je les porte actuellement. Fort bien mon gaillard me dit-elle, allez donc querir vos hardes afin de revenir dîner ; pendant que vous déjeûniez vos gages courroient ; c'est moi qui l'ai conclu. Courent-ils en bon nombre ? repris-je. Oüi, oüi, me dit-elle en riant ; je t'entends

bien ; & ils vont un train fort honnête. Je m'en fie bien à vous répondis-je , je ne veux pas seulement y regarder ; & je vais gager que je suis mieux que je ne mérite , grace à vos bons soins.

Ah ! le bon Apôtre ! me dit-elle , toute réjoüie de la franchise que je mettois dans mes loüanges ; c'est Baptiste tout revenu , il me semble que je l'entends : Alerte ! alerte , j'ai mon dîné à faire , ne m'amuse pas , laisse moi travailler , & cours chercher ton équigage ; es-tu revenu ? Autant vaut , lui dis-je en sortant , j'aurai bien-tôt fait ; il ne faut point de mulets pour amener mon bagage. Et cela dit je me rendis à mon Auberge.

Je fis pourtant en chemin quelques réflexions pour sçavoir si je devois entrer dans cette maison : mais me disois-je , je ne cours aucun risque ; il n'y aura qu'à déloger si je ne suis pas content ; en attendant , le déjeûné m'est de

bonne augure , il me semble que la dévotion de ces gens - ci ne compte pas les morceaux , & n'est pas entêtée d'abstinence. D'ailleurs toute la maison me fait bonne mine , on y hait pas les gros garçons de mon âge , je suis déjà dans la faveur de la Cuisinière ; voilà déjà mes quatre repas de sûrs , & le cœur me dit que tout ira bien ; courage !

Je me trouvai à la porte de mon Auberge en raisonnant ainsi ; je n'y devois rien que le bon soir à mon Hôtesse , & puis je n'avois qu'à décamper avec mon paquet.

Je fus de retour à la Maison , au moment qu'on alloit se mettre à table. Malepeste ! le succulent petit dîner ! Voilà ce qu'on appelle du potage , sans parler d'un petit plat de rôti d'une finesse , d'une cuisson si parfaite. . . Il falloit avoir l'ame bien à l'épreuve du plaisir , que peuvent donner les bons morceaux , pour ne pas donner dans

le peché de friandise en mangeant de ce rô-t-là , & puis de ce ragoût , car il y en avoit un d'une délicatesse d'affaisonnement , que je n'ai jamais rencontré nulle part. Si l'on mangeoit au Ciel , je ne voudrois pas y être mieux servi ; Mahomet de ce repas-là en auroit pu faire une des joyes de son Paradis.

Nos Dames ne mangeoient point de bouilli , il ne faisoit que paroître sur la table , & puis on l'étoit , pour le donner aux pauvres.

Catherine à son tour s'en passoit , disoit-elle , par charité pour eux , & je consentis sur le champ à devenir aussi charitable qu'elle. Rien n'est tel que le bon exemple.

Je scûs depuis , que mon devancier n'avoit pas eu comme moi part à l'aumône , parce qu'il étoit trop libertin , pour mériter de la faire , & pour être réduit au rô-t & au ragoût.

Je ne sçais pas au reste comment nos deux sœurs faisoient en mangeant , mais assurément c'étoit jouer des gobelets , que de manger ainsi.

Jamais elles n'avoient d'appétit ; du moins on ne voyoit point celui qu'elles avoient ; il escamotoit les morceaux ; ils disparoissoient , sans qu'il parût presque y toucher.

On voyoit ces Dames se servir négligemment de leurs fourchettes , à peine avoient-elles la force d'ouvrir la bouche ; elles jettoient des regards indifferens sur ce bon vivre : Je n'ai point de goût aujourd'hui. Ni moi non plus : Je trouve tout fade. Et moi tout trop salé.

Ces discours - là me jettoient de la poudre aux yeux , de manière , que je croyois voir les créatures les plus dégoûtées du monde , & cependant le résultat de tout cela , étoit que les plats se trouvoient si considerable-



ment diminués, quand on defferoit, que je ne sçavois les premiers jours, comment ajuster tout cela.

Mais je vis à la fin de quoi j'avois été la duppe. C'étoit de ces airs de dégoût, que marquoient nos Maîtresses, & qui m'avoient caché la sourde activité de leurs dents.

Et le plus plaisant, c'est qu'elles s'imaginoient elles-mêmes, être de très-petites, & de très-fobres mangeuses; & comme il n'étoit pas décent, que des dévotes fussent gourmandes, qu'il faut se nourrir pour vivre, & non pas vivre pour manger; que malgré cette maxime raisonnable & chrétienne, leur apétit glouton ne vouloit rien perdre, elles avoient trouvé le secret de le laisser faire, sans tremper dans sa gloutonnerie; & c'étoit par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes, c'étoit par l'indolence avec

laquelle elles-y touchoient, qu'elles se persuadoient être sobres, en se conservant le plaisir de ne pas l'être ; c'étoit à la faveur de cette singerie, que leur dévotion laissoit innocemment le champ libre à l'intemperance.

Il faut avouer, que le diable est bien fin, mais aussi, que nous sommes bien fots !

Le dessert fut à l'avenant du repas ; confitures sèches & liquides, & sur le tout de petites liqueurs, pour aider à faire la digestion, & pour ravigoter ce goût si mortifié.

Après quoi, Mademoiselle Harberd l'aînée disoit à la cadette : Allons, ma sœur, remercions Dieu. Cela est bien juste, répondoit l'autre avec une plénitude de reconnaissance, qu'alors elle auroit assurément eu tort de disputer à Dieu.

Cela est bien juste, disoit-elle donc, & puis les deux sœurs se levant de leurs sièges avec un recueillement

cueillement , qui étoit de la meilleure foi du monde , & qu'elles croyoient auffi méritoire que légitime ; elles joignoient posément les mains , pour faire une priere commune , où elles se répondoient par versets , l'une à l'autre , avec des tons , que le sentiment de leur bien être , rendoit extrêmement pathétiques.

Ensuite on ôtoit le couvert ; elles se laissoient aller dans un fauteuil , dont la mollesse & la profondeur, invitoit au repos ; & là on s'entretenoit de quelques réflexions qu'on avoit faites d'après de saintes lectures , ou bien d'un sermon du jour , ou de la veille , dont elles trouvoient le sujet admirablement convenable , pour Monsieur , ou pour Madame une telle.

Ce Sermon-là n'étoit fait que pour eux ; l'avarice , l'amour du monde , l'orgueil & d'autres imperfections y avoient si bien été débatuës.

Mais disoit, une, comment peut-on assister à la sainte parole de Dieu, & n'en pas revenir avec le dessein de se corriger ; ma sœur, comprenez-vous quelque chose à cela ?

Madame une telle , qui pendant le Carême est venue assidue-ment au Sermon , comment l'entend-elle ? car je lui vois toujours le même air de coqueterie ; & à propos de coqueterie ? mon Dieu ! que je fus scandalisée l'autre jour de la maniere indécente , dont Mademoiselle\*\* étoit vêtue. Peut-on venir à l'Eglise en cet état-là ? Je vous dirai , qu'elle me donna une distraction , dont je demande pardon à Dieu , & qui m'empêcha de dire mes prieres. En verité , cela est effroyable !

Vous avez raison , ma sœur , répondoit l'autre , mais quand je vois de pareilles choses , je baisse les yeux ; & la colere que j'en ai , fait que je refuse de les voir , &

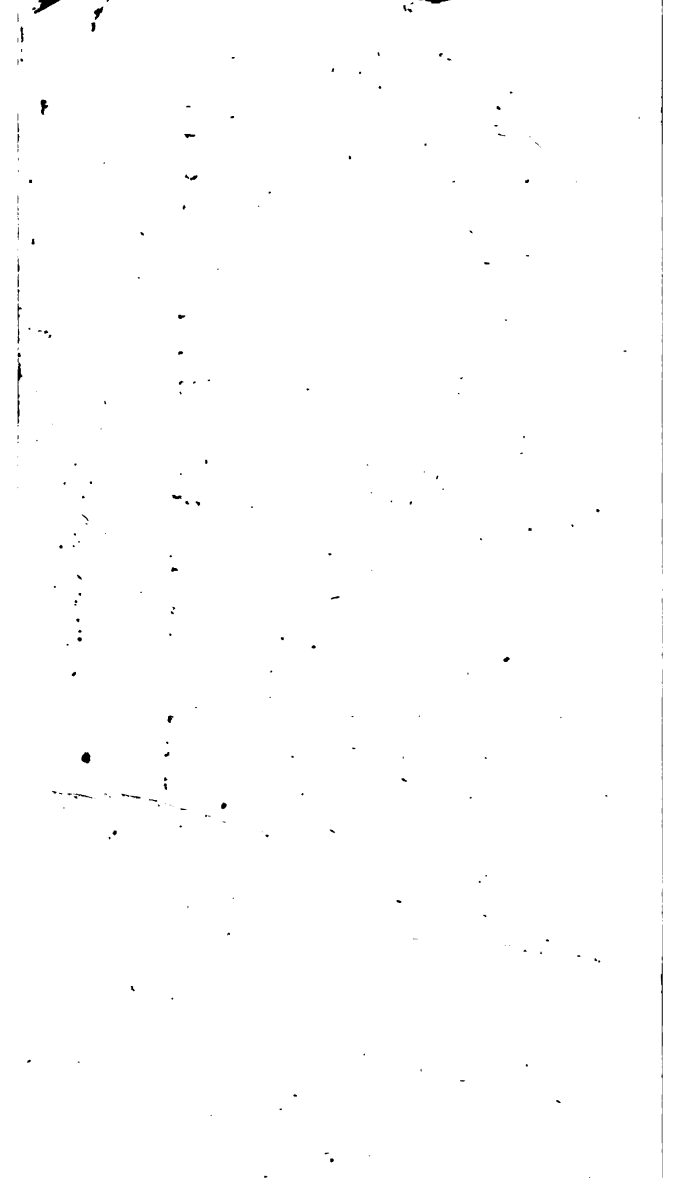
que ; que Dieu de la grace qu'il  
m'ait de m'avoir du moins pré-  
servée de ces pechés-là, en le  
priant de tout mon cœur, de vou-  
loir bien éclairer de sa grace les  
personnes qui les commettent.

Vous me direz, comment avez-  
vous scû ces entretiens, où le pro-  
chain effuyoit la digestion de ces  
Dames ?

C'étoit en ôtant la table, en  
rangeant dans la chambre, où el-  
les étoient.

Mademoiselle Haberd la ca-  
dette, après que j'eus desservi,  
m'appella, comme je m'en allois  
dîner ; & me parlant assez bas, à  
cause d'un léger assoupissement,  
qui commençoit à clore les yeux  
de sa sœur, me dit ce que vous  
verrez dans la deuxième Partie de  
cette Histoire.

*Fin de la premiere Partie.*



# LE PAYSAN PARVENU,

*ou Bateman.*

LES MEMOIRES

DE M\*\*\*

*Par M. DE MARIVAUX.*

SECONDE PARTIE,

Le prix est de 24. sols.



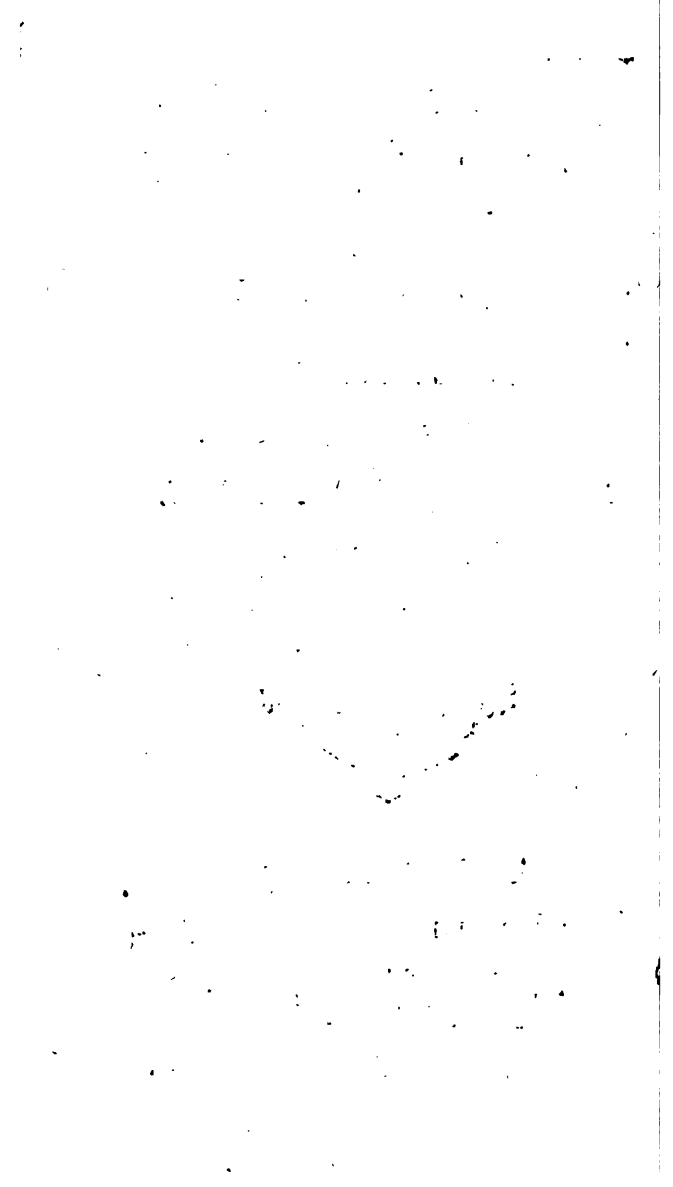
A P A R I S ,

Chez PRAULT , Pere , Quay de  
Gefvres , au Paradis.

---

M. D. CC. XXXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*







## APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, cette seconde partie du *Paysan parvenu*.  
A Paris ce 20. May 1734. D U V A L.

## PRIVILEGE DU ROY.

**L** O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remonter qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre: *Les Oeuvres du Sieur de Marivaux, la vie de Marianne, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet, de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Scel des presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expofant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer lesdits ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de que lque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Ex,

posant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau, le dix-neuvième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent trente-un, & de notre Regne le seizième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, VERNIER.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 211. Folio 204. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, le 9. Aoust 1731.

Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.



LE PAYSAN  
PARVENU,  
O U  
LES MEMOIRES  
D E M<sup>r</sup>. \* \* \*

---

SECONDE PARTIE.

**J**'Ai dit dans la premiere  
partie de ma vie , que  
Mademoiselle Haberd  
la Cadette m'appella  
pendant que sa Sœur s'endormoit.

Mon fils , me dit-elle , nous  
vous retenons ; j'y ai fait consen-  
tir ma sœur , & je lui ai répondu

*II. Part.*

A

## 2 LE PAYSAN

de votre sagesse ; car je crois que votre physionomie & vos discours ne m'ont point trompée ; ils m'ont donné de l'amitié pour vous, & j'espère que vous la mériterez. Vous ferez avec Catherine, qui est une bonne & vertueuse fille, & qui m'a paru aussi vous voir de bon œil ; elle vous dira de quoi nous sommes convenuës pour vous ; je pense que vous aurez lieu d'être content, & peut-être dans les suites, le ferez-vous encore davantage ; c'est moi qui vous en assure. Allez, mon fils, allez dîner, soïez toujours aussi honnête garçon que vous le paroissez ; comptez que je vous estime, & que je n'oublierai point avec quel bon cœur vous m'avez secouruë ce matin dans ma foiblesse.

Il y a des choses dont on ne peut rendre ni l'esprit ni la manière ; & je ne sçaurois donner une idée bien complète, ni de tout ce que signifioit le discours de Ma-

demoiselle Haberd, ni de l'air dont elle me le tint. Ce qui est de sûr, c'est que son visage, ses yeux, son ton, disoient encore plus que ses paroles, ou du moins, ajoutoient beaucoup au sens naturel de ses termes; & je crus y remarquer une bonté, une douceur affectueuse, une prévenance pour moi, qui auroient pû n'y pas être, & qui me surprirent en me rendant curieux de ce qu'elles vouloient dire.

Mais en attendant, je la remerciai presque dans le même goût, & lui répondis avec une abondance de cœur, qui auroit mérité correction, si mes remarques n'avoient pas été justes; & apparemment qu'elles l'étoient, puisque ma façon de répondre ne déplut point. Vous verrez dans les suites où cela nous conduira.

Je faisois ma révérence à Mademoiselle Haberd pour descendre dans la cuisine, quand un Ecclesiastique entra dans la chambre.

C'étoit le Directeur ordinaire de ces Dames ; je dis ordinaire , parce qu'elles étoient amies de plusieurs autres Ecclésiastiques qui leur rendoient visite , & avec qui , par surcroît , elles s'entretenoient aussi des affaires de leur conscience.

Pour celui-ci , il en avoit la direction en chef ; c'étoit l'arbitre de leur conduite.

Encore une fois , que tout ce que je dis-là , ne scandalise personne , & n'induisse pas à penser que je raille indistinctement l'usage où l'on est de donner sa conscience à gouverner à ce qu'on appelle des Directeurs , & de les consulter sur toutes ses actions.

Cet usage est sans doute louable & saint en lui-même , c'est bienfait de le suivre , quand on le suit comme il faut , & ce n'est pas de cela dont je badine ; mais il y a des minuties dont les Directeurs ne devroient pas se mêler aussi se-

rieusement qu'ils le font , & je ris de ceux qui portent leur direction jusques-là.

Ce Directeur-ci étoit un assez petit homme , mais bien fait dans sa taille un peu ronde ; il avoit le teint frais , d'une fraîcheur reposée ; l'œil vif , mais de cette vivacité qui n'a rien d'étourdi ni d'ar-

N'avez-vous jamais vû de ces visages qui annoncent dans ceux qui les ont , je ne sçai quoi d'accommodant , d'indulgent , & de consolant pour les autres , & qui sont comme les garants d'une ame remplie de douceur & de charité.

C'étoit-là positivement la mine de notre Directeur.

Du reste , imaginez - vous de courts cheveux , dont l'un ne passe pas l'autre , qui siéent , on ne peut pas mieux , & qui se relevent en demi-boucles autour des jouës par un tour qu'ils prennent naturellement , & qui ne doit rien au soin

## 6 LE PAYSAN.

de celui qui les porte ; joignez à cela des lèvres assez vermeilles , avec de belles dents , qui ne sont belles & blanches à leur tour , que parce qu'elles se trouvent heureusement ainsi sans qu'on y tâche.

Tels étoient les agrémens , soit dit innocens , de cet Ecclésiastique , qui dans ses habits n'avoit pas oublié que la Religion même veut qu'on observe sur soi une propreté modeste , afin de ne choquer les yeux de personne ; il excédoit seulement un peu cette propreté de devoir , mais il est difficile d'en trouver le point bien juste , de sorte que notre Ecclésiastique , contre son intention sans doute , avoit été jusqu'à l'ajustement.

Mademoiselle Haberd l'ainée , qui s'étoit assoupie , devina plus son arrivée qu'elle ne l'entendit ; car il ne fit pas grand bruit en entrant ; mais une dévote en pareil cas a l'ouïe bien subtile.



Celle-ci se réveilla sur le champ en souriant de la bonne fortune qui lui venoit en dormant ; j'entends une bonne fortune toute spirituelle.

Cet Ecclésiastique , pour qui j'étois un visage nouveau , me regarda avec assez d'attention.

Est-ce là votre domestique , Mesdames ? leur dit-il. Oui , Monsieur ; c'est un garçon que nous avons d'aujourd'hui , répondit l'aînée , & c'est un service qu'il a rendu à ma sœur qui en est cause.

Là-dessus elle se mit à lui conter ce qui m'étoit arrivé avec sa cadette : & moi , je jugeai à propos de sortir pendant l'histoire.

Quand je fus au milieu de l'escalier , songeant aux regards que ce Directeur avoit jettés sur moi , il me prit envie de sçavoir ce qu'il en diroit : Catherine m'attendoit pourtant dans sa cuisine ; mais n'importe , je remontai doucement

l'escalier. J'avois fermé la porte de la chambre, & j'en approchai mon oreille le plus près qu'il me fut possible.

Mon aventure avec Mademoiselle Haberd la cadette fut bientôt racontée, de tems en tems je regardois à travers la serrure, & de la maniere dont le Directeur étoit placé, je voyois son visage en plein, aussi-bien que celui de la sœur cadette.

Je remarquai qu'il écoutoit le recit qu'on lui faisoit, d'un maintien froid, pensif, & tirant sur l'austere.

Ce n'étoit plus cette physionomie si douce, si indulgente qu'il avoit quand il étoit entré dans la chambre; il ne faisoit pas encore la mine, mais je devinois qu'il alloit la faire, & que mon aventure alloit devenir un cas de conscience.

Quand il eut tout entendu, il baissa les yeux en homme qui va

porter un jugement de conséquence , & donner le resultat d'une réflexion profonde.

Et puis : Vous avez été bien vite , Mesdames , dit-il , en les regardant toutes deux avec des yeux qui rendoient le cas grave & important , & qui dispofoient mes maîtresses à le voir presque traiter de crime.

A ces premiers mots qui ne me surprirent point , car je ne m'attendois pas à mieux , la sœur cadette rougit , prit un air embarrassé , mais à travers lequel on voyoit du mécontentement.

Vous avez été bien vite , reprit-il encore une fois. Eh ! quel mal peut-il y avoir là-dedans , reprit cette cadette , d'un ton à demi timide & revolté , si c'est un honnête garçon , comme il y a lieu de le penser ? Il a besoin de condition , je le trouve en chemin , il me rend un service , il me reconduit ici , il nous manque un domestique , &c.

nous le prenons : quelle offense peut - il y avoir là contre Dieu ? J'ai crû faire au contraire une action de charité & de reconnoissance.

Nous le sçavons bien , ma sœur , répondit l'aînée ; mais n'importe , puisque Monsieur qui est plus éclairé que nous , n'approuve pas ce que nous avons fait , il faut se rendre. A vous dire la vérité , tantôt , quand vous m'avez parlé de garder ce jeune homme ; il me semble que j'y ai senti quelque repugnance ; j'ai eu un pressentiment que ce ne seroit pas l'avis de Monsieur ; & Dieu sçait que j'ai remis le tout à sa décision !

Ce discours ne persuadoit pas la cadette , qui n'y repondoit que par des mines qui disoient toujours , je n'y vois point de mal.

Le Directeur avoit laissé parler l'aînée sans l'interrompre , & sembloit même un peu piqué de l'obstination de l'autre.

Prenant pourtant un air tranquille & benin ; ma chere Demoiſelle , écoutez moi , dit-il à cette cadette ; vous ſçavez avec quelle affection particuliere je vous donne mes conſeils à toutes deux.

Ces dernieres paroles , à toutes deux , furent partagées , de façon que la Cadette en avoit pour le moins les trois quarts & demi pour elle , & ce ne fut même que par reflexion ſubite, qu'il en donna le reſte à l'aînée ; car dans ſon premier mouvement , l'homme ſaint n'avoit point du tout ſongé à elle.

Vraiment, dit l'aînée , qui ſentit cette inégalité de partage , & l'oubli qu'on avoit d'abord fait d'elle ,  
Vraiment , Monsieur , nous ſçavons bien que vous nous conſiderez toutes deux l'une autant que l'autre , & que votre pieté n'admet point de preference , comme cela eſt juſte.

Le ton de ce diſcours fut un peu aigre , quoique prononcé en

riant de peur qu'on n'y vît de la jalousie.

Helas ! ma sœur reprit la Cadette un peu vivement ; je ne l'entends pas autrement non plus, & quand même Monsieur seroit plus attaché à vous , qu'à moi , je n'y trouverois rien à redire ; il vous rendroit justice ; il connoît le fond de votre ame , & les graces que Dieu vous fait , & vous êtes assurément bien plus digne de son attention que moi.

Mes cheres sœurs, leur répondit là-dessus cet Ecclesiastique qui voyoit que ce petit débat venoit par sa faute , ne vous troublez point ; vous m'êtes égales devant Dieu , parce que vous l'aimez également toutes deux ; & si mes soins avoient à se fixer plus sur l'une que sur l'autre , ce seroit en faveur de celle que je verrois marcher le plus lentement dans la voye de son salut ; sa foiblesse m'y attacherait davantage , parce qu'elle au-

roit plus besoin de secours ; mais, grace au Ciel , vous marchez toutes deux du même pas , aucune de vous ne reste en arriere ; & ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous parlons du jeune homme que vous avez retenu ( cette jeunesse lui tenoit au cœur ) vous n'y voyez point de mal , j'en suis persuadé ; mais daignez m'entendre.

Là il fit une petite pose comme pour se recueillir.

Et puis continuant ; Dieu par sa bonté , ajouta-t'il , permet souvent que ceux qui nous conduisent aient des lumieres qu'il nous refuse , & c'est afin de nous montrer qu'il ne faut pas nous en croire , & que nous nous égarerions si nous n'étions pas dociles.

De quelle consequence est - il me dites vous , d'avoir retenu ce garçon qui paroît sage ? D'une très-serieuse consequence :

Premierement , c'est avoir agi contre la prudence humaine ; car

enfin, vous ne le connoissez que  
 de l'avoir rencontré dans la rue.  
 Sa physionomie vous paroît bon-  
 ne, & je le veux ; chacun a ses  
 yeux là-dessus, & les miens ne lui  
 font pas tout-à-fait aussi favora-  
 bles ; mais je vous passe cet article ,  
 Eh bien , depuis quand sur la seule  
 physionomie fie-t'on son bien & sa  
 vie à des inconnus ? Quand je dis  
 son bien & sa vie , je n'exagere  
 pas à votre égard. Vous n'êtes que  
 trois filles toute seules dans une  
 maison ; que ne risquez vous pas ,  
 si cette physionomie vous trompe ,  
 si vous avez affaire à un avantu-  
 rier , comme cela peut arriver ?  
 Qui vous a répondu de ses mœurs ,  
 de sa religion , de son caractère ?  
 Un fripon ne peut-il pas avoir la  
 mine d'une honnête homme ? A  
 Dieu ne plaise que je le soupçon-  
 ne de l'être , un fripon ; la charité  
 veut qu'on pense à son avantage :  
 mais la charité ne doit pas aller jus-  
 qu'à l'imprudence , & ç'en est une



que de s'y fier comme vous faites.

Ah ! ma sœur , que ce que Monsieur dit est sensé ! s'écria l'aînée à cet endroit. Effectivement ce garçon a d'abord quelque chose qui prévient , mais Monsieur a raison pourtant , à présent que j'y songe , il a un je ne sçai quoi dans le regard qui a pensé m'arrêter , moi qui vous parle.

Encore un mot , ajouta l'Ecclesiastique en l'interrompant : Vous approuvez ce que j'ai dit ; & ce n'est pourtant rien en comparaison de ce que j'ai à vous dire.

Ce garçon est dans la première jeunesse , il a l'air hardi & dissipé , vous n'êtes pas encore dans un âge à l'abri de la censure ; ne craignez-vous point les mauvaises pensées qui peuvent venir là-dessus à ceux qui le verront chez vous ? Ne sçavez vous pas que les hommes se scandalisent aisément , & que c'est un malheur terrible que d'induire son prochain au moindre scanda-

le ? Ce n'est point moi qui vous le dis , c'est l'Evangile. D'ailleurs , mes cheres sœurs ; car il faut tout dire , nous-mêmes , ne sommes-nous pas foibles ? que faisons nous dans la vie , que combattre incessamment contre nous , que tomber , que nous relever ? Je dis dans les moindres petites choses ; & cela ne doit-il pas nous faire trembler ? Ah ! croyez moi , n'allons point dans l'affaire de notre salut , chercher de nouvelles difficultés à vaincre ; ne nous exposons point à de nouveaux sujets de foiblesse. Cet homme-ci est trop jeune ; vous vivriez avec lui , vous le verriez presque à tout moment ; la racine du peché est toujours en nous , & je me défie déjà ( je suis obligé de vous le dire en conscience , ) je me défie déjà , de la bonne opinion que vous avez de lui , de cette affection obstinée que vous avez déjà prise pour lui ; elle est innocente , le fera-t-elle toujours ?

jours ? Encore une fois , je m'en méfie. J'ai vu Mademoiselle Harberd , ajoûta-t'il , en regardant la sœur Cadette , n'être pas contente des sentimens que j'ai d'abord marqués là-dessus ; d'où vient cet éloignement dans son sens , cet éloignement pour mes idées , elle que je n'ai jamais vû résister un instant aux conseils , que ma conscience ma dicté pour la seureté de la sienne ? Je n'aime point cette disposition d'esprit là , elle m'est suspecte ; on diroit que c'est un piège que le démon lui tend ; & dans cette occurrence , je suis obligé de vous exhorter à renvoyer ce jeune homme , dont la mine au surplus ne me revient point autant qu'à vous ; & je me charge de vous donner un domestique de ma main , c'est un peu d'embarras pour moi ; mais Dieu m'inspire de le prendre ; & je vous conjure , en son nom , de vous laisser conduire. Me le promettez-vous ?

Pour moi, Monsieur dit l'ainée avec une entière abandon à ses volontés, je vous réponds que vous êtes le maître, & vous verrez quelle est ma soumission ; car dès cet instant, je m'engage à n'exiger aucun service du jeune homme en question, & je ne doute pas que ma sœur ne m'imité.

En vérité, reprit la Cadette avec un visage presque allumé de colère ; je ne sçai comment prendre tout ce que j'entends. Voilà déjà ma sœur liguée contre moi ; la voilà charmée du tort imaginaire qu'on me donne, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est de cette façon-là à mon égard, puisqu'il faut le dire, & que la manière dont on me parle, m'y force ; elle ne doute pas, dit-elle, que je ne me conforme à sa conduite, eh ! je n'ai jamais fait autre chose depuis que nous vivons ensemble ; il a toujours fallu plier sous elle pour avoir la paix ; Dieu sçait, sans re-

proche, combien de fois je lui ai sacrifié ma volonté, qui n'avoit pourtant point d'autre défaut que de n'être pas la sienne; & franchement, je commence à me laisser de cette sujétion que je ne lui dois point. Oüi, ma sœur, vous ferez de ce que je vous dis, l'usage qu'il vous plaira; mais vous avez l'humeur haute, & c'est de cette humeur-là dont il seroit à propos que Monsieur s'allarmât pour vous, & non pas de l'action que j'ai faite en amenant ici un pauvre garçon à qui j'ai peut être obligation de la vie, & qu'on veut que j'en récompense en le chassant, après que nous lui avons toutes deux donné parole de le garder. Monsieur m'objecte qu'il n'a point de répondant; mais ce jeune homme m'a dit qu'il en trouveroit, si nous en voulions; ainsi cette objection tombe. Quant à moi à qui il a rendu un si grand service, je ne lui dirai point de s'en aller, ma sœur, je ne sçaurois.

Eh bien ma sœur, reprit l'aînée ; je me charge, si vous me le permettez, de le congédier pour vous, sans que vous vous en mêliez, avec promesse de ma part, de réparer mes hauteurs passées, par une condescendance entière pour vos avis, quoique vous ne soyiez que ma cadette ; si vous aviez eu la charité de m'avertir de mes défauts je m'en serois peut-être corrigée avec l'aide de Dieu, & des prières de Monsieur, qui ne m'a pourtant jamais reprise de cette hauteur dont vous parlez ; mais comme vous avez plus d'esprit qu'une autre, plus de pénétration, vous ne sçauriez vous être trompée, & je suis bien heureuse que vous apperceviez en moi ce qui est échappé à la prudence de Monsieur même.

Je ne suis pas venu ici, dit alors l'Ecclesiastique, en se levant d'un air dépité, pour semer la zizanie entre vous, Mademoiselle ; & dès

que je laisse subsister les défauts de Mademoiselle votre sœur, que je ne suis pas assez éclairé pour les voir ! que d'ailleurs, mes avis sur votre conduite ne vous paroissent pas justes ; je conclus que je vous suis inutile, & qu'il faut que je me retire.

Comment ! Monsieur, vous retirer, s'écria l'ainée, Ah ! Monsieur, mon salut m'est encore plus cher que ma sœur, & je sens bien qu'il n'y a qu'avec un aussi saint homme que vous, que je le puis faire. Vous retirer, mon Dieu ! Non, Monsieur, c'est d'avec ma sœur qu'il faut que je me retire. Nous pouvons vivre séparément l'une de l'autre, elle n'a que faire de moi, ni moi d'elle ; qu'elle reste, je lui cede cette maison-ci, & je vais de ce pas m'en chercher une autre, où j'espère de votre pitié, que vous voudrez bien me continuer les visites que vous nous rendiez ici ; Eh ! Juste Ciel ! où en sommes nous ?

L'Ecclesiastique ne répondit rien à ce dévot & même rendre emportement, qu'on marquoit en sa faveur. Ne conserver que l'aînée, c'étoit perdre beaucoup. Il me sembla qu'il étoit extrêmement embarrassé, & comme la scène menaçoit de devenir bruyante par les larmes que l'aînée commençoit à répandre, & par les éclats de voix dont elle remplissoit la Chambre. Je quittai mon poste, & descendis vite dans la Cuisine où il y avoit près d'un quart-d'heure que Catherine m'attendoit pour dîner.

Je n'ai que faire, je pense; d'expliquer pourquoi le Directeur opinait sans quartier pour ma sortie, il leur avoit dit dans son sermon, qu'il étoit indécent que je demeurasse avec elles; mais je croi qu'il auroit passé là-dessus; qu'il n'y auroit pas même songé, sans un autre motif que voici; c'est qu'il voyoit la sœur cadette obsti-



née à me garder , cela pouvoit signifier qu'elle avoit du goût pour moi : ce goût pour moi auroit pû la dégoûter d'être dévote , & puis d'être soumise , & adieu l'autorité du Directeur : & on aime à gouverner les gens , il y a bien de la douceur à les voir obéissans & attachés , à être leur Roi , pour ainsi dire , & un Roi souvent d'autant plus cheri qu'il est inflexible & rigoureux.

Après cela , j'étois un gros garçon de bonne mine , & peut-être sçavoit-t-il que Mademoiselle Haberd n'avoit point d'antipathie pour les beaux garçons ; car enfin , un Directeur sçait bien des choses ! Retournons à notre Cuisine.

Vous avez été bien long-tems à venir , me dit Catherine qui m'y attendoit en filant , & en faisant chauffer notre potage : de quoi parliez-vous donc tous si haut dans la chambre ? j'ai entendu

quelqu'un qui crioit comme un Aigle ? Hé ! tenez , écoutez le beau tintamarre qu'elles font encore ? Est-ce que nos Demoiselles se querellent ?

Ma foi , Madame Catherine ; je n'en sçai rien , lui dis-je ; mais elles ne peuvent pas se quereller , car ce seroit offenser Dieu , & elles ne sont pas capables de cela.

Oh ! que si , reprit-elle ; ce sont les meilleures filles du monde ; cela vit comme des Saintes ; mais c'est justement à cause de leur sainteté , qu'elles sont murines entr'elles-deux ; cela fait qu'il ne se passe pas de jour , qu'elles ne se chamaillent sur le bien , sur le mal , à cause de l'amour de Dieu qui les rend scrupuleuses ; & quelquefois j'en ai ma part aussi moi ; mais je me moque de cela ; je vous les rembarre qu'il n'y manque rien ; je hausse le coude & puis je m'en vais , & Dieu par-dessus

fus tout : allons , mangeons , ce fera autant de fait.

Ce que le Directeur avoit dit de moi , ne m'avoit pas ôté l'appétit : En arrive ce qui pourra , disois-je en moi-même ; mettons toujours ce dîné à l'abri du naufrage.

Là-dessus , je doublois les morceaux , & j'entamois la cuisse d'un excellent lapreau , quand le bruit d'enhaut redoubla jusqu'à dégénérer en charivari.

A qui diantre en ont-elles donc dit Catherine la bouche pleine : On diroit qu'elles s'égorgent.

Le bruit continua : Il faut que j'y monte , dit-elle ; je gage que c'est quelque cas de conscience , qui leur tourne la cervelle. Bon ! lui dis-je , un cas de conscience est-ce qu'il n'y a pas un Casuiste avec elles ? Il peut bien mettre le hola ; il doit sçavoir la Bible , & l'Evangile par cœur : Hé ! oui , me dit-elle en se levant , mais cette Bible & cet Evangile ne ré-

pondent pas à toutes les fantaisies musquées des gens , & nos bonnes Maîtresses en ont je ne sçai combien de celles-là ; attendez-moi en mangeant , je vais voir ce que c'est , & elle monta.

Pour moi je suivis ses ordres à la lettre , & je continuai de dîner comme elle me l'avoit recommandé , d'autant plus que j'étois bien aise , comme je l'ai déjà dit , de me munir toujours d'un bon repas , dans l'incertitude où j'étois de ce qui pourroit m'arriver de tout ce tapage.

Cependant Catherine ne revenoit point , & j'avois achevé de dîner ; j'entendois quelquefois sa voix primer sur celles des autres ; elle étoit reconnoissable par un ton brusque & décisif ; le bruit continuoit & même augmentoit.

Je regardois mon paquet que j'avois porté le même jour dans cette Maison , & qui étoit resté dans un coin de la cuisine : j'ai

bien la mine de te reporter , dis-  
 fois-je en moi-même , & j'ai  
 bien peur que ceci n'arrête tout  
 court les bons gages qu'on m'a  
 promis , & qui courent de ce ma-  
 rin.

C'étoit-là les pensées dont je  
 m'entretenois , quand il me sem-  
 bla que le tintamarre baissoit.

Un moment après , la porte de  
 la chambre s'ouvrit , & quelqu'un  
 descendit l'escalier. Je me mis à  
 l'entrée de la cuisine pour voir  
 qui sortoit : c'étoit notre Direc-  
 teur.

Il avoit l'air d'un homme dont  
 l'ame est en peine ; il descendoit  
 d'un pas mal assuré.

Je voulus repousser la porte de  
 la cuisine , pour m'épargner le  
 coup de chapeau qu'il auroit fal-  
 lu lui donner , en me montrant ,  
 mais je n'y gagnai rien , car il la  
 r'ouvrit , & entra.

Mon garçon , me dit-il en rap-  
 pellant à lui toutes les ressources

de son art , je veux dire de ces tons dévots & pathétiques , qui font sentir que c'est un homme de bien qui vous parle.

Mon garçon , vous êtes ici la cause d'un grand trouble. Moi ! Monsieur , lui répondis-je. Hé ! je ne dis mot ; je n'ai pas prononcé quatre paroles là-haut depuis que je suis dans la maison.

N'importe , mon enfant , reparait-il , je ne vous dis pas que ce soit vous qui fassiez le trouble , mais c'est vous qui en êtes le sujet , & Dieu ne vous demande pas ici , puisque vous en bannissez la paix , sans y contribuer que de votre présence.

Une de ces Demoiselles vous souffre volontiers , mais l'autre ne veut point de vous : ainsi vous mettez la division entr'elles , & ces filles pieuses , qui , avant que vous fussiez ici , ne dispuoient que de douceur , de complaisance , & d'humilité l'une avec l'autre , les

voilà qui vont se séparer pour l'amour de vous ; vous êtes la pierre de scandale pour elles ; vous devez vous regarder comme l'instrument du Démon ; c'est de vous dont il se sert pour les désunir, pour leur enlever la paix dans laquelle elles vivoient, en s'édifiant réciproquement. A mon égard, j'en ai le cœur saisi , & je vous declare de la part de Dieu , qu'il vous arrivera quelque grand malheur , si vous ne prenez pas votre parti. Je suis bien aise de vous avoir rencontré en m'en allant ; car si j'en juge par votre physionomie , vous êtes un garçon sage & de bonnes mœurs , & vous ne résisterez pas aux conseils que je vous donne pour votre bien , & pour celui de tout le monde ici.

Moi ! Monsieur , un garçon de bonnes mœurs ? lui dis-je , après l'avoir écouté d'un air distrait & peu touché de son exhortation. Vous dites que vous voyez à ma

physionomie que je suis sage ? Non , Monsieur , vous vous méprenez , vous ne songez pas à ce que vous dites ; je vous soutiens que vous ne voyez point cela sur ma mine ; au contraire , vous me trouvez l'air d'un fripon qui n'aura pas les mains engourdis pour emporter l'argent d'une maison ; il ne faut pas se fier à moi , je pourrois fort bien couper la gorge aux gens pour avoir leur bourse : Voilà ce qui vous en semble.

Eh ! qui est-ce qui vout dit cela , mon enfant ? me répondit-il en rougissant. Oh ! repris-je , je parle d'après un habile homme qui m'a bien envisagé , Dieu lui inspire que je ne vaux rien. Vous faites le discret ; mais je sçais bien votre pensée. Cet honnête homme a dit aussi , que je suis trop jeune , & que si ces Demoiselles me gardoient , cela feroit venir de mauvaises pensées aux voisins. Sans compter que le Diable est un



éveillé qui pourroit bien tenter mes Maîtresses de moi ; car je suis un vaurien de bonne mine. N'est-ce pas Monsieur le Directeur ? Je ne sçai ce que cela signifie, me dit-il, en baissant les yeux.

Oh ! que si, lui répondis-je. Ne trouvez-vous pas encore que Mademoiselle Haberd la cadette m'affectionne déjà trop à cause du service que je lui ai rendu ? Il y a peut-être un peché là-dessous qui veut prendre racine, voyez-vous. Il n'y a rien à craindre pour l'aînée, elle est bien obéissante celle-là ; je pourrais rester s'il n'y avoit qu'elle, ma mine ne la dérange point, car elle veut bien qu'on me chasse ; mais cette cadette fait l'opiniâtre, c'est mauvais signe, elle me voudroit trop bien, & il faut qu'elle n'ait de l'amitié qu'envers son Directeur pour le salut de sa conscience, & pour le contentement de la vôtre. Prenez-y garde pourtant ; car, à propos de

conscience , sans la bonté de la  
votre , la paix de Dieu seroit en-  
core ici ; vous le sçavez bien ,  
Monsieur le Directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que  
ce langage ? dit-il alors. Tant y a  
lui , répondis-je , que Dieu ne veut  
pas qu'on cherche midi à quator-  
ze heures ? Rêvez à cela : quand  
vous prêchiez ces Demoiselles ,  
je n'étois pas loin de la Chaire.  
Pour ce qui est de moi , je n'y  
entends point finesse ; je ne sçau-  
rois gagner ma vie à gouverner  
les filles , je ne suis pas si aise , &  
je la gagne à faire le tracas des  
maisons ; que chacun dans son mê-  
tier aille aussi droit que moi. Il  
m'est avis que le vôtre est encore  
plus casuel que le mien , & je ne  
suis pas aussi friand de ma condi-  
tion que vous l'êtes de la vôtre.  
Je ne ferai jamais donner congé  
à personne , de peur d'avoir le  
mien.

Notre homme à ce discours me tourna le dos , fans me répondre , & se retira.

Il y a de petites verités contre lesquelles on n'est point en garde. Sa confusion ne lui donna pas le tems d'ajuster sa replique , & le plus court étoit de se sauver.

Cependant Catherine ne revenoit point , & je fus bien encore un quart d'heure à l'attendre ; enfin, elle descendit , & je la vit entrer en levant les mains au Ciel , & en s'écriant : Hé ! mon bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Quoi ! lui dis-je , Madame Catherine , s'est-on battu là-haut ? quelqu'un est-il mort ? C'est notre menage qui se meurt , mon pauvre garçon , me dit-elle : le voilà qui s'en va.

Hé ! qui est-ce qui l'a tué ? lui dis-je. Hélas ! reprit-elle , c'est le scrupule qui s'est mis après , par le moyen d'une prédication de

Monfieur le Directeur. Il y a long-tems , que j'ai dit que cet homme-là lanternoit trop après les confciences.

Mais encore, de quoi s'agit-il ? lui-dis-je : Que tout eft chut , reprit-elle , & que nos Demoifelles ne peuvent plus gagner le Ciel enfemble ; conclufion , que c'eft une affaire faite ; notre Demoifelle la cadette va louer une autre maifon , & elle m'a dit que tu l'attendes , pour aller avec elle , & vous n'avez qu'à m'attendre tous deux ; cette aînée eft une pigrieche ; moi , j'ai la tête près du bonnet , jamais les Prêtres n'ont pû me guérir de cela , car je fuis Picarde : cela vient du terroir , & comme deux têtes ne valent rien dans une maifon , il faudra que j'aille porter la mienne avec la cadette qui n'en a point.

A peine Catherine achevoit-elle ce difcours , que cette cadette parut.

Mon enfant , me dit-elle , en entrant , ma sœur ne veut pas que vous restiez ici , mais moi je vous garde ; elle & l'Ecclesiastique qui sort , viennent de me dire là-dessus des choses qui m'y engagent , & vous profiterez de l'imprudence choquante avec laquelle on m'a parlé. C'est moi qui vous ai produit ici , je vous ai d'ailleurs obligation : ainsi vous me suivrez. Je vais de ce pas chercher un appartement : venez m'aider à marcher ; car je ne suis pas encore trop forte.

Allons , Mademoiselle , lui dis-je , il n'y a que vous qui êtes ma Maîtresse ici , & vous serez contente de mon service assurément.

Mademoiselle , dit alors Catherine , nous ne nous quitterons pas non plus , entendez-vous ? Je vous ferai ailleurs d'aussi bonnes fri-cassées qu'ici. Que notre aînée s'accommode , je commençois à en être bien lasse ; ce n'est jamais

fini avec elle , tantôt il y a trop de ci , tantôt il y a trop de ça : pardi allez, sans vous il y auroit long-tems que j'aurois planté-là sa cuisine ; mais vous êtes douce, on est Chrétienne , & on prend patience , & puis je vous aime.

Je vous remercie de ce sentiment-là , dit Mademoiselle Haberd , & nous verrons comment nous ferons , quand j'aurai arrêté une maison. J'ai beaucoup de meubles ici , je n'en puis sortir que dans deux ou trois jours , & nous aurons le tems de nous ajuster : Allons , Jacob , partons. C'étoit le nom que j'avois pris , & dont cette Demoiselle se souvint alors.

Sa réponse , à ce qu'il me parut , déconcerta un peu Dame Catherine , & toute prompte qu'elle étoit ordinairement à la repartie , elle n'en trouva point alors , & demeura muette.

Pour moi , je vis très-bien que Mademoiselle Haberd n'avoit pas

dessein qu'elle fût des nôtres ; & à dire la vérité , il n'y pas grande perte ; car quoiqu'elle bredouillât plus de prières en un jour qu'il n'en eût fallu pour un mois , si elles avoient été conditionnées de l'attention nécessaire , ce devoit être ordinairement la plus revêche & la plus brutale créature dont on pût se servir. Quand elle vous disoit une douceur , c'étoit du ton dont les autres querellent.

Mais laissons la boudier de la réponse que Mademoiselle Harberd lui avoit faite.

Nous partîmes elle & moi , elle me prit sous le bras , & de ma vie j'e n'ai aidé quelqu'un à marcher d'aussi bon cœur que je le fis alors. Le procédé de cette bonne Demoiselle m'avoit gagné. Y a-t-il rien de si doux que d'être sûr de l'amitié de quelqu'un , & j'étois sûr de la sienne , absolument sûr ; & même cette amitié , dont je ne

doutois pas, je ne sçaurois dire comment je la comprenois ; mais dans mon esprit , je la faisois d'une espece très-flateuse ; elle me touchoit plus que n'auroit dû faire une bienveillance ordinaire. Je lui trouvois des agrémens que cette dernière n'a pas, & j'en témoignois ma reconnoissance d'une maniere assez particuliere à mon tour ; car il s'y mêloit quelque chose de caressant.

Quand cette Demoiselle me regardoit , je prenois garde à moi, j'ajustois mes yeux ; tous mes regards étoient presque autant de complimens, & cependant je n'aurois pû moi-même rendre aucune raison de tout cela ; car ce n'étoit que par instinct que j'en agissois ainsi, & l'instinct ne débrouille rien.

Nous étions déjà à cinquante pas de la maison, & nous n'avions pas encore dit une parole ; mais nous marchions de bon cœur. Je



la souténois avec joye , & le soutien lui faisoit plaisir : Voilà du moins ce que je sentoís , & je ne me trompois pas.

Pendant que nous avancions sans parler , ce qui venoit , je croi , de ne sçavoir par où commencer pour entamer la conversation. J'aperçus un écriteau qui annonçoit à peu près ce qu'il falloit d'appartemens à Mademoiselle Haberd , & je faisis ce prétexte pour rompre un silence , dont suivant toute apparence , nous étions tous deux embarrassés.

Mademoiselle , lui dis-je , voulez-vous voir ce que c'est que cette maison-ci ? Non mon enfant , me répondit-elle , je serois trop voisine de ma sœur ; allons plus loin , voyons dans un autre quartier.

Eh ! mon Dieu , repris-je , Mademoiselle : Comment est-ce donc que cette sœur a fait pour se broüiller avec vous , vous qui êtes si

douce ? car on vous aimeroit quand on seroit un Turc. Moi, par exemple , qui ne vous ai vû que d'aujourd'hui , je n'ai jamais eu le cœur si content.

Tout de bon ! Jacob , me dit-elle. Oh ! pardi, Mademoiselle, lui dis-je , cela est aisé à connoître, il n'y a qu'à me voir. Tant mieux, me dit-elle , & tu fais bien ; car tu m'as plus d'obligation que tu ne penfes.

Tant mieux aussi, lui dis-je ; car il n'y a rien qui fasse tant de plaisir , que d'avoir obligation aux personnes qui vous ont gagné l'ame.

Eh bien , me dit-elle , apprends, Jacob , que je ne me sépare d'avec ma sœur qu'à cause de toi. Je te le repete encore ; tu m'as secouru tantôt avec tant d'empressement , que j'en ai été sérieusement touchée.

Quel bonheur pour moi ! repris-je , avec un geste qui me fit  
un

un peu ferrer le bras que je lui tenois, Dieu soit loué d'avoir adressé mon chemin sur le Pont-Neuf! Pour ce qui est du secours que je vous ai donné, il n'y a pas tant à se récrier, Mademoiselle; car qui est-ce qui pourroit voir une personne comme vous se trouver mal, sans en être en peine? J'en ai été tout en frayeur. Tenez, ma Maîtresse, je vous demande pardon de mes paroles; mais il y a des gens qui ont une mine qui rend tous les passans leurs bons amis, & de ces mines-là, votre mere, de sa grace, vous en a donné une.

Tu t'expliques plaisamment, me dit-elle; mais si naïvement que tu plais. Dis-moi, Jacob, que font tes parens à la campagne? Hélas! Mademoiselle, lui dis-je, ils ne sont pas riches; mais pour honorables, oh c'est la crème de notre Paroisse; il n'y a pas à dire non. Pour ce qui est de la Profession,

mon pere est le Vigneron & le Fermier du Seigneur de notre Village. Mais je dis mal, je ne sçai plus ce qu'il est, il n'y a plus ni vignes ni ferme; car notre Seigneur est mort, & c'est de son logis de Paris que je fors. Pour ce qui est de mes autres parens; ce n'est pas du fretin non plus, on les appelle Monsieur & Madame. Hors une tante que j'ai qui ne s'appelle que Mademoiselle, faute d'avoir été mariée au Chirurgien de notre pays, qui ne put achever la nôce à cause qu'il mourut; & par dépit de cette mort, ma tante s'est mise à être Maîtresse d'Ecole de notre Village; on la salue, il faut voir! Outre cela, j'ai deux oncles, dont l'un est Curé, qui a toujours de bon vin chez lui, & l'autre a pensé l'être plus de trois fois; mais il va toujours son train de Vicaire en attendant mieux. Le Tabellion de chez nous est aussi notre Cousin pour le moins, & même on dit par

le pays, que nous avons eu une grande mere qui étoit la fille d'un Gentilhomme : il est vrai, pour n'en pas mentir, que c'étoit du côté gauche ; mais le côté droit n'en est pas loin ; on arrive en ce monde du côté qu'on peut, & c'est toujours de la Noblesse à gauche. Au reste, ce sont tous de braves gens ; & voilà au juste tout le compte de la parenté, sinon que j'oublie un petit marmot de Cousin qui ne fait encore rien que d'être au maillot.

Eh bien, reprit Mademoiselle Haberd, on peut appeller cela une bonne famille de campagne, & il y a bien des gens qui font figure dans le monde, & qui n'ont pas une si honnête origine. Nous autres, par exemple, nous en avons une comme la vôtre, & je ne m'en tiens pas deshonorée. Notre pere étoit le fils d'un gros fermier dans la Beauce qui lui laissa de quoi faire un grand negoce, &

nous sommes restées ma sœur & moi fort à notre aise.

Cela se connoît fort bien , lui dis-je , au bon ménage que vous tenez , Mademoiselle , & j'en suis ravi pour l'amour de vous qui mériteriez d'avoir toutes les métairies de la Ville & Fauxbourgs de Paris ; mais cela me fait songer que c'est grand dommage que vous ne laissiez personne de votre race ; il y a tant de mauvaise graine dans le monde , que c'est péché de n'en pas porter de bonne quand on le peut , l'une raccommode l'autre , & les galans ne vous auroient non plus manqué que l'eau à la rivière.

Peut-être bien , me dit-elle en riant ; mais il n'est plus tems ; ils me manqueraient aujourd'hui mon pauvre Jacob.

Ils vous manqueraient , m'écriai-je. Oh ! que nenni , Mademoiselle ; il faudroit donc pour cet effet que vous missiez un crêpe sur votre

visage ? car tant qu'on le verra, c'est du miel, qui fera venir les mouches. Jerni de vie, qui est-ce qui ne voudroit pas marier sa mine avec la vôtre, quand même ce ne feroit pas pardevant Notaire ? Si j'étois aussi-bien le fils d'un pere qui eût été l'enfant d'un gros fermier de la Beauce, & qui eût pû faire le négoce : Ah pardi nous verrions un peu, si ce minois-là passeroit son chemin sans avoir affaire à moi.

Mademoiselle Haberd ne répondoit à mes discours, qu'en riant presque de toute sa force, & c'étoit d'un rire qui venoit moins de mes plaisanteries, que des éloges qu'elles contenoient. On voyoit que son cœur sçavoit bon gré au mien de ses dispositions.

Plus elle rioit, plus je poursuivois. Petit à petit, mes discours augmentoient de force ; d'obligeans, ils étoient déjà devenus fla-

teurs , & puis quelque chose de plus vif encore , & puis ils approchoient du tendre ; & puis ma foi , c'étoit de l'amour , au mot près que je n'avanturai point , parce que je le trouvois trop gros à prononcer ; mais je lui en donnai bien la valeur , & de reste.

Elle ne faisoit pas semblant d'y prendre garde , & laissoit tout passer , sous prétexte du plaisir innocent qu'elle prenoit à ma naïveté.

Je profitai fort bien de son hypocrite façon de m'entendre. J'ouvris alors les yeux sur ma bonne fortune , & je conclus sur le champ , qu'il falloit qu'elle eût du penchant pour moi , puisqu'elle n'arrêtoit pas des discours aussi tendres que les miens.

Rien ne rend si aimable que de se croire aimé ; & comme j'étois naturellement vif , que d'ailleurs ma vivacité m'emportoit , & que j'ignorois l'art des détours ; qu'enfin , je ne mettois pas d'autre frein



à mes pensées , qu'un peu de retenue mal adroite , que l'impunité diminuoit à tout moment , je laissois échaper des tendresses étonnantes , & cela avec un courage , avec une ardeur qui persuadoient du moins que je disois vrai , & ce vrai là plait toujours , même de la part de ceux qu'on n'aime point.

Notre conversation nous intéressa tant tous deux , que nous en avions oublié la maison qu'elle vouloit louer.

A la fin pourtant , l'embarras que nous trouvâmes dans une rue , nous força de nous interrompre , & je remarquai que Mademoiselle Haberd avoit les yeux bien plus gais qu'à l'ordinaire.

Pendant cet embarras de rue , elle vit à son tour un écriteau. J'aime assez ce quartier-ci , me dit elle ( c'étoit du côté de Saint Gervais ) voici une maison à louer , allons voir ce que c'est. Nous y entrâmes effectivement , & nous

demandâmes à voir l'appartement qui étoit à louer.

La Propriétaire de cette maison y avoit son logement, elle vint à nous.

C'étoit la veuve d'un Procureur qui lui avoit laissé assez abondamment de quoi vivre, & qui vivoit à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à peu près de l'âge de Mademoiselle Haberd, aussi fraîche, & plus grasse qu'elle; un peu commère par le babil, mais commère d'un bon esprit, qui vous prenoit d'abord en amitié, qui vous ouvroit son cœur, vous contoit ses affaires, vous demandoit les vôtres, & puis revenoit aux siennes, & puis à vous. Vous parloit de sa fille, car elle en avoit une; vous apprenoit qu'elle avoit dix-huit ans, vous racontoit les accidens de son bas âge, ses maladies; tomboit ensuite sur le chapitre de défunt son mari, en pre-  
noit

noit l'histoire du tems qu'il étoit garçon , & puis venoit à leurs amours , disoit ce qu'ils avoient duré , passoit de-là, à leur mariage, ensuite au récit de la vie qu'ils avoient mené ensemble ; c'étoit le meilleur homme du monde ! très-appliqué à son Etude ; aussi avoit-il gagné du bien par sa sagesse & par son économie : Un peu jaloux de son naturel, & aussi parce qu'il l'aimoit beaucoup ; sujet à la gravelle ; Dieu sçait ce qu'il avoit souffert ! les soins qu'elle avoit eu de lui : enfin, il étoit mort bien chrétiennement. Ce qui se disoit en s'essuyant les yeux qui en effet larmoyoient , à cause que la tristesse du récit le vouloit , & non pas à cause de la chose même ; car de-là , on alloit à un accident de ménage qui demandoit d'être dit en riant , & on rioit.

Pour faire ce portrait-là au reste, il ne m'en a coûté que de me

*II. Part.*

E

ressouvenir de tous les discours que nous tint cette bonne Veuve, qui après que nous eûmes vû l'appartement en question , & en attendant que nous convinssions du prix sur lequel il y avoit dispute , nous fit entrer dans une chambre où étoit sa fille ; nous fit asseoir amicalement , se mit devant nous , & là , nous accâbla , si cela se peut dire , de ce déluge de confiance & de recits que je vous rapporte ici.

Son babil m'ennuya beaucoup moi , mais il n'empêcha pas que son caractère ne me plût , parce qu'on sentoit qu'elle ne jasoit tant , que parce qu'elle avoit l'innocente foiblesse d'aimer à parler ; & comme qui diroit une bonté de cœur babillarde.

Elle nous offrit la collation ; la fit venir quoique nous la refusassions , nous fit manger sans que nous en eussions envie , & nous dit qu'elle ne nous laisseroit pas

sortir que nous ne fussions d'accord. Je dis nous ; car on se rappellera que j'avois un habit uni & sans livrée que m'avoit fait faire la femme du Seigneur de notre Village ; & dans cet équipage dont j'avois l'assortiment avec la physionomie que je portois , on pouvoit me prendre ou pour un garçon de boutique , ou pour un parent de Mademoiselle Haberd. Et la maniere simple ; quoiqu'honnête dont elle étoit elle-même vêtue , permettoit qu'on me fît cet honneur-là , d'autant plus que dans la conversation ; cette Demoiselle se tournoit souvent de mon côté , d'un air amical & familier ; & moi je m'y conformois , comme si elle m'avoit donné le mot.

Pour en agir ainsi , elle avoit ses raisons que je ne penetrais pas encore , mais sans m'en embarrasser , je prenois toujours & j'étois charmé de son procédé.

La séance dura bien deux bonnes heures , un peu par la faute de Mademoiselle Haberd qui ne haïssoit pas les entretiens diffus , & qui y perdoit son tems assez volontiers. Il faut bien se sentir de ce qu'on est : toute femme a du caquet , où s'amuse avec plaisir de celui des autres ; l'amour du babil est un tribut qu'elle paye à son sexe. Il y a pourtant des femmes silencieuses , mais je crois que ce n'est point par caractère qu'elles le sont ; c'est l'expérience ou l'éducation qui leur ont appris à le devenir.

Enfin , Mademoiselle Haberd se ressouvint que nous avions du chemin à faire pour nous en retourner ; elle se leva.

On parla encore assez longtemps debout , après quoi elle s'approcha de la porte , où se fit une autre station , qui enfin termina l'entretien , & pendant laquelle Mademoiselle Haberd , caressée ,

flattée sur son air doux & modeste, sur l'opinion qu'on avoit de ses bonnes qualités, morales & chrétiennes, de son aimable caractère, conclut aussi le marché de l'appartement.

Il fut arrêté qu'elle y viendrait loger trois jours après, on ne demanda ni avec qui, ni combien elle avoit de personnes qui la suivroient ; c'est une question qu'on oublia dans le nombre des choses qui furent dites. Ce qui fut fort heureux ; car on verra que Mademoiselle Haberd auroit été très-embarrassée s'il avoit fallu répondre sur le champ là-dessus.

Nous voilà donc en chemin pour nous en retourner ; je passe une infinité de choses que nous nous dîmes encore Mademoiselle Haberd & moi. Nous parlâmes de l'hôtesse chez qui nous devions loger.

J'aime cette femme-là, me dit-elle, il y a apparence que nous ser-

rons bien chez elle , & il me tarde déjà d'y être : il ne s'agit plus que de trouver une cuisiniere ; car je t'avouë , Jacob , que je ne veux point de Catherine ; elle a l'esprit rude & difficile , elle seroit toujours en commerce avec ma sœur , qui est naturellement curieuse ( sans compter que toutes les devotes le sont ; elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas , par le plaisir de sçavoir les péchés des autres ; c'est toujours autant de pris , & c'est moi qui fais cette reflexion-là , ce n'est pas Mademoiselle Haberd , qui continuant à me parler de sa sœur , me dit : Puisque nous nous séparons , il faut que la chose soit sans retour , voilà qui est fini ; mais tu ne sçais pas faire la cuisine , & quand tu la sçaurois faire , mon intention n'est pas de t'employer à cela.

Vous m'employerez à tout ce qui vous plaira , lui dis-je : mais



puisque nous discourons sur ce sujet, est-ce que vous songez pour moi à quelque autre ouvrage?

Ce n'est pas ici le lieu de te dire mes pensées, reprit-elle, mais en attendant, tu as dû remarquer que je n'ai rien dit chez notre Hôtesse qui pût te faire connoître pour un domestique; elle n'aura pas non plus deviné sur ton habit que tu en es un; ainsi je te recommande quand nous irons chez elle, de régler tes manières sur les miennes. Ne m'en demande pas aujourd'hui davantage, c'est là tout l'éclaircissement que je puis te donner à présent.

Que le Ciel benisse les volontés que vous avez, répondis-je, enchanté de ce petit discours qui me parut d'un bon pronostic: mais écoutez, Mademoiselle, il faut encore ajuster une autre affaire; on pourra s'enquêter à moi de ma personne, & me dire, qui êtes-vous? Qui n'êtes vous pas? Or, à

Votre avis , qui voulez-vous que je sois ? Voilà que vous me faites un Monsieur ; mais ce Monsieur , qui sera-ce ? Monsieur Jacob ? Cela va-t-il bien ? Jacob est mon nom de baptême , il est beau & bon ce nom-là ; il n'y a qu'à le laisser comme il est , sans le changer contre un autre qui ne vaudroit pas mieux ; ainsi je m'y tiens ; mais j'en ai besoin d'un autre ; on appelle notre pere le bon homme la Vallée , & je serai Monsieur de la Vallée son fils , si cela vous convient.

Tu as raison , me dit-elle en riant , tu as raison Monsieur de la Vallée , appelle-toi ainsi : il n'y a pas encore là tout , lui dis-je ; si on me dit , Monsieur de la Vallée , que faites-vous chez Mademoiselle Haberd ? Que faut-il que je reparte ?

Hé bien ! me répondit-elle , la difficulté n'est pas grande ; je ne laisserai pas long-tems les cho-

ses indécises ; & dans l'appartement que je viens de prendre , il y a une chambre très-éloignée de l'endroit que j'habiterai , tu seras là à part , & décemment sous le titre d'un parent qui vit avec moi , & qui me secourre dans mes affaires ; d'ailleurs , comme je te dis , nous nous mettrons bientôt tout-à-fait à notre aise sur cet article-là ; quelques jours suffiront pour me déterminer à ce que je médite , & il faut se hâter ; car les circonstances ne permettent pas que je diffère. Ne parles de rien au logis de ma sœur , & vis à ton ordinaire durant le peu de tems que nous y ferons ; retourne dès demain chez notre Hôtesse , elle me paroît obligeante ; tu la prieras de vouloir bien nous chercher une cuisinière , & si elle te fait des questions qui te regardent ; réponds-y suivant ce que nous venons de dire ; prends le nom de la Vallée , & sois mon



parent ; tu as assez bonne mine pour cela.

Vertubleu ! que je suis aise de toute cette manigance-là ! m'écriai-je : que j'ai de joye qui me trotte dans le cœur sans sçavoir pourquoi ; je serai donc votre cousin ? Pourtant, ma cousine , si on me mettoit à même de prendre mes qualités , ce ne seroit pas votre parent que je voudrois être , non , j'aurois bien meilleur appétit que cela ; la parenté me fait bien de l'honneur , néanmoins ; mais quelquefois l'honneur & le plaisir vont de compagnie ; n'est-ce pas ?

Nous approchions du logis pendant que je parlois ainsi ; & je sentis sur le champ qu'elle ralentissoit sa marche pour avoir le tems de me répondre , & de me faire expliquer.

Je ne vous entends pas bien ; Monsieur de la Vallée , me dit-elle , d'un ton de bonne humeur ,

& je ne sçais pas ce que c'est que cette qualité que vous voudriez.

Ho ! malepeste ! cousine , lui dis-je , je ne sçaurois m'avancer plus avant , & je ne suis pas homme à perdre le respect envers vous , toute ma parente que vous êtes ; mais si par hazard, quelque jour vous aviez envie de prendre un camarade de menage ; là, de ces garçons qu'on n'envoye point dans une chambre à part , & qui sont assez hardis pour dormir côte à côte du monde ; comment appelle-t-on la profession de ces gens-là ? On dit chez nous que c'est des maris : Est-ce ici de même ? Hé bien , cette qualité par exemple , le camarade qui l'aura , & que vous prendrez , la voudroit-il troquer contre la qualité de parent que j'ai de votre grace. Répondez en conscience ? Voilà mon énigme , devinez-la ?

Je t'en dirai le mot une autre fois , me dit-elle en se retournant

de mon côté avec bienveillance ; mais ton énigme est jolie : Qu'il d'a, cousine , répliquai-je , on en pourroit faire quelque chose de bon , si on vouloit s'entendre.

Paix , me dit-elle alors , il n'est pas question ici d'un pareil badinage ; & dans l'instant qu'elle m'arrêta , nous étions à la porte du logis , où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Catherine vint au-devant de nous , toujours fort intriguée des intentions de Mademoiselle Haberd sur son chapitre.

Je ne dirai rien des façons empressées qu'elle eut pour nous , ni du dégoût qu'elle disoit avoir pour le service de la sœur aînée , & ce dégoût-là étoit alors sincère , parce que la retraite de la sœur cadette alloit la laisser seule avec l'autre : mais aussi , pendant que leur union avoit duré , Dame Catherine n'avoit jamais fait sa Cour qu'à l'aînée , dont l'esprit

imperieux & tracassier lui en imposoit davantage , & qui d'ailleurs , avoit toujours gouverné la maison.

Mais la société des deux sœurs finissant , cela changeoit la thèse , & il étoit bien plus doux de passer au service de la cadette dont elle auroit été la maîtresse.

Catherine nous apprit que l'aînée étoit sortie , & qu'elle devoit coucher chez une devote de ses amies , de peur que Dieu ne fût offensé , si les deux sœurs se revoient dans la conjoncture présente : Et tant mieux qu'elle soit partie , dit Catherine , nous en souperons de meilleur cœur , n'est-ce pas , Mademoiselle ? Assûrément , reprit Mademoiselle Haberd , ma sœur a fait prudemment , & elle est la maîtresse de ses actions comme je le suis des miennes.

A cela succederent plusieurs petites questions de la part de la

caressante cuisiniere : Mais vous avez été bien long-tems à revenir. Avez-vous retenu une maison ? Est-elle en beau quartier ? Y a-t-il loin d'ici ? Serons-nous près des marchés ? La cuisine est-elle commode ? Aurai-je une chambre ?

Elle obtint d'abord quelques réponses laconiques ; j'eus aussi ma part de ses cajoleries , à quoi je répartois avec ma gaillardise ordinaire , sans lui en apprendre plus que ne faisoit Mademoiselle Harberd sur qui je me reglois.

Nous parlerons de tout cela un autre fois , Catherine , dit celle-ci , pour abreger , je suis trop lasse à present , faites-moi souper de bonne heure afin que je me couche.

Et là-dessus elle monta à sa chambre , & j'allai mettre le couvert pour me soustraire aux importunes interrogations de Catherine , dont je m'attendois bien d'être persecuté quand nous serions ensemble.



Je fus long dans mon service. Mademoiselle Haberd étoit revenue dans la chambre où je mettois le couvert , & je plaisantais avec elle de l'inquiétude de Catherine ; si nous la menions avec nous , lui disois-je , nous ne pourrions plus être parens , il n'y auroit plus de Monsieur de la Vallée.

Je l'amusois de pareils discours , pendant quelle faisoit un petit mémoire des meubles qui lui appartenoient , & qu'elle devoit emporter de chez sa sœur ; car sur l'éloignement que celle-ci témoignoit pour elle en s'absentant de la maison ; elle avoit dessein , s'il étoit possible , de coucher le lendemain dans son nouvel appartement.

Monsieur de la Vallée , me dit-elle en badinant , va demain le plus matin que tu pourras , me chercher un tapissier pour détendre mon cabinet , & ma cham-

bre , & dis-lui qu'il se charge aussi des voitures nécessaires pour emporter tous mes meubles ; une journée suffira pour transporter tout , si on veut aller un peu vite.

Je voudrois que cela fût déjà fait , lui dis-je , tant j'ai hâte que nous buvions ensemble ; car là-bas, il faudra bien que mon assiette soit vis-à-vis la vôtre , attendu qu'un parent prend ses repas avec sa parente ; ainsi faites votre compte que dès demain tout sera détaillé dès sept heures du matin.

Ce qui fut conclu , fut exécuté. Mademoiselle Haberd soupa. Devenu hardi avec elle , je l'invitai à boire à la santé du cousin le dernier coup que je lui versai , pendant que Catherine , qui de tems en tems montoit pour la servir , étoit allé dans sa cuisine.

La santé du cousin fut bûë , il fit raison sur le champ ; car dès qu'elle eut vuïdé sa tasse ( & c'en étoit une ) je la remplis d'une rade

fade de vin pur ; & puis : à votre fanté cousine. Après quoi je descendis pour souper à mon tour.

Je mangeai beaucoup , mais je mâchai peu pour avoir plutôt fait ; j'aimai mieux courir les risques d'une indigestion que de demeurer long-tems avec Catherine dont l'inquiète curiosité me tracassa beaucoup , & sous le pretexte d'avoir à me lever matin le lendemain , je m'en retirai vite en la laissant tristement ébahie de tout ce qu'elle voyoit , aussi-bien que de la précipitation avec laquelle j'avois entassé mes morceaux , sans lui avoir répondu que des monosyllables.

Mais Jacob, dis-moi donc ceci ? Contes - moi donc cela ? Ma foi , dame Catherine , Mademoiselle Haberd a loué une maison , je lui ai donné le bras dans les chemins , nous étions allés , nous sommes revenus ; voilà tout ce que je sçai , bon soir. Ah ! qu'elle m'eût de bon

cœur dit des injures ; mais elle es-  
peroit encore , & la brutale n'o-  
isoit faire du bruit.

Il me tarde d'en venir à de plus  
grands événemens ; ainsi passons  
vîte à notre nouvelle maison.

Le Tapissier est venu le lende-  
main , nos meubles sont partis ,  
nous avons dîné debout , remet-  
tant de manger mieux & plus à  
notre aise au soupé dans notre  
nouveau gîte. Catherine convain-  
cuë enfin qu'elle ne nous suivra  
pas , nous a traités à l'avenant de  
notre indifférence pour elle , &  
comme le meritoit la banqueroute  
que nous lui faisons ; elle a disputé  
la propriété de je ne sçai combien  
de nippes à Mademoiselle Ha-  
berd , & soutenu qu'elles étoient  
à sa sœur aînée ; elle lui a fait mille  
chicanes , elle m'a voulu battre ,  
moi , qui ressemble à ce défunt Bap-  
tiste qu'elle m'a dit qu'elle avoit  
taint aimé. Mademoiselle Haberd  
a écrit un petit billet qu'elle a laissé

sur la table pour sa sœur, & par lequel elle l'avertit que dans sept ou huit jours, elle viendra pour s'arranger avec elle, & regler quelques petits interêts qu'elles ont à vuider ensemble. Un Fiacre est venu nous prendre, nous nous y sommes emballés sans façon la cousine & moi ; & puis fouïette cocher.

Nous voilà à l'autre maison ; & c'est d'icy qu'on va voir mes aventures devenir plus nobles & plus importantes ; c'est icy où ma fortune commence : serviteur au nom de Jacob : il ne sera plus question que de Monsieur de la Vallée ; nom que j'ai porté pendant quelque tems, & qui étoit effectivement celui de mon pere ; mais à celui-là on en joignoit un autre qui servoit à le distinguer d'un de ses freres, & c'est sous cet autre nom qu'on me connoît dans le monde, c'est celui-ci qu'il n'est pas nécessaire que je dise, & que

je ne pris qu'après la mort de Mademoiselle Haberd , non pas que je ne fusse content de l'autre ; mais parce que les gens de mon pays s'obstinèrent à ne m'appeller que de ce nom là. Passons à l'autre maison.

Notre hôtesse nous reçut comme ses amis les plus intimes. La chambre où devoit coucher Mademoiselle Haberd étoit déjà rangée , & j'avois un petit lit de camp tout prêt , dans l'endroit qui m'étoit réservé , & dont j'ai déjà fait mention.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir de quoi souper , & le Rôtisseur qui étoit à notre porte , nous eût fourni ce qu'il falloit ; mais notre obligeante hôtesse à qui j'avois dit que nous arriverions le soir même , y avoit pourvu , & voulut absolument que nous soupâssions chez elle.

Elle nous fit bonne chère , & notre appétit y fit honneur.

Mademoiselle Haberd com-  
mença d'abord par établir ma qua-  
lité de cousin, à quoi je ripostai  
sans façon par le nom de cousine ;  
& comme il me restoit encore un  
petit accent, & même quelques  
expressions de village, on remedia  
à cela par dire que j'arrivois de la  
campagne, & que je n'étois à Pa-  
ris que depuis deux ou trois mois.

Jusqu'ici donc mes discours  
avoient toujours eû une petite  
tournure champêtre ; mais il y  
avoit plus d'un mois que je m'en  
corrigeois assez bien quand je  
voulois y prendre garde, & je  
n'avois conservé cette tournure  
avec Mademoiselle Haberd, qu'à  
cause que je m'étois apperçu qu'  
elle me réussissoit auprès d'elle,  
& que je lui avois dit tout ce qui  
m'avoit plu à la faveur de ce lan-  
gage rustique ; mais il est certain  
que je parlois meilleur françois  
quand je voulois. J'avois déjà ac-  
quis assez d'usage pour cela, & je

76 LE PAYSAN  
crûs devoir m'appliquer à parler  
mieux qu'à l'ordinaire.

Notre repas fut le plus guai du  
monde, & j'y fus plus guai que  
personne.

Ma situation me paroissoit assez  
douce ; il y avoit grande appa-  
rence que Mademoiselle Haberd  
m'aimoit, elle étoit encore assez  
aimable, elle étoit riche pour  
moi ; elle jouïssoit bien de quatre  
mille livres de rente & au-delà, &  
j'appercevois un avenir très-riant  
& très prochain ; ce qui devoit  
rejouir l'ame d'un paysan de mon  
âge, qui presqu'au sortir de la cha-  
ruë pouvoit sauter tout d'un coup  
au rang honorable de bon Bour-  
geois de Paris ; en un mot j'étois  
à la veille d'avoir pignon sur ruë,  
& de vivre de mes rentes, cheri  
d'une femme que je ne haïssois  
pas, & que mon cœur payoit du  
moins d'une reconnoissance qui  
ressembloit si bien à de l'amour,  
que je ne m'embarrassois pas d'en



examiner la difference.

Naturellement j'avois l'humeur gaillarde , on a pû s'en appercevoir dans les recits que j'ai fait de ma vie ; & quand à cette humeur naturellement gaillarde , il se joint encore de nouveaux motifs de gaillardise , Dieu sçait comme on pétille ! Aussi faisois-je ; mettez avec cela un peu d'esprit, car je n'en manquois pas ; assaisonnez le tout d'une physionomie agréable , n'a-t'on pas de quoi plaire à table avec tous ces agrémens-là ? N'y remplit-on pas bien sa place ?

Sans doute que j'y vallois quelque chose ; car notre hôtesse qui étoit amie de la joye , à la verité plus capable de la goûter quand elle la trouvoit , que de la faire naître ; car sa conversation étoit trop diffuse pour être piquante ; & à table il ne faut que des mots & point de recits.

Notre hôtesse donc , ne sçavoit quel compliment me faire qui fût

digne du plaisir que lui donnoit ma compagnie, disoit-elle ; elle s'atendrissoit ingenuëment en me regardant , je lui gagnois le cœur , & elle le disoit bonnement , elle ne s'en cachoit pas.

Sa fille qui avoit comme je l'ai dit , dix-sept ou dix-huit ans , je ne sçai plus combien , & dont le cœur étoit plus discret & plus mâtois , me regardoit du coin de l'œil , & prenant un extérieur plus dissimulé que modeste , ne témoignoit que la moitié du goût qu'elle prenoit à ce que je disois.

Mademoiselle Haberd , d'une autre part , me paroissoit stupéfaite de toute la vivacité que je montrois ; je voyois à sa mine , qu'elle m'avoit bien crû de l'esprit , mais non pas tant que j'en avois.

Je pris garde en même tems qu'elle augmentoit d'estime & de penchant pour moi ; mais que cette augmentation de sentimens n'alloit pas sans inquietude.

Les

Les éloges de ma naïve hôtesse l'intriguoient , les regards fins & dérobés que la jeune fille me lançoit de côté, ne lui échapoient pas. Quand on aime , on a l'œil à tout, & son ame se partageoit entre le souci de me voir si aimé, & la satisfaction de me voir si aimable.

Je m'en apperçus à merveilles ; & ce talent de lire dans l'esprit des gens, & de débrouïller leurs sentimens secrets, est un don que j'ai toujours eu , & qui m'a quelques fois bien servi.

Je fus charmé d'abord de voir Mademoiselle Haberd dans ces dispositions-là ; c'étoit bon signe pour mes esperances, cela me confirmoit son inclination pour moi , & devoit hâter ses bons desseins ; d'autant plus que les regards de la jeune personne & les douceurs que me disoit la mere , me mettoient comme à l'enchere.

Je redoublai donc d'agréments le plus qu'il me fut possible pour

entretenir Mademoiselle Habêrd dans les allarmes qu'elle en prenoit ; mais comme il falloit qu'elle eût peur du goût qu'on avoit pour moi , & non pas de celui qu'elle m'auroit senti pour quelqu'une de ces deux personnes , je me ménageai de façon que je ne devois lui paroître coupable de rien , & qu'elle pouvoit juger que je n'avois point d'autre intention que de me divertir & non pas de plaire , & que si j'étois aimable , je n'en voulois profiter que dans son cœur & non dans celui d'aucune de ces deux femmes.

Pour preuve de cela , j'avois soin de la regarder très-souvent avec des yeux qui demandoient son approbation pour tout ce que je disois ; desorte que j'eus l'art de la rendre contente de moi , de lui laisser ses inquiétudes qui pouvoient m'être utiles , & de continuer de plaire à nos deux hôteses , à qui je trouvai aussi le secret de

persuader qu'elles me plaisoient , afin de les exciter à me plaire à leur tour , & de les maintenir dans ce penchant qu'elles marquoient pour moi ; & dont j'avois besoin pour presser Mademoiselle Haberd de s'expliquer ; & s'il faut tout dire , peut-être aussi voulois-je voir ce qui arriveroit de cette aventure , & tirer parti de tout ; on est bien-aise d'avoir , comme on dit , plus d'une corde à son arc.

Mais j'oubliois une chose , c'est le portrait de la jeune fille , & il est nécessaire que je le fasse.

J'ai dit son âge. Agathe , c'étoit son nom, dans son éducation bourgeoise , avoit bien plus d'esprit que sa mere , dont les épanchemens de cœur & la naïveté babillarde lui paroissoient ridicules ; ce que je connoissois par certains petits sourires malins qu'elle faisoit de tems en tems , & dont la signification passoit la mere qui étoit trop bonne & trop franche pour être si intelligente.

Agathe n'étoit pas belle , mais elle avoit beaucoup de délicatesse dans les traits , avec des yeux vifs & pleins de feu ; mais d'un feu que la petite personne retenoit & ne laissoit éclater qu'en sournoise , ce qui tout ensemble lui faisoit une physionomie piquante & spirituelle , mais friponne , & de laquelle on se méfioit d'abord à cause de ce je ne sçai quoi de rusé qui brochoit sur le tout , & qui ne la rendoit pas bien sûre.

Agathe , à vûë de pays , avoit du penchant à l'amour , on lui sentoit plus de disposition à être amoureuse que tendre , plus d'hypocrisie que de mœurs , plus d'attention pour ce qu'on diroit d'elle , que pour ce qu'elle seroit dans le fond : c'étoit la plus intrepide menteuse que j'aye connu ; je n'ai jamais vû son esprit en défaut sur les expédiens ; vous l'auriez crûë timide , il n'y avoit point d'ame plus ferme , plus résolue , point de tête qui se

démontât moins ; il n'y avoit personne qui se souciât moins dans le cœur d'avoir fait une faute de quelque nature qu'elle fût ; personne en même tems qui se souciât tant de la couvrir ou de l'excuser ; personne qui en craignît moins le reproche quand elle ne pouvoit l'éviter ; & alors , vous parliez à une coupable si tranquille , que sa faute ne vous paroissoit plus rien.

Ce ne fut pas sur le champ que je démêlai tout ce caractère que je développe ici , je ne le sentis qu'à force de voir Agathe.

Il est certain qu'elle me trouva à son gré aussi-bien que sa mere à qui je plûs beaucoup, & qui étoit une bonne femme dont on pouvoit mener le cœur bien loin ; ainsi , des deux côtés, je voyois une assez belle carrière ouverte à mes galanteries si j'en avois voulu tenter le succès.

Mais Mademoiselle Haberd étoit plus sûre que tout cela ; elle

ne répondoit de ses actions à personne ; & ses desseins , s'ils m'étoient favorables , n'étoient sujets à aucune contradiction. D'ailleurs, je lui devois de la reconnoissance , & c'étoit là une dette que j'ai toujours bien payée à tout le monde.

Ainsi , malgré la faveur que j'acquis , dès ce jour , dans la maison ; malgré toutes les apparences qu'il y avoit que je serois en état de me faire valoir , je résolus de m'en tenir au cœur le plus prêt & le plus maître de se déterminer.

Il étoit minuit quand nous sortîmes de table ; on conduisit Mademoiselle Haberd à sa chambre , & dans l'espace du peu de chemin qu'il falloit faire pour cela , Agathe trouva plus de dix fois le moment de jouer de la prunelle sur moi , d'une manière très-flateuse , & toujours sournoise , à quoi je ne pûs m'empêcher de répondre à mon tour , & le tout si rapidement de part & d'autre , qu'il n'y a-



voit que nous qui pussions saisir ces éclairs-là.

Quant à moi, je ne repondois à Agathe, ce me semble, que pour ne pas mortifier son amour propre ; car il est dur de faire le cruel avec de beaux yeux qui cherchent les vôtres.

La mere m'avoit pris sous le bras, & ne se laissoit point de dire : Allez vous êtes un plaisant garçon, on ne s'ennuiera pas avec vous.

Je ne l'ai jamais vû si gaillard, répartoit à cela la cousine, d'un ton qui me disoit vous l'êtes trop.

Ma foi, Mesdames, disois-je, mon humeur est de l'être toujours ; mais avec de bon vin, bonne chere, & bonne compagnie, on l'est encore davantage qu'à son ordinaire ; est-il pas vrai cousine ? ajoutai-je, en lui ferrant le bras que je tenois aussi.

Ce fut en tenant de pareils discours que nous arrivâmes à l'appartement de Mademoise Haberd.

Je crois que je dormirai bien ; dit-elle , quand nous y fûmes , en affectant une lassitude qu'elle n'avoit pas , & qu'elle feignoit , pour engager notre hôtesse à prendre congé d'elle.

Mais notre hôtesse n'étoit pas expeditive dans ses politesses ; & par abondance d'amitié pour nous , il n'y eut point de petites commodités dans cet appartement , qu'elle ne se piquât de nous faire remarquer.

Elle proposa ensuite de me mener à ma chambre ; mais je compris , à l'air de la cousine , que cet excès de civilité n'étoit pas de son goût , & je la refusai le plus honnêtement qu'il me fut possible.

Enfin , nos Dames s'en allerent , chassées par les bâillemens de Mademoiselle Haberd , qui en fit à la fin de très-vrais peut-être pour en avoir fait de faux.

Et moi je sortois avec nos hôteses pour me retirer décemment chez moi , quand la cousine me rappella.

Monsieur de la Vallée , cria-t-elle , attendez un instant ; j'ai une commission à vous donner pour demain ; & là-dessus je rentrai en souhaitant le bon soir à la mere & à la fille , honoré moi-même de leur reverence, & sur tout de celle d'Agathe qui ne confondit pas la sienne avec celle de sa mere ; qui la fit à part afin que je la distinguasse, & que je prisse garde à tout ce qu'elle y mit d'expressif & d'obligeant pour moi.

Quans je fus rentré chez Mademoiselle Haberd , & que nous fûmes seuls ; je présimai qu'il alloit être question de quelque réflexion chagrine sur nos aventures de table , & sur l'avantage que j'avois eû d'y paroître si amusant.

Cependant , je me trompai ; mais non pas sur les intentions , car ce qu'elle me dit marquoit que ce n'étoit que partie remise.

Notre joyeux cousin , me dit-elle , j'ai à vous parler ; mais il est

trop tard & heure induë , ainsi ;  
différons la conversation jusqu'à  
demain ; je me leverai plus matin  
qu'à l'ordinaire pour ranger quel-  
ques hardes qui sont dans ces pa-  
quets , & je vous attendrai entre  
huit & neuf dans ma chambre , afin  
de voir quelles mesures nous de-  
vons prendre sur mille choses que  
j'ai dans l'esprit , entendez-vous ?  
n'y manquez pas ; car notre hôtesse  
a tout l'air de venir demain sçavoir  
des nouvelles de ma santé , & peut-  
être de la vôtre , & nous n'aurions  
pas le tems de nous entretenir , si  
nous ne prevenions pas la fureur  
de ses politesses.

Ce petit discours , comme vous  
voyez , étoit un prélude d'humeur  
jalouse , ou du moins inquiète ;  
ainsi , je ne doutai pas un instant du  
sujet d'entretien que nous traite-  
rions le lendemain.

Je ne manquai pas au rendez-  
vous ; j'y fus même un peu plutôt  
qu'elle ne me l'avoit dit , pour lui

temoigner une impatience qui ne pouvoit que lui être agréable : aussi m'apperçus-je qu'elle m'en fût bon gré.

Ah ! voilà qui est bien , dit-elle , en me voyant ; vous êtes exact , Monsieur de la Vallée ; n'avez-vous encore vu aucune de nos hôtes depuis que vous êtes levé ?

Bon ! lui dis-je , je n'ai pas seulement songé si elles étoient au monde : Est-ce que nous avons affaire ensemble ? J'avois ma foi bien autre chose dans la tête !

Eh ! qu'est-ce donc qui vous a occupé ? reprit-elle. Notre rendez-vous , lui dis-je , que j'ai eu toute la nuit dans la pensée.

Je n'ai pas laissé que d'y rêver aussi , me dit-elle ; car ce que j'ai à te dire , la Vallée , est de conséquence pour moi. Eh ! mardi , ma chere cousine , repartis-je là-dessus , faites-donc vite , vous me rendez malade d'inquiétude. Dès que le sujet regarde votre personne , je ne

sçaurois plus durer sans le sçavoir ;  
Est-ce qu'il y a quelque chose qui  
vous fait peine ? Y a-t'il du remede ?  
N'y en a-t'il pas ? Me voilà comme  
un troublé si vous ne parlez vite.

Ne t'inquietes pas , me dit-elle ,  
il ne s'agit de rien de fâcheux.  
Dame , répondis-je , c'est qu'il  
faut compter que j'ai un cœur qui  
n'entend envers vous , pas plus de  
raison qu'un enfant , & ce n'est pas  
ma faute. Pourquoi m'avez-vous  
été si bonne ? je n'ai pô y tenir.

Mais mon garçon , me dit-elle  
alors en me regardant avec une  
attention qui me conjuroit d'être  
vrai ; n'exagères-tu point ton atta-  
chement pour moi & me dis-tu ce  
que tu penses ? puis-je te croire ?

Comment ! repris-je en faisant  
un pas en arriere ; vous doutez de  
moi ? Mademoiselle , pendant que  
je mettrois ma vie en gage , & une  
centaine avec , si je les avois , pour  
acheter la santé de la vôtre , & sa

continuation; vous doutez de moi? Helas! il n'y aura donc plus de joye en moi; car je n'ai vaillant que mon pauvre cœur; & dès que vous ne le connoissez pas, c'est tout comme si je n'avois plus rien: voilà qui est fini; après toutes les graces que j'ai reçues d'une maîtresse qui m'a donné sa parenté pour rien; si vous me dites: M'aimes-tu cousin? Que je vous dise, eh pardi ouï, cousine; & que vous repartiez, peut-être que non, cousin: Votre parent est donc pis qu'un ours; il n'y a point, dans les bois, d'animal qui soit son pareil, ni si dénaturé que lui. N'est-ce pas là un beau bijou que vous avez mis dans votre famille? Allez, que Dieu vous le pardonne, Mademoiselle, car il n'y a plus de cousine, j'aurois trop de confusion de proferer ce nom-là, après la barbarie que vous me croyez dans l'ame; allez, Mademoiselle, j'aimerois mieux ne vous avoir jamais ni vûë ni apper-

çue , que de m'entendre accuser de la sorte par une personne qui a été le sujet de la premiere affection que j'ai eüe dans le cœur, hormis pere & mere que je ne compte pas, parce qu'on est leur race , & que l'amitié qu'on a pour eux n'ôte point la part des autres: mais j'avois une grande consolation à croire que vous sçaviez le fond de ma pensée ; que le Ciel me soit en aide , & à vous aussi. Helas ! de gaillard que j'étois , me voilà bien triste !

Je me ressouviens bien qu'en lui parlant ainsi , je ne sentoie rien en moi qui démentît mon discours. J'avouë pourtant que je tâchai d'avoir l'air & le ton touchant ; le ton d'un homme qui pleure , & que je voulus orner un peu la verité ; & ce qui est de singulier , c'est que mon intention me gagna tout le premier. Je fis si bien que j'en fus la dupe moi-même , & je n'eus plus qu'à me laisser aller sans m'embarasser de rien ajouter à



ce que je sentoïis ; c'étoit alors l'affaire du sentiment qui m'avoit pris, & qui en ſçait plus que tout l'art du monde.

Auſſi ne manquai-je pas mon coup ; je convainquis, je perſuadai ſi bien Mademoiſelle Haberd , qu'elle me crut juſqu'à en pleurer d'attendriſſement, juſqu'à me conſoler de la douleur que je témoignoïis , & juſqu'à me demander excuſe d'avoir douté.

Je ne m'appaiſai pourtant pas d'abord ; j'eûs le cœur gros encore quelque tems , le ſentiment me menoit ainſi, & il me menoit bien , car quand on eſt une fois en-train de ſe plaindre des gens , ſurtout en fait de tendreſſe , les reproches ont toujours une certaine durée ; & on ſe plaint encore d'eux , même après leur avoir pardonné ; c'eſt comme un mouvement qu'on a donné à quelque choſe , il ne ceſſe pas tout d'un coup , il diminue , & puis finit.

Mes tendres reproches finirent donc, & je me rendis ensuite à tout ce qu'elle me dit d'obligeant pour m'appaiser.

Rien n'attendrit tant de part & d'autre que ces scènes-là, sur tout dans un commencement de passion : cela fait faire à l'amour un progrès infini, il n'y a plus dans le cœur de discrétion qui tienne ; il dit en un quart d'heure ce que, suivant la bienséance, il n'auroit osé dire qu'en un mois, & le dit sans paroître aller trop vite ; c'est que tout lui échape.

Voilà du moins ce qui arriva alors à Mademoiselle Haberd. Je suis persuadé qu'elle n'avoit pas dessein de s'avancer tant qu'elle le fit, & qu'elle ne m'eût annoncé ma bonne fortune qu'à plusieurs reprises ; mais elle ne fut pas maîtresse d'observer cette économie-là : Son cœur s'épancha, j'en tirai tout ce qu'il méditoit pour moi ; & peut-être qu'à son tour, elle tira  
du

du mien plus de tendresse qu'il n'en avoit à lui rendre ; car je me trouvai moi-même étonné de l'aimer tant , & je n'y perdis rien comme on le va voir dans la suite de notre conversation qu'il est nécessaire que je rapporte , parce que c'est celle où Mademoiselle Harberd se declare.

Mon enfant , me dit-elle , après m'avoir vingt fois repeté ; je te crois , voilà qui est fait ; mon enfant , me dit-elle donc , je pense qu'à present tu vois bien de quoi il s'agit : Hélas ! lui dis-je , ma gracieuse parente , il me paroît que je vois quelque chose ; mais l'appréhension de m'abuser , me rend la vûë trouble , & les choses que je vois me confondent à cause de mon petit mérite : Est-ce qu'il se pourroit , Dieu me pardonne , que ma personne ne seroit pas déplaisante à la vôtre ? Est-ce qu'un bonheur comme celui-là , seroit la part d'un pauvre garçon qui sort

du Village ? Car voilà ce qui m'en semble , & si j'en étois bien certain , il faudroit donc mourir de joye ?

Oùï , Jacob , me répondit-elle alors , puisque tu m'entends , & que cela te fait tant de plaisir ; réjouis-t'en en toute sûreté.

Doucement ! donc , lui dis-je ; car j'en pâmerai d'aise ! Il n'y a qu'une raison qui me chicanne à tout ceci , ajoutai-je. Hé ! laquelle , me dit-elle ; c'est , lui répartis-je , que vous me direz , tu n'as rien , ni revenu , ni profit d'amassé ; rien à louer , tout à acheter , rien à vendre ; point d'autre gîte que la maison du prochain , ou bien la rue ; pas seulement du pain pour attrapper le bout du mois : après cela , mon petit Monsieur , n'êtes-vous pas bien fatigué de vous réjouir tant de ce que je vous aime ? Ne faudra-t-il pas encore vous remercier de la peine que vous prenez d'en être si ravi ? Voilà ,

Ma précieuse cousine, ce qui vous est loisible de répartir au contentement que je témoigne de votre affection : mais Dieu le sçait, ma parente, ce n'est point pour l'amour de toutes ces provisions-là que mon cœur se transporte.

J'en suis persuadée, me dit-elle, & tu ne penserois pas à m'en assurer, si cela n'étoit pas vrai, mon cher enfant.

Tenez, cousine, ajoutai-je, je ne songe non plus à pain, à vin, ni à gîte, que s'il n'y avoit ni bled, ni vigne, ni logis dans le monde; je les prendrai pourtant quand ils viendront; mais seulement parce qu'ils seront-là. Pour à de l'argent, j'y rêve comme au Mogol; mon cœur n'est pas une marchandise, on ne l'auroit pas quand on m'en offriroit mille écus plus qu'il ne vaut; mais on l'a pour rien, quand il y prend goût, & c'est ce qu'il a fait avec vous sans rien demander en retour. Que ce cœur

vous plaise ou vous fâche, n'importe, il a pris sa secouffe, il est à vous. Je confesse bonnement néanmoins que vous pouvez me faire du bien, parce que vous en avez ; mais je ne rêvois pas à cette arithmétique-là quand je me suis rendu à votre mérite, à votre jolie mine, à vos douces façons ; & je m'attendois à votre amitié, comme à voir, un Samedi, arriver Dimanche. La mienne est une affaire qui a commencé sur le Pont-Neuf ; de-là jusqu'à votre maison, elle a pris vigueur & croissance, sa perfection est venue chez vous, & deux heures après, il n'y avoit plus rien à y mettre ; en voilà le récit bien véritable.

Quoi ! me répondit-elle, si tu avois été plus riche & en situation de me dire, je vous aime, Mademoiselle, tu me l'aurois dit, Jacob ?

Qui ! moi ? m'écriai-je ; hé ! Merci de ma vie, je vous l'au-

rois dit avant que de parler , tout ainsi que je l'ai fait , ne vous déplaise ; & si j'avois été digne que vous m'eussiez envisagé à bon es-cient , vous auriez bien vû que mes yeux vous disoient des paroles que je n'osois pas prononcer ; jamais ils ne vous ont regardée qu'ils ne vous aient tenu les mêmes discours que je vous tiens : Et toujours je vous aime , & quoi encore, je vous aime ; je n'avois que ces mots-là dans l'œil. Hé bien , mon enfant , me répondit-elle , en jettant un soupir qui partoît d'une abondance de tendresse ; tu viens de m'ouvrir ton cœur , il faut que je t'ouvre le mien.

Quand tu m'as rencontrée , il y avoit long-tems que l'humeur difficile de ma sœur m'avoit rebutée de son commerce ; d'un autre côté , je ne sçavois quel parti prendre , ni à quel genre de vie je devois me destiner , en me séparant d'avec elle ; j'avois quelque-

fois envie de me mettre en pension ; mais cette façon de vivre a ses désagréments, il faut le plus souvent sacrifier ce qu'on veut à ce que veulent les autres, & cela m'en dégoûtoit. Je songeois quelquefois au mariage ; je ne suis pas encore en âge d'y renoncer, me disois-je ; je puis apporter un assez beau bien à celui qui m'épousera ; & si je rencontre un honnête homme, un esprit doux, un bon caractère, voilà du repos pour le reste de mes jours. Mais cet honnête homme, où le trouver ? Je voyois bien des gens qui me jetoient des discours à la dérobée pour m'attirer à eux. Il y en avoit de riches, mais ils ne me plaisoient point ; les uns étoient d'une profession que je n'aimois pas ; j'apprenois que les autres n'avoient point de conduite ; celui-ci aimoit le vin, celui-là le jeu, un autre, les femmes ; car il y a si peu de personnes dans le monde qui



vivent dans la crainte de Dieu, si peu qui se marient pour remplir les devoirs de leur état ! Parmi ceux qui n'avoient point ces vices-là, l'un étoit un étourdi, l'autre étoit sombre & mélancolique, & je cherchois quelqu'un d'un caractère ouvert & gai, qui eût le cœur bon & sensible, qui répondît à la tendresse que j'aurois pour lui. Peu m'importoit qu'il fût riche ou pauvre, qu'il eût quelque rang, ou qu'il n'en eût pas. Je n'étois pas délicate non plus sur l'origine, pourvû qu'elle fût honnête ; c'est-à-dire, pourvû qu'elle ne fût qu'obscure, & non pas vile & méprisable, & j'avois raison de penser modestement là-dessus ; car je ne suis née moi-même que de parens honorables, & non pas connus. J'attendois donc que la Providence à qui je remettois le tout, me fît trouver l'homme que je cherchois ; & ce fut dans ce tems-là que je te rencontrai sur le Pont-Neuf.

Je l'interrompis à cet endroit de son discours,

Je veux, lui dis-je, acheter une Tablette pour écrire l'année, le jour, l'heure & le moment, avec le mois, la semaine, & le tems qu'il faisoit le jour de cette heureuse rencontre.

La Tablette est toute achetée, mon fils, me dit-elle, & je te la donnerai, laisse-moi achever.

J'étois extrêmement foible, quand nous nous rencontrâmes, & il faut avoïer que tu me secourus avec beaucoup de zele.

Lorsque par tes soins, je fus revenuë à moi, je te regardai avec beaucoup d'attention, & tu me parus d'une physionomie tout-à-fait prévenante.

Grand merci à Dieu qui a permis que je la porte, m'écriai-je encore à ces mots. Oüi, dit-elle, tu me plûs d'abord; & le penchant que j'eus pour toi, me parut être si subit & si naturel, que je ne pus m'empêcher

m'empêcher d'y faire quelque réflexion. Qu'est-ce que c'est que ceci ? me dis-je ; je me sens comme obligée d'aimer ce jeune homme ! Là-dessus , je me recommandai à Dieu qui dispose de tout , & le priai de vouloir bien , dans les suites , me manifester sa sainte volonté sur une aventure qui m'étonnoit moi-même.

Hé bien, Cousine, lui dis-je alors ; ce jour-là , nos prières partirent donc l'une quant & quant l'autre ; car pendant que vous faisiez la vôtre , je fis aussi ma petite oraison à part. Mon Dieu ! disois-je, qui avez mené Jacob sur ce Pont-Neuf , mon Dieu , que vous seriez clement envers moi , si vous mettiez dans la fantaisie de cette honnête Demoiselle de me garder toute sa vie , ou seulement toute la mienne à son aimable service !

Est-il bien possible , me répondit Mademoiselle Haberd, que

cette idée-là te soit venue ? mon garçon,

Par ma foi oui , lui dis-je , & je ne la sentis point venir , je la trouvée toute arrivée.

Que cela est particulier ! reprit-elle. Quoiqu'il en soit , tu m'aideras à revenir chez moi ; & durant le chemin , nous nous entretenmes de ta situation. Je te fis plusieurs questions ; & je ne sçaurois t'exprimer combien je fus contente de tes réponses , & des mœurs que tu montrais. Je te voyois une simplicité , une candeur qui me charmoit , & j'en revenois toujours à ce penchant que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour toi. Toujours je demandois à Dieu qu'il daignât m'éclairer là-dessus , & me manifester ce qu'il vouloit que cela devînt. Si sa volonté est que j'épouse ce garçon-là , disois-je , il arrivera des choses qui me le prouveront pendant qu'il demeurera chez nous.

Et je raisonnois fort bien: Dieu ne m'a pas laissé long-tems dans l'incertitude. Le même jour, cet Ecclésiastique de nos amis vint nous voir, & je t'ai dit la querelle que nous eûmes ensemble.

Ah! ma cousine, la bonne querelle! m'écriai-je; & que ce bon Directeur a bien fait d'être si fantasque! Comme tout cela s'arrange! Une rue où l'on se rencontre, une prière d'un côté, une oraison d'un autre, un Prêtre qui arrive, & qui vous reprimande; votre sœur qui me chasse; vous qui me dites, Arrêtes; une division entre deux filles pour un garçon que Dieu envoie; que cela est admirable! & puis vous me demandez si je vous aime? Eh! Mais cela se peut-il autrement? Ne voyez-vous pas bien que mon affection se trouve-là par Prophetie divine, & que cela étoit décidé avant nous? Il n'y a rien de si visible.

En vérité, tu dis à merveilles,

me répondit-elle, & il semble que Dieu te fournisse de quoi achever de me convaincre. Allons, mon fils, je n'en doute pas, tu es celui à qui Dieu veut que je m'attache; tu es l'homme que je cherchois, avec qui je dois vivre, & je me donnerai à toi.

Et moi, lui dis-je, je m'humilie devant ce bienheureux don, ce bon mariage que je ne mérite point, sinon que c'est Dieu qui vous l'ordonne, & que vous êtes trop bonne Chrétienne pour aller là contre. Tout le profit en est à moi, & toute la charité à vous.

Je m'étois jetté à genoux pour lui parler ainsi, & je lui baisai la main qu'elle crût dévotement devoir abandonner aux transports de ma reconnoissance.

Leve-toi, la Vallée. Oui, me dit-elle après, oui, je t'épouserai; & comme on ne peut se mettre trop tôt dans l'état où la Providence nous demande; que d'ailleurs,

malgré notre parenté établie, on pourroit trouver indécent de nous voir loger ensemble, il faut hâter notre mariage.

Il est matin, répondis-je ; en se tremoussant le reste de la journée, en allant & venant, est-ce qu'on ne pourroit pas faire en sorte avec le Notaire & le Prêtre de nous bénir après minuit ? Je ne sçai pas comment cela se pratique.

Non, me dit-elle, mon enfant, les choses ne sçauroient aller si vite ; il faut d'abord que tu écrives à ton pere de t'envoyer son consentement.

Bon ! répartis-je, mon pere n'est pas dégoûté ; il consentiroit, quand il seroit mort, tant il seroit aise de ma rencontre.

Je n'en doute pas, dit-elle, mais commences par faire ta lettre ce matin ; il nous faudra des témoins, je les veux discrets ; mon dessein est de cacher d'abord notre mariage, à cause de ma sœur, & je ne sçai qui prendre. I ii j

Prenons notre hôtesse , lui dis-je , & quelqu'un de ses amis ; c'est une bonne femme qui ne dira mot.

J'y consens , dit-elle , d'autant plus que cela fera cesser toutes ces petites amitiés qu'elle te fit hier , & qu'elle continueroit peut-être encore ; aussi-bien que sa fille qui est une jeune étourdie assez mal élevée à ce qu'il m'a paru ; & avec qui je te prie de battre froid.

Nous en étions-là , quand nous entendîmes du bruit ; c'étoit notre hôtesse-escortée de sa cuisinière qui nous apportoit du café.

Etes-vous levée ? ma voisine , s'écria-t-elle à la porte. Il y a longtemps , dit Mademoiselle Haberd , en allant lui ouvrir ; entrez , Madame. Ah ! Bon jour , lui dit l'autre. Comment vous portez-vous ? Avez-vous bien reposé ? Monsieur de la Vallée , je vous salue. Je passe tous nos complimens , & la conversation qui se fit en prenant du café.



Quand la Cuifiniere eut remporté les tasses : Madame , lui dit Mademoifelle Haberd ; vous me paroiffez la meilleure perfonne du monde , & j'ai une confiance à vous faire fur une chofe où j'ai même befoin de votre fecours.

Eh ! Mon Dieu , ma chere Demoifelle , quel fervice puis-je vous rendre ? repondit l'Hôteffe avec une effufion de zele & de bonté qui étoit fincere. Parlez : mais , non , ajoûta-t-elle tout de fuite , attendez que j'aïlle fermer les portes ; dès que c'eft un fecret , il faut que perfonne ne nous entende.

Elle fe leva en difant ceci , fortit , & puis , du haut de l'efcalier , appella fa cuifiniere. Javote ! lui cria-t-elle , fi quelqu'un vient me demander , dites que je fuis sortie ; empêchez auffi qu'on ne monte chez Mademoifelle : & fur tout , que ma fille n'y entre pas , parce que nous avons à parler en fecret enfemble.

entendez-vous ? Et après ces mesures si discrettement prises contre les importuns, la voilà qui revient à nous, en fermant portes & verroux de sorte que par respect pour la confiance qu'on devoit lui faire, elle débute par avertir toute la maison qu'on devoit lui en faire une; son zele & sa bonté n'en sçavoient pas davantage; & c'est assez là le caractère des meilleures gens du monde. Les âmes excessivement bonnes sont volontiers imprudentes par excès de bonté même, & d'un autre côté, les âmes prudentes sont assez rarement bonnes.

« Eh ! Madame , lui dit Mademoiselle Haberd , vous ne deviez point dire à votre Cuisiniere que nous avions à nous entretenir en secret ; je ne voulois point qu'on sçût que j'ai quelque chose à vous confier.

Oh ! n'importe , dit-elle , ne vous embarrassez pas. Si je n'avois pas averti , on feroit venu nous

troubler ; & n'y eût - il que ma fille , la précaution étoit nécessaire. Allons, Mademoiselle, voyons de quoi il s'agit ; je vous défie de trouver quelqu'un qui vous veuille tant de bien que moi, sans compter que je suis la confidente de tous ceux qui me connoissent : Quand on m'a dit un secret , tenez , j'ai la bouche cousue ; j'ai perdu la parole. Hier encore, Madame une telle, qui a un mari qui lui mange tout , m'apporta mille francs qu'elle me pria de lui cacher, & qu'il lui mangeroit aussi s'il le sçavoit ; mais je les lui garde. Ah ça ; dites.

Toutes ces preuves de la discrétion de notre bonne Hôtesse n'encourageoient point Mademoiselle Haberd : mais après lui avoir promis un secret , il étoit peut-être encore pis de le lui refuser que de le lui dire ; ainsi il fallut parler.

J'aurai fait en deux mots , dit Mademoiselle Haberd ; c'est que

nous allons nous marier , Monsieur de la Vallée que vous voyez , & moi.

Ensemble ? dit l'hôtesse , avec un air de surprise. Oui , reprit Mademoiselle Haberd , je l'épouse.

Oh , oh ! dit-elle ; eh bien , il est jeune , il durera long-tems. Je voudrois en trouver un comme lui , moi , j'en ferois de même. Y a-t-il long-tems que vous vous aimez ? Non , dit Mademoiselle Habert , en rougissant. Eh bien , c'est encore mieux , mes enfans , vous avez raison. Pour faire l'amour , il n'y a rien de tel que d'être mari & femme : mais n'avez-vous pas vos dispenses ? car vous êtes cousins.

Nous n'en avons pas besoin , dis-je alors : nous n'étions parens que par prudence , que par honnêteté pour les discours du monde.

Ha , ha ! Cela est plaisant , dit-elle. Eh , mais , vous m'apprenez-là des choses que je n'aurois jamais

devinées. C'est donc de votre nœce que vous me priez ?

Ce n'est pas-là tout, dit Mademoiselle Haberd, nous voulons tenir notre mariage secret à cause de ma sœur qui feroit du bruit peut-être.

Eh ! Pourquoi du bruit ? A cause de votre âge ? reprit notre hôte. Eh ! pardi, voilà bien de quoi ! La semaine passée, n'y eût-il pas une femme de soixante & dix ans pour le moins, qu'on fiança dans notre Paroisse avec un cadet de vingt ans ? L'âge n'y fait rien que pour ceux & celles qui l'ont ; c'est leur affaire.

Je ne suis pas si âgée, dit Mademoiselle Haberd, d'un air un peu déconcerté qui ne l'avoit pas quitté. Eh ! pardi non, dit l'hôte ; vous êtes en âge d'épouser, ou jamais : après tout, on aime ce qu'on aime ; il se trouve que le futur est jeune : Hé bien, vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans,

ce n'est pas votre faute non plus que la sienne. Tant mieux qu'il soit jeune, ma voisine, il aura de la jeunesse pour vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins; quand ce seroit vingt, quand ce seroit trente, il y a encore quarante par dessus; & l'un n'offense pas plus Dieu que l'autre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise? Que vous seriez sa mere? Eh bien, le pis aller de tout cela, c'est qu'il seroit votre fils. Si vous en aviez un, il n'auroit peut-être pas si bonne mine, & il vous auroit déjà coûté davantage: moquez-vous du caquet des gens & achevez de me conter votre affaire.

Vous voulez cacher votre mariage, n'est-ce pas? Hé cela vous sera aisé; car de marmot, il n'y en a point à craindre, vous en voilà quitte, & il n'y a que cela qui trahisse: Après.

Si vous faites toujours vos réflexions aussi longues sur chaque

article , dit alors Mademoiselle Haberd , excédée de ses discours sur cette matiere , je n'aurai pas le tems de vous mettre au fait. A l'égard de l'âge, je suis bienaise de vous dire, Madame, que je n'ai pas lieu de craindre tant les caquets ; & qu'à quarante-cinq ans que j'ai...

Quarante-cinq ans ! s'écria l'autre , en l'interrompant : Eh , ce n'est rien que cela : ce n'est que vingt-cinq de plus qu'il a ; pardi , je vous en croyois cinquante pour le moins ; c'est sa mine qui m'a trompée en comparaison de la vôtre : Rien que quarante-cinq ans ! ma voisine , oh ! votre fils pourra bien vous en donner un autre. Vis-à-vis de nous , il y a une Dame qui accoucha le mois passé à quarante-quatre & qui n'y renonce pas à quarante-cinq & si son mari en a plus de soixante & douze. Oh ! nous voilà bien ; Vous , qui êtes apétissante , & lui qui est jeune , il y aura famille. Eh ! dites - moi

110      LE PAYSAN

donc? Est-ce un Notaire pour le contrat que vous voulez que je vous enseigne? Je vous menerai tantôt chez le mien, ou bien je vais dire à Javotte d'aller le prier de passer ici.

Eh! non, Madame, dit Mademoiselle Haberd, ne vous souvenez-vous plus que je veux tenir mon mariage secret? Ah! Oui à propos, dit-elle; nous irons donc chez lui en cachette. Ah! ça, il y a les bans à cette heure?

C'est touchant tout cela, lui dis-je alors, que Mademoiselle Haberd souhaitoit que vous l'aidassiez, soit pour des témoins, soit pour parler aux Prêtres de la Paroisse.

Laissez-m'en le soin, dit-elle; c'est après demain Dimanche, il faut faire publier un ban; tantôt nous sortirons pour arranger le tout. Je connois un Prêtre qui nous menera bon train; ne vous inquiétez pas, je lui parlerai ce matin.



Je vais m'habiller ; sans adieu, voisine. A quarante-cinq ans , apprehender qu'on ne cause d'un mariage ! Eh , vous n'y songez pas , voisine. Adieu, adieu , ma bonne amie , votre servante , monsieur de la Vallée. A propos , vous me parlâtes hier d'une cuisiniere, vous en aurez une tantôt , Javotte me l'a dit , elle a été l'avertir ce matin de venir ; elle est de sa connoissance , elles sont toutes deux du même pays : ce sont des Champenoises & moi aussi ; c'est déjà trois , & cela fera quatre avec vous ; car je vous crois de Champagne , n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en riant. Non , c'est moi , lui dis-je , vous vous êtes méprise , Madame. Eh bien , oui , dit-elle , je sçavois bien qu'il y en avoit un de vous deux du pays ; n'importe qui. Bon jour , jusqu'au revoir.

Quand elle fut partie : Voilà une sottie femme , me dit Mademoiselle Haberd , avec son âge , & sa

mere, & son fils; je suis bien fâchée de lui avoir déclaré nos affaires. Jacob, si je suis aussi vieille à tes yeux que je le suis aux siens, je ne te conseille pas de m'épouser.

Eh ! Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que c'est un peu par rancune. Tenez, entre nous, ma parente, je crois qu'elle me prendroit si vous me laissiez-là, en cas que je le voulusse, & je ne le voudrois pas : il n'y a point de femme qui me fût quelque chose après vous. Mais, attendez, je m'en vais vous montrer votre vieillesse : & je courus en disant ces mots, détacher un petit miroir qui étoit accroché à la tapisserie. Tenez, lui dis-je, regardez vos quarante-cinq ans, pour voir s'ils ne ressemblent pas à trente, & gageons qu'ils en approchent plus que vous ne dites.

Non, mon cher enfant, reprit-elle, j'ai l'âge que je viens de dire ; & il est vrai que presque per-

sonne

Donné ne me le donne, Ce n'est pas que je me vante d'être ni fraîche, ni jolie, quoiqu'il n'ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée: mais je n'ai jamais pris garde à ce qu'on m'a dit là-dessus.

Nous n'eumes pas le tems d'en dire davantage, car Agathe arriva.

Hélas ! Mademoiselle, s'écria-t-elle en entrant à Mademoiselle Haberd ; vous me prenez donc pour une causeuse, puisque vous n'avez pas voulu que je sçusse ce que vous avez dit à ma mere ? Elle dit qu'elle s'en va pour vous chez son Notaire, & puis delà à la Paroisse ? Est-ce pour un mariage ?

A ce mot de mariage, Mademoiselle Habert rougit, sans sçavoir que répondre. C'est pour un Contrat, dis-je en prenant la parole, & il faut même à cause de cela, que j'écrive tout-à-l'heure une lettre qui presse : ce que je dis exprès, afin que la petite fille nous

laissât en repos ; car je sentoîs que sa presence pésoit à Mademoiselle Haberd , qui ne pouvoit revenir de la surprise où la jettoit la conduite étourdie de la mere.

Et sur le champ je cherchai du papier , & me mis en effet à écrire à mon pere : Mademoiselle Haberd faisoit semblant de me dicter tout bas ce que j'écrivois ; de façon qu'Agathe sortit.

Toute indiscrette qu'étoit la mere , elle nous servit pourtant à merveilles. En un mot , toutes les mesures furent prises , nous eûmes le sur-lendemain un ban de publié. L'après-midi du même jour nous allâmes chez le Notaire , où le contrat fut dressé : Mademoiselle Habert m'y donna tout ce qu'elle avoit , pour en jouir pendant ma vie. Le consentement de mon pere arriva quatre jours après , & nous étions à la veille de nos nôces secrètes , quand pour je ne sçai quoi , dont je ne me res-

Jourviens plus, nous fûmes obligés d'aller parler à ce Prêtre de la connoissance de nôtre Hôteſſe. C'étoit lui qui devoit nous marier le lendemain, c'eſt-à-dire, pendant la nuit, & qui s'étoit même chargé d'une quantité de petits détails, par conſideration pour nôtre Hôteſſe à qui il avoit quelque obligation.

Ce fut Mademoiſelle Habert ; qui donna le ſoir, à ſouper à celleſi, à la fille, & à quatre témoins. On étoit convenu qu'on ſortiroit de table à onze heures ; que la mère & la fille ſe retireroient dans leur appartement ; qu'on laifferoit coucher Agathe, & qu'à deux heures après minuit, nous partirions nôtre Hôteſſe, les quatre témoins de ſes amis, Mademoiſelle Habert, & moi, pour aller à l'Egliſe.

Nous nous rendîmes donc ſur les ſix heures du ſoir à la Paroiſſe, où devoit ſe trouver cet Eccleſi-

siastique à qui nous avions à parler ; il étoit averti que nous viendrions ; mais il n'avoit pû nous attendre ; & un de ses confreres nous dit de sa part , qu'il se rendroit dans une heure ou deux chez nôtre Hôte-  
tesse.

Nous nous en retournâmes , & nous étions prêts de nous mettre à table , quand on nous annonça l'Ecclesiastique en question ; qu'on ne nous avoit pas nommé ; & à qui on n'avoit pas dit notre nom non plus.

Il entre. Figurez-vous nôtre étonnement ! quand au lieu d'un homme que nous pensions ne pas connoître, nous vîmes ce Directeur qui chez Mesdemoiselles Habert avoit décidé pour ma sortie de chez elles.

Ma prétendue fit un cri en le voyant, cri assez imprudent, mais ce sont de ces mouvemens qui vont plus vite que la réflexion. Moi j'étois en train de lui tirer

une reverence que je laissai à moitié faite ; il avoit la bouche ouverte pour parler , & il demeura sans mot dire. Nôtre Hôteſſe marchoit à lui , & s'arrêta avec des yeux ſtupefaits de nous voir tous immobiles ; un des témoins ami de l'Hôteſſe , qui s'étoit avancé vers l'Eccleſiaſtique pour l'embrasser , étoit reſté les bras tendus ; & nous composions tous le ſpectacle le plus ſingulier du monde. C'étoit autant de ſtatues à peindre.

Notre ſilence dura bien deux minutes. A la fin , le Directeur le rompit ; & s'adreſſant à l'Hôteſſe : Madame, lui dit-il , eſt-ce que les perſonnes en queſtion ne ſont pas ici ? ( car il ne ſ'imagina pas que nous fuſſions les ſujets de ſa miſſion preſente , c'eſt-à-dire , ceux qu'il devoit matier , cinq ou ſix heures après. ) Hé , pardr , répondit-elle , les voilà toutes deux , Mademoiſelle Haberd & Monſieur de la Vallée.

A peine put-il le croire, & effectivement il étoit fort singulier, que ce fût nous. C'étoit de ces nouvelles qu'on peut apprendre, & dont on ne se doute point.

Quoi ! dit-il, après avoir, un instant ou deux, promené ses regards étonnés sur nous, vous nommez ce jeune homme Monsieur de la Vallée, & c'est lui qui épouse cette nuit Mademoiselle Haberd ?

Lui-même répondit l'Hôtesse, je n'en sçache pas d'autre, & apparemment que Mademoiselle n'en épouse pas deux.

Ma future ni moi nous ne répondions rien ; je tenois mon chapeau à la main de l'air le plus dégagé qu'il m'étoit possible ; je souriois même en regardant le Directeur pendant qu'il interrogeoit notre Hôtesse ; mais je ne souriois que par contenance, & non pas tout de bon ; & je suis persuadé, que ma façon dégagée n'empêchoit pas que je n'eusse l'air assez



fol. Il faudroit avoir un furieux fond d'effronterie , pour tenir bon contre de certaines choses , & je n'étois né que hardi , & point effronté.

A l'égard de ma future , fa contenance étoit d'avoir les yeux baissés , avec une mine qu'il seroit assez difficile de définir. Il y avoit de tout , du chagrin , de la confusion, de la timidité, qui venoient d'un reste de respect dévot pour ce Directeur ; & sur le tout , un air pensif comme d'une personne , qui a envie de dire : je me moque de cela ; mais qui est encore trop étourdie , pour être si résoluë.

Cet Ecclesiastique , après avoir jetté les yeux sur nous : Madame, dit-il en s'adressant à notre Hôtesse , cette affaire-ci mérite un peu de réflexion : voulez vous bien , que je vous dise un mot en particulier. Passons un moment chez vous, je vous prie ; notre entretien ne sera que d'un instant.

Où-da , Monsieur , répondit-elle , charmée de se trouver de toute maniere un personnage si important dans l'aventure : Mademoiselle , ne vous impatientez pas , cria-t-elle à Mademoiselle Haberd en partant , Monsieur dit que nous aurons bien-tôt fait.

La-dessus elle prend un flambeau , sort avec l'Ecclesiastique , & nous laisse ma future , ceux qui devoient nous servir de témoins , & qui ne témoignerent rien , Agathe , à qui on avoit tout caché , & moi dans la chambre.

Monsieur de la Vallée , me dit alors un de nos témoins , qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que Monsieur Doucin , parlant du Prêtre , vous connoît ? Oûi , lui dis-je , nous nous sommes rencontrés chez Mademoiselle.

Ha , ha ! vous vous mariez donc ? dit Agathe à son tour. Hé mais , pas encore , comme vous voyez , répondis-je. Et

Et jusques-là pas un mot de la part de Mademoiselle Haberd : mais pendant son silence, sa confusion se passoit, l'amour reprenoit le dessus , & la débarrassoit de tous ces petits mouvemens qui l'avoient d'abord déconcertée : Et il n'en fera ni plus, ni moins , dit-elle, en s'affoyant courageusement.

Sçavez-vous , lui dit un de nos témoins , l'ami de l'Hôtesse , ce que Monsieur Doucin va dire à Madame Dalain ? ( c'étoit le nom de notre Hôtesse. ) Oüï , Monsieur , lui répondit-elle , je m'en doute , mais je ne m'en soucie guere.

C'est un fort honnête homme , un saint homme , que Monsieur Doucin au moins , dit la malicieuse Agathe ; cest le Confesseur de ma tante. Hé-bien ? Mademoiselle , je le connois mieux que vous , dit ma future , mais il n'est pas question de sa Sainteté ; on le canonisera , s'il est si saint. Qu'est-ce que cela fait ici ?

Oh ! ce que j'en dis , reprit la petite friponne , n'est que pour montrer l'estime que nous avons pour lui ; car du reste, je n'en parle pas : ce ne sont point mes affaires. Je suis fâchée de ce qu'il ne se comporte pas à votre fantaisie : mais il faut croire , que c'est apparemment pour votre bien ; car il est si prudent !

A ces mots , la mere rentra. Vous revenez sans Monsieur Doucin ? dit nôtre témoin ; je pensois qu'il souperoit avec nous.

Oui souper ! répondit , Madame Dalain ; Vraiment , il est bien question de cela ! Allons allons , il n'y aura point de mariage cette nuit non plus , & s'il n'y en a point du tout ; ce sera encore mieux : Soupçons , puisque nous y voilà. C'est un bon cœur que ce Monsieur Doucin , & vous lui avez bien obligation , Mademoiselle , dit-elle , à ma future ; on ne scauroit croire combien il vous

aime toutes deux votre bonne sœur  
& vous : le pauvre homme ! Il s'en  
va presque la larme à l'œil , & j'ai  
pleuré moi-même en le quittant ;  
je ne fais que d'essuier mes yeux.  
Quelle nouvelle pour cette sœur !  
Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est  
que Nous ?

A qui en avez vous donc , Ma-  
dame , avec vos exclamations ? lui  
dit Mademoiselle Haberd. Oh !  
rien, reprit-elle ; mais me voilà bien  
ébaubie ! Passe pour se quitter tou-  
tes deux , on n'est pas obligé de  
vivre ensemble, & vous serez aussi-  
bien ici : mais se marier en cachet-  
te ; & puis ce Pont-Neuf où l'on  
se rencontre ; un mari sur le Pont-  
Neuf ! Vous qui êtes si pieuse, si rai-  
sonnable , qui êtes de famille , qui  
êtes riche , Oh ! Pour cela , vous  
n'y songez pas : je n'en veux pas di-  
re d'avantage , car on m'a recom-  
mandé de ne vous parler qu'en  
secret ; c'est une affaire qu'il ne  
faut pas que tout le monde sça-

che. Et que vous apprenez pourtant à tous le monde, lui répondit Mademoiselle Haberd, d'un ton de dépit.

Non, non, reprit la discrète Alain, je ne parle que de rencontre sur le Pont-Neuf, & personne ne sçait ce que c'est; demandez plutôt à ma fille, & à Monsieur, ajouta-t-elle en montrant notre témoin, s'il y comprennent quelque chose? Il n'y a que vous & ce garçon qui y étoit avec vous, qui m'entendiez.

Oh! Pour moi, je n'y entends rien dit Agathe, sinon que c'est sur le Pont-Neuf que c'est fait la connoissance de Monsieur de la Vallée & vous, & voilà tout.

Encore n'y a-t-il que six jours, reprit la mere, & c'est de quoi je ne dis mot. Six jours! s'écria le témoin: Oûi six jours, mon voisin; mais n'en parlons plus, car aussi-bien vous ne sçauvez rien de moi; il est inutile de m'interroger, il

Il suffit que nous en causerons , Mademoiselle Haberd & moi. Mettons nous à table , & que Monsieur de la Vallée s'y mette aussi ; puisque Monsieur de la Vallée y a. Ce n'est pas que je méprise personne assurément ; il est bon garçon & de bonne mine , & il n'y a point de bien que je ne lui souhaite : s'il n'est pas encore un Monsieur , peut-être qu'il le fera un jour ; aujourd'hui serviteur , demain Maître ; il y en a bien d'autres que lui qui ont été aux gages des gens , & puis qui ont eu des gens à leurs gages.

Monsieur de la Vallée aux gages des gens ! s'écria Agathe. Taisez-vous , petite fille , lui dit la mère ; de quoi vous mêlez-vous ?

Etoit-ce aux gages de Mademoiselle qui est présente ? dit alors notre témoin. Eh ! Qu'importe , répondit-elle , laissons tout cela , mon compere , à bon entendeur ; salut : C'est aujourd'hui , Monsieur

de la Vallée , on vous le donne pour cela , prenez-le de même & mangeons.

Comme vous voudrez , reprit-il : mais c'est qu'on aime à être avec les gens de sa sorte ; au surplus, je ferai comme vous, commere ; on ne sçauroit faillir en vous imitant.

Ce petit dialogue au reste, alla si vite, qu'à peine eûmes nous le tems de nous reconnoître, Mademoiselle Haberd & moi ; chaque détail nous affommoit, & le tems se passe à rougir en pareille occasion. Imaginez vous ce que c'est que de voir toute notre histoire racontée article par article , par cette femme qui ne devoit en parler qu'à Mademoiselle Haberd ; qui se tuë de dire , je ne dirai mot, & qui conte tout, en disant toujours qu'elle ne contera rien.

Pour moi j'en fus terrassé , je restai muet, rien ne me vint , & ma future n'y sçeut que se mettre à pleurer en se renversant dans le



fauteuil où elle étoit assise.

Je me remis pourtant au discours que tint notre témoin, quand il dit qu'on aimoit à être avec les gens de sa sorte.

Cet honnête convive n'avoit pas une mine fort imposante, malgré un habit de drap neuf qu'il avoit pris, malgré une cravatte bien blanche, bien longue, bien empesée & bien roide, avec une perruque toute neuve aussi, qu'on voyoit que sa tête portoit avec respect & dont elle étoit plus embarrassée que couverte, parce qu'apparemment elle n'y étoit pas encore familiarisée, & que cette perruque n'avoit peut être servi que deux ou trois Dimanches.

Le bon homme, Epicier du coin comme je le scûs après, s'étoit mis dans cet équipage là pour honorer notre mariage, & la fonction de témoin qu'il y devoit faire; je ne dis rien de ses manchettes, qui avoient leur gravité particu-

liere, je n'en vis jamais de si droites.

Eh ! Mais vous , Monsieur , qui parlez des gens de votre sorte , lui dis-je , de quelle sorte êtes-vous donc ? car le cœur me dit que je vous vaudrai bien , hormis que j'ai mes cheveux , & vous ceux des autres. Ah ! Oüi , dit-il , nous nous allons bien , l'un pour demander à boire , & l'autre pour en apporter : mais ne bougez , je n'ai pas de soif. Bon soir , Madame d'Alain , je vous souhaite une bonne nuit Mademoiselle. Et puis voilà notre témoin parti.

*Fin de la deuxième Partie.*

---

On vend chez le même Libraire les Oeuvres de Théâtre de Monsieur Des Touches , en deux vol. in-douze , contenant neuf Comedies différentes.

Et les onze Feuilles du Cabinet du Philosophe.





